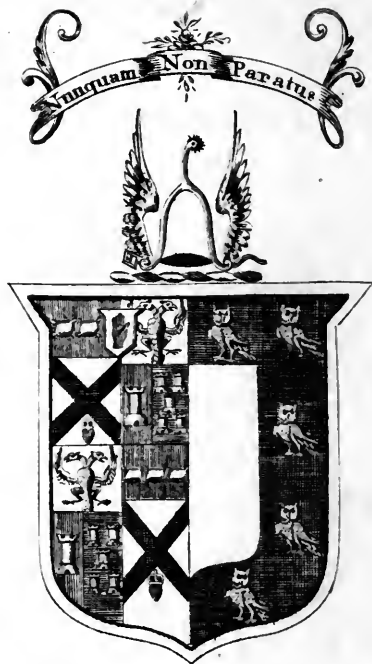


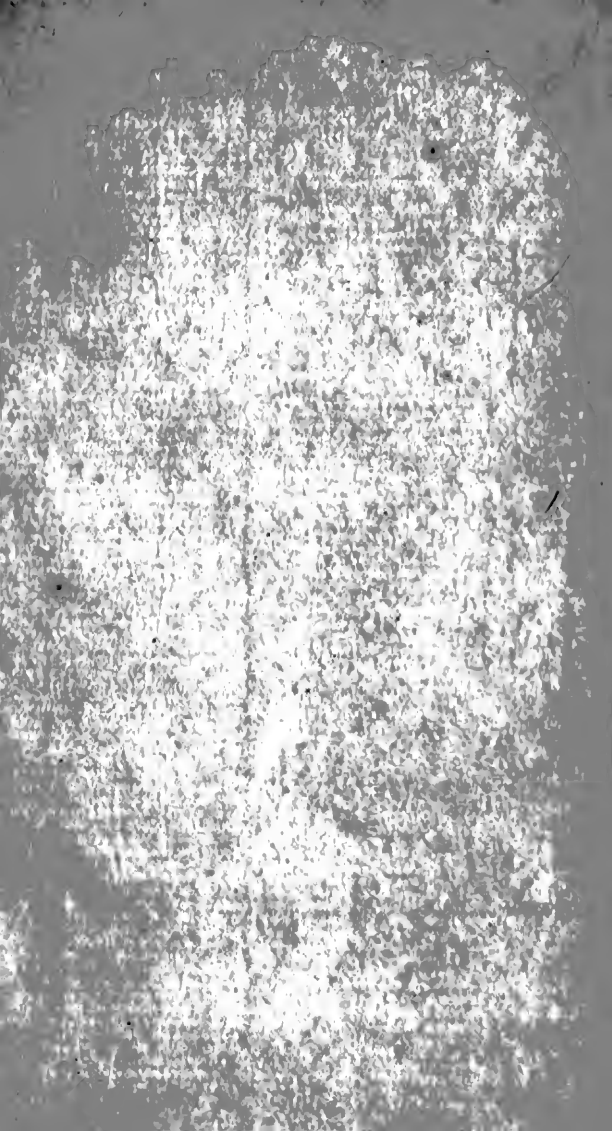
MAY 27 1905

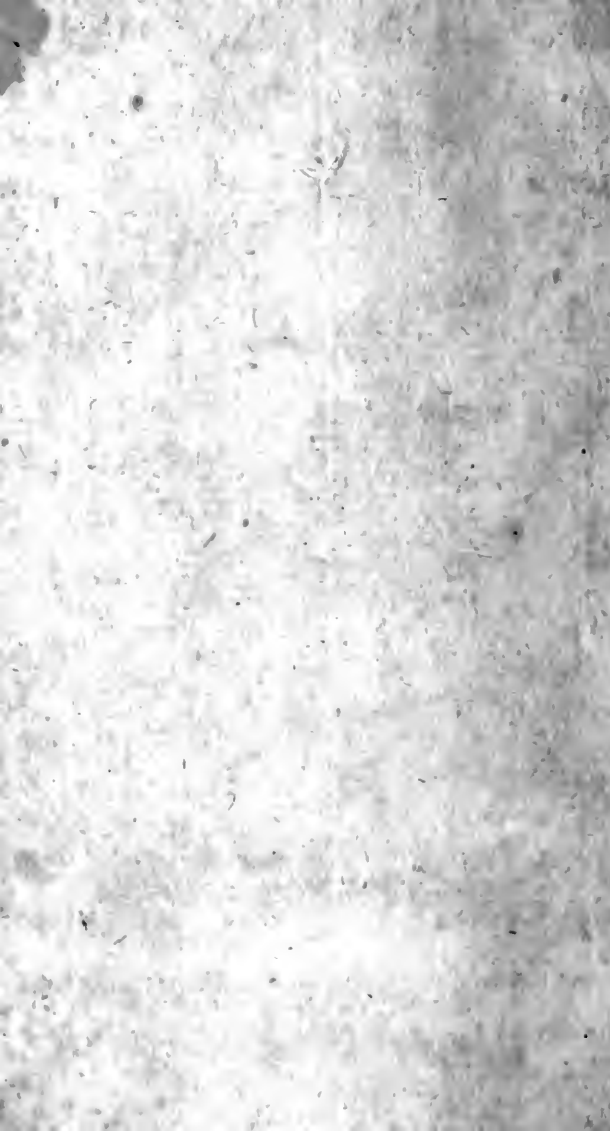


S. R. Bempde Johnstone Bar.

Universitas
BIBLIOTHECA

From
Coll. spec.







oeuvres
de
M.^r Campistron



a Amsterdam
chez Etienne Valat, Libraire. 1722.
G. J. Pic

OEUVRES

DE MONSIEUR
DE CAMPISTRON,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION,

Corrigée & augmentée de plusieurs
Pièces qui ne se trouvent pas dans
la dernière de Paris de 1715.

TOME II.



A AMSTERDAM,

Chez ETIENNE VALAT.

M DCC XXII.

PIECES,

Contenues dans le Tome II.

ADRIEN, Tragédie Chrétienne.

TIRIDATE, Tragédie.

LE JALOUX DESABUSE', Comédie.

Pièces Nouvelles.

L'AMANTE AMANT, Comédie.

OUVERTURE, Prononcée aux Jeux
Floreaux.

EPITRE à la Princesse des Urfins.

EPITRE au Roi de Sicile.

EPITRE au Duc de Vendôme.

PQ

1735

C2

1722

v. 2

Coll. spéc.





ADRIEN,

TRAGEDIE

CHRE'TIENNE.

Tirée de l'Histoire de l'Eglise.



ACTEURS.

DIOCLETIEN, Empereur.

VALERIE, Fille de Diocletien.

ADRIEN, Patricien, Favori de l'Empereur, & General de ses Armées.

JULIE, Dame Romaine, Confidente de Valerie.

SEBASTE, Capitaine des Gardes de l'Empereur.

MARCELLIN, Lieutenant des Gardes de l'Empereur.

SERGESTE, autre Lieutenant des Gardes de l'Empereur.

GARDES.

La Scene est à Rome, dans le Palais de l'Empereur.



ADRIEN,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERIE, JULIE.

JULIE.



Ous vous cachez, Madame, & vous
fûiez mes soins ;

Mes yeux font-ils ici de profanes
témoins ?

Troublent-ils la douceur de vôtre
solitude ?

Parlez ; c'est à Julie un supplice trop rude
D'adorer Valerie, & de voir chaque jour,
Que fûiant les plaisirs d'une superbe Cour,

A 2

Elle

4 A D R I E N ,

Elle vient en ces lieux ensevelir ses charmes ,
Paier à ses chagrins un tribut de ses larmes :
Chagrins d'autant plus vifs , que toujours ren-
fermez....

V A L E R I E .

Hélas !

J U L I E .

Quoi , mes respects tant de fois confirmez,
Quoi , mon attachement & si pur & si tendre,
N'obtiendront point de vous ce que j'ose pré-
tendre ?

V A L E R I E .

Laisse , laisse , Julie , & ne demande plus
L'aveu de ces chagrins dans mon cœur rete-
nus ;

Qu'il les devore seul.

J U L I E .

Quels malheurs les font naître ?
Et pourquoi craignez-vous de les faire paroî-
tre ?

Plus j'en cherche la cause , & moins je l'entre-
voi ,

Des Destins vôtre Rang semble braver la loi.
Fille d'un Empereur que l'Univers revere,
Seul Objet de l'amour de cet auguste Pere ;
Digne prix des lauriers que le fier Adrien
Moissonne à pleines mains pour Diocletien ,
Sûre que dès long-tems ce Vainqueur vous ado-
re ,

Aux douleurs vôtre sein peut-il s'ouvrir encore ?

V A L E R I E .

Eh , quel est le mortel parfaitement heureux ?

J U L I E .

J'entens. Un tendre Amour tyrannise vos vœux.
L'absence d'Adrien faisoit couler vos larmes ;
Mais ce jour vous promet la fin de vos allar-
mes :

Rome attend dans ses Murs ce Guerrier redou-
té ,

Triomphant du Persan jusqu'alors indompté.

V A-

TRAGÉDIE.

5

V A L E R I E.

Par son retour ici cesserai-je de craindre?

J U L I E.

Eh, quel est donc le mal qui vous force à vous plaindre?

Madame, au nom des Dieux, confiez à ma foi
Les secretes raisons du trouble où je vous voi.
Vous n'apprehendez pas que mon cœur vous tra-
hisse?

V A L E R I E.

A ta fidelité je rends plus de justice.

Va, tu m'applaudiras de n'avoir point parlé.
Croi que par mon secret, à tes yeux révélé,
Je pourrois te charger de toute ma disgrâce,
Et porter dans ton sein le coup qui me mena-
ce.

J U L I E.

Et voilà ce qu'attend ma jalouse Amitié.
Ne m'accablez donc plus d'une fausse pitié.
Je voi ces vains égards comme un indigne ou-
trage.

Enfin de votre sort souffrez-moi le partage.
Je vous suis dévouée, & mon sang vous est dû:
Heureuse quand pour vous il sera répandu.

V A L E R I E.

Tu le veux; c'en est fait, je cede à ta priere.
Puisse le Ciel sur toi répandre sa lumiere!
Puisse-t-il, t'animant d'une sainte fureur,
T'inspirer le dessein de braver l'Empereur!
Puisse enfin, dans ce jour, mon Amitié fidelle,
Pour faire ton bonheur, te rendre criminelle!

J U L I E.

De quel saisissement je me sens frissonner!

V A L E R I E.

Ecoute; il n'est pas tems encor de t'étonner.
Attens à me montrer ce trouble inévitable,
Que ma bouche ait trahi mon secret redouta-
ble.

Apprens donc, que ce Peuple ennemi de vos
Dieux,

Que l'Enfer conjuré persecute en tous lieux ;
Ce Peuple dont le nom embrase de colere
Le cœur de mon Amant , & le cœur de mon
Pere ;

Ce Peuple dont je voi par de si cheres mains
Renverser la fortune , & trancher les destins ;
Ces Chrétiens en un mot , accablez de misere. . .

J U L I E.

O Dieux !

V A L E R I E.

Ces Chrétiens sont mes Amis & mes Freres.

J U L I E.

Se peut-il. . .

V A L E R I E.

Je ne sçai, dans le trouble où je suis,
Ni vaincre mes terreurs , ni calmer mes en-
nuis.

Tout m'afflige. Je crains ; & d'importuns pré-
sages

Remplissent mon esprit des plus sombres ima-
ges.

J U L I E.

Les Chrétiens vous sont chers ? Le croirai-je ?

V A L E R I E.

Mon cœur
Gémit de leur tristesse , & sent tout leur malheur.
Je connois leur vrai Dieu , je le sers , & j'ab-
horre

Tous ces frivoles Dieux que l'ignorance adore.

J U L I E.

Par quel funeste sort , hélas ! dans quels mo-
mens

Avez-vous des Chrétiens succé les sentimens ?

V A L E R I E.

Dans la nuit de l'erreur par mon Pere nourrie,
Contre ce Peuple saint j'approuvois sa furie.
Tranquille j'entendois les tourmens rigoureux
Destinez par nos Loix à ces cœurs malheureux ;
Quand voyant la vertu de ces tristes victimes ,

Je

T R A G E D I E.

7

Je voulus pénétrer leur culte & leurs maximes.
Sans doute leur Dieu seul, Auteur de ce des-
sein,

Se plut à le verser dans mon profane sein.
Je cherchai quelque tems un Ministre fidèle
Dont l'ardeur secondât mon audace nouvelle..
Sur Sébaste à la fin mon choix fut arrêté.

J U L I E.

Sébaste!

V A L E R I E.

Et par ses soins tout fut exécuté.

J U L I E.

Quoi, malgré les faveurs dont son Maître l'ac-
cable,

Il connoît, il soutient ce Peuple détestable?
A-t-il si peu d'égard aux Loix de l'Empereur?

V A L E R I E.

Ah! son cœur tout Chrétien les voit avec hor-
reur.

Je sçavois ses projets, sa Foi m'étoit connue:
Cependant contre moi son anie prévenue,
Craignant pour ses Amis de nouveaux déplai-
sirs,

Reculoit chaque jour l'effet de mes desirs.

Enfin il se rendit à ma persévérance,

Et confessant tout haut sa secrète Croïance:

Venez, dit-il, venez contenter vos souhaits,

Venez voir des Chrétiens l'innocence & la paix,

Suivez-moi: mais tremblez à l'approche terri-
ble

Des Mystères profonds de l'Eglise visible,

Que son Chef, prêt pour nous à se sacrifier,

Sur la Pierre immuable eut soin d'édifier.

Et me guidant alors dans la nuit la plus som-
bre,

Il conduisit mes pas, à la faveur de l'ombre,

En des lieux inconnus, où fier de son appui,

Tout ce Peuple proscrit s'assembloit avec lui.

J'entrai. Ciel! quels objets s'offrirent à ma
vue!

Tout mon sang s'alluma d'une ardeur impré-
vue.

Je les vis ces Chrétiens , remplissant tour à tour
Les devoirs inspirez par le celeste Amour.

Aucun ne se plaignoit de sa propre misere,
Et ne s'interessoit qu'aux malheurs de son Frere.
L'un, par de saints discours , préparoit à la
mort

Un Ami dont les maux alloient finir le sort ;
Un autre , pour couvrir un Vieillard vénérable ,
S'exposoit aux rigueurs de l'air impitoiable.
Les Peres au Martyre encourageoient leurs
Fils ,

Prêts à voir leur trépas sans en être attendris.
Des Corps déjà mourans , & couverts de bles-
sures ,

Se sentoient soulagez par les mains les plus pu-
res.

Des Vierges à l'envi , par ces Actes pieux ,
Prudentes , s'assûroient l'Heritage des Cieux ;
Et repetant des Chants inventez par les Anges,
De l'Eternel sans cesse entonnoient les Louan-
ges.

Enfin dans ce Sejour obscur , mais fortuné ,
Ce Peuple devant Dieu fut long-temps proster-
né ;

Et tâchant par ses pleurs d'arrêter son tonner-
re ,

Le prioit d'oublier les crimes de la terre ,
D'assûrer de mon Pere & les jours & le rang ,
Et de lui pardonner en faveur de leur sang.

J U L I E .

Ah ! que m'apprenez-vous ?

V A L E R I E .

Le jour venoit à peine ,
Quand , pour se dérober à sa clarté prochaine,
Par l'ordre de leur Chef l'un de l'autre écar-
tez ,

Je les vis à l'instant partir de tous côtez ,
Satisfaits , & remplis de la tranquille joie

Que

Que la Grace du Ciel sur les âmes déploie.
Pleine de ces objets , j'arrivai dans ces lieux.
Je n'eus plus ni respect , ni foi pour tous vos
Dieux.

Je brûlai de la soif de cette Eau salutaire
Qui repare la mort de nôtre premier Père.
A Sébasté aussi-tôt j'osai la demander ;
Son zèle fraternel me la fit accorder.
La Grace triomphante éclaira la Nature ;
La sainte Verité dévoila l'Imposture :
Je pleurai mon Erreur , je detestai l'Encens
Que j'avois fait brûler pour les Dieux impuissans.
Aux Loix du Dieu vivant pour jamais asservie,
Je lui donnai mon cœur , mes desirs & ma vie.

JULIE.

Je ne puis le celer , un si grand changement
Fait ceder mes esprits à mon étonnement.
C'est peu d'abandonner nos Dieux & vôtre
Père :

Je le voi , vôtre Amant commence à vous dé-
plaître ;

Vous ne ressentez plus ces tendres mouvemens
Qui venoient à vos yeux l'offrir à tous momens,
Qui vous faisoient pour lui souhaiter la Victoi-
re ,

Et gémir des perils que lui coûte sa Gloire.
De contraires pensers vôtre cœur prévenu
N'aspire. ...

VALERIE.

Que ce cœur , hélas ! n'est peu connu !
De ce Culte nouveau la constance & le zèle
N'étouffent point en moi la Tendresse fidèle
Qu'à ce jeune Vainqueur je promis tant de fois :
Il se rend chaque jour plus digne de mon choix ;
Il m'est toujours plus cher ; & toute mon envie
Se borne à lui donner la Foi que j'ai suivie ,
A le faire jouir des plus solides Biens ,
A l'attacher à moi par de si forts liens ,
Que du sort ennemi les disgrâces communes
Ne puissent un instant séparer nos Fortunes ,

A 5.

Et

Et que même la mort nous assûrant la paix,
D'un Amour tout divin nous unisse à jamais.

J U L I E .

Comment....

V A L E R I E .

L'Empereur vient. Que cette confiance
Se perde dans la nuit d'un éternel silence.

S C E N E II.

DIOCLETIEN, VALERIE,
JULIE, MARCELLIN,
SERGESTE, Gardes.

D I O C L E T I E N .

MA Fille, Marcellin arrivé dans ces lieux,
Vient de me confirmer les succès glorieux
Qu'avoit jusqu'en ces Murs porté la Renom-
mée :

Les Persans fugitifs, sans secours, sans Armée,
Aux pieds de leur Vainqueur oubliant leur fier-
té,

Ont trouvé leur Salut dans sa seule bonté.
Après avoir pour moi reçu leur humble hom-
mage,

Il vient chercher ici le Prix de son courage.
C'est vous, c'est vôtre Hymen qui doit de ce
Héros

Remplir l'Ambition, & païer les Travaux.
Avant que le Soleil précipité dans l'Onde,
Fasse briller ses feux aux yeux d'un autre Mon-
de,

Cet illustre Guerrier paroîtra devant vous,
Brûlant d'être honoré du nom de vôtre E-
poux.

Ces

T R A G E D I E. 11

Ces Lauriers immortels qui couronnent sa Tête,

Sont stériles pour lui sans une autre Conquête;
Il l'espere, ma Fille; & croit voir en ce jour,
Après tant de soupirs, triompher son Amour.

V A L E R I E.

Je cede sans contrainte à cet Amour sincère.
Mon choix suivit de près les Ordres de mon Père :

Rien ne peut désormais arrêter ce Vainqueur,
S'il ne lui reste plus à vaincre que mon cœur.

D I O C L E T I E N.

Puisque de son retour l'heureux moment s'avance,

Signalons à la fois mon zèle & ma puissance;
Et réglant les apprêts d'un Hymen glorieux,
Hâtons-nous d'accomplir un vœu fait à nos Dieux.

Lorsqu'Adrien partit, je m'en souviens sans cesse,

Il exigea de moi cette sainte promesse:
Nous jurâmes tous deux, aux pieds des Immortels,

D'offrir, au lieu d'Encens, du Sang sur leurs Autels,

De livrer aux Chrétiens une éternelle Guerre,
D'en abolir la Race, & d'en purger la Terre.
Tel fut ce grand Serment; & d'un commun accord,

Le jour de votre Hymen fut marqué pour leur mort.

Il nous luit; & les Dieux vont recevoir l'Offrande

Que de nos cœurs soumis leur Justice demande.

V A L E R I E.

Eh, pourrez-vous compter parmi vos jours heureux,

Ce jour, le dernier jour d'un Peuple si nombreux;

Où Rome confondant la joie & la tristesse,

Mêlant des cris d'horreur à des chants d'allé-
gresse,

Voïant de mon Hymen consacrer les liens,
Verra sous le couteau tomber ses Citoyens?

Ah, Seigneur! reculez ce tragique Spectacle.

D I O C L E T I E N .

Princesse, à ce dessein n'opposez plus d'obsta-
cle.

Pressez, pressez plutôt & mon bras & mon
cœur.

Redoublez les transports d'une sainte rigueur.

Irritez, s'il se peut, mes fureurs légitimes.

C'est assez immolé de muettes Victimes.

Pour attirer sur nous l'œil propice des Dieux,

Le sang des Animaux est trop peu précieux.

Allons, sacrifions une Race insensée;

Que de tout l'Univers elle soit effacée.

Courons; & qu'il ne reste aux siècles à venir,

De ce Culte odieux qu'un honteux souvenir.

Que je le hai ce Peuple; & que je porte envie

A la tranquillité qui regne dans leur vie!

Leur constance sur tout à remplir leur devoir,

Fait rougir mon orgueil de mon peu de pou-
voir.

Perdons tout, sans égard ni de Sexe, ni d'Age.

C'est à vous, Marcellin, de commencer l'ouvra-
ge.

Cherchez tout ce que Rome enferme de Chré-
tiens.

Qu'ils gémissent courbez sous le poids des
liens.

Que leur trépas s'apprête, & qu'enfin leur sup-
plice

Pour l'Hymen d'Adrien serve de Sacrifice.

Ne perdez point de tems. Vos soins, & vôtre
foi

Recevront leur salaire & des Dieux, & de moi.

SCÈNE III.

VALÉRIE, JULIE.

VALÉRIE.

AH, Soleil ! hâte-toi d'achever ta carrière,
 A mon funeste Hymen refuse ta lumière,
 Si le moment, choisi pour en former les Nœuds,
 Doit terminer le sort de tant de malheureux.
 Exécrable journée, en vain trop attenduë !
 Hélas ! de mon bonheur l'esperance est perduë.
 Je ne m'en flatte plus ; & loin d'en murmurer,
 C'est un crime à mon cœur, d'oser le desirer.
 Dure nécessité ! Douloureuse contrainte !
 Grand Dieu ! pardonne-moi cette legere plainte.
 Réduite à surmonter mes plus chers sentimens,
 Puis-je à mon choix regler mes premiers mou-
 vemens ?

Et quelle est la vertu si parfaite & si pure,
 Qui sans émotion étouffe la Nature ?
 Et toi, cruel Sujet de tous mes déplaisirs ;
 Tyran de ma pensée, Objet de mes soupirs ;
 Toi vers qui ma tendresse, à toute heure portée,
 Sans un effort mortel ne peut être arrêtée ;
 Vainqueur charmant, faut-il, pour troubler mon
 repos,

Qu'une aveugle fureur ternisse tes Travaux ?
 Que tandis que ta Gloire en tous lieux confir-
 mée,

Occupe dignement toute la Renommée ;
 Ton bras rougi du sang d'insolens Ennemis,
 Verse celui d'un Peuple innocent & soumis à

JULIE.

Mais Madame...

S C E N E IV.

VALERIE, SEBASTE, JULIE.

V A L E R I E.

AH, Sebaſte ! un ſacrilege zèle
 Inſpire à l'Empereur une fureur mortelle.
 Les Chrétiens, c'en eſt fait, vont tomber ſous
 ſes coups.

S E B A S T E.

Madame, je le ſçai ; j'en fremis comme vous.
 De cet Ordre inhumain la nouvelle ſemée,
 Par ſes Exécuteurs vient d'être confirmée ;
 Et j'ai couru d'abord vous chercher en ces
 lieux.

V A L E R I E.

Ah ! fuiez l'Empereur ; cachez-vous à ſes yeux.
 Mais quoi, ne ſçaurions-nous deſarmer ſa cole-
 re ?

Vous, que le Ciel chérit, & que ſa Grace éclai-
 re,

Vous, qui dans vôtre Foi dès long-tems confir-
 mé,

Des feux de l'Esprit Saint devez être animé ;
 Parlez, ne craignez rien ; ma Julie eſt fidele.
 Elle a ſçû nos ſecrets, & je vous répond d'elle.

S E B A S T E.

Eh, Madame ! eſt-il tems de prendre tous ces
 ſoins ?

Sebaſte ne craint plus de perfides témoins ;
 Et qui court à Céſar déclarer ſa Croïance,
 Peut à tout l'Univers en faire confidence.

V A L E R I E.

Ciel ! vous allez vous-même....

S E--

SEBASTE.

Oui, je vai lui parler ;

Il ne m'est plus permis de rien dissimuler.

Assez & trop long-tems le besoin de ma vie

M'a forcé de contraindre une si juste envie :

Mes Amis à la Foi chaque jour appelez,

Me voiant auprès d'eux, se trouvoient conso-
lez.

Ces Soldats tout nouveaux dans la Sainte Mi-
lice,

En pouvoient de moi seul apprendre l'exerci-
ce.

Je leur devois mes soins, mes leçons, mes se-
cours,

Et pour leur intérêt je prolongeois mes jours.

Mon Pouvoir en ces Lieux leur ménageoit un
Temple ;

Mais, Madame, aujourd'hui je leur dois mon ex-
emple.

On les cherche ; & déjà la plûpart décou-
verts

En attendant la mort languissent dans les
fers.

Croiroient-ils ou mon zèle, ou ma Foi legiti-
me,

Si je n'en devenois la premiere Victime ?

Que pourroient-ils penser de ces divines Loix,

Que le Ciel si souvent leur dicta par ma
voix ?

Voudroient-ils s'immoler pour leur Maître su-
prême,

Si leur Chef refusoit de s'immoler lui-mê-
me ?

J'y cours ; & je ne puis sans infidélité

Me dérober au coup qui leur est présenté.

V A L É R I E.

Allez donc ; à vos pas constamment atta-
chée,

Je parlerai ; ma Foi ne sera plus cachée.

Quel bonheur ! Vos raisons sont les mêmes pour
moi.

Mar-

Marchons.

S E B A S T E.

Non, non ; le Ciel vous fait une autre Loi.
 Ce n'est point vers la mort qu'il faut suivre ma
 trace ,
 C'est auprès des Chrétiens qu'il faut remplir ma
 place.
 Ils ne mourront pas tous ; & le Maître des
 Cieux
 Cachera sous son Aîle aux Bourreaux furieux
 Ceux qu'il voudra sauver de leur rage per-
 fide ;
 Et ceux qui tomberont sous le fer homici-
 de ,
 Renaîtront de leur sang ; vivront ; & leur Tom-
 beau
 D'un nombre encor plus grand deviendra le Ber-
 ceau.
 Ces Enfans par ma mort auront perdu leur
 Pere ;
 Madame, c'est à vous de leur servir de Mere.
 Ici vôtre Pouvoir est au dessus du mien.
 Soïez le seul appui de tout le Nom Chrétien.
 Conservez au Seigneur un Peuple qui s'em-
 presse
 A le glorifier, à le prier sans cesse,
 Et qui seul, au milieu de cent Peuples di-
 vers ,
 Adore & craint le Bras qui soutient l'Uni-
 vers.

V A L E R I E.

Non, je ne puis ; mon cœur renonce à tant de
 Gloire.
 Le trépas seul m'assûre une entière Victoi-
 re.
 C'en est fait ; mes desirs y sont tous attachez.
 Pourquoi m'enviez-vous le Sort que vous cher-
 chez ?

Pen-

Pensez-vous qu'à l'aspect du plus cruel supplice,

Ce cœur ferme & brûlant ou tremble ou s'attendrissè?

Jugez-en mieux.

S E B A S T E.

Je sçai qu'un généreux transport
Vous excite à braver la plus affreuse mort :

Mais cette noble ardeur doit être retenue.

Vôtre heure, croiez-moi, n'est pas encor venue ;

Obéissez. Le Ciel s'explique par ma voix.

C'est à lui de régler votre sort à son choix.

Honoré d'un Emploi dont je me sens indigne,
Je le laisse ; & ma mort en vos mains le résigne.

Vivez. Du Tout-puissant défendez le Troupeau.

Pour moi, que désormais tout appelle au Tombeau,

J'y vole ; & répondant au Ciel qui m'y convie,

Je pleure les instans que j'ajoute à ma vie.

Adieu. Puisse mon sang fortifier la Foi

Des Chrétiens destinez à mourir avec moi !

Puisse le reste en vous rencontrer un Asyle !

Madame ; & je mourrai satisfait & tranquille.

V A L E R I E.

Quoi, Sébaste...

S C E N E V.

VALERIE, JULIE.

V A L E R I E.

IL me quitte, il court se rendre heureux.

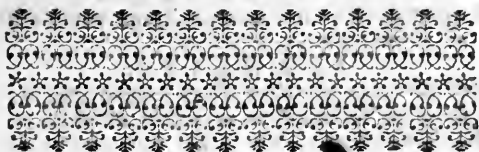
O tourmens ! ô trépas , digne objet de ses
vœux !

Il vous cherche , grand Dieu ! que ne puis-je le
suivre !

Vivons ; puisque c'est vous qui m'ordonnez de
vivre.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE I.

MARCELLIN, SERGESTE.

SERGESTE.

Est-ce vous, Marcellin? Sebaſte eſt arrêté.
De Ceſar par mes ſoins l'ordre eſt ex-
cuté.

Je viens ſçavoir encor ſa volonté ſuprême,
Pour courir à l'inſtant... Mais le voici lui-même.

Sa haine & ſa colere éclatent dans ſes yeux.

SCÈNE II.

DIOCLETIEN, MARCELLIN,
SERGESTE.

DIOCLETIEN.

He bien, eſt-il puni, cet Ennemi des Dieux?
SERGESTE.

Non, Seigneur; mais ſa mort eſt déjà préparée.

D I O

Et pourquoi d'un moment l'avez-vous différée?

S E R G E S T E .

Les Romains prévenus d'une longue amitié,
Déplorent son malheur avec tant de pitié;
Vos Gardes pour leur Chef ont montré tant
d'estime,
Que la douleur pourroit les porter jusqu'au
crime.

J'ai craint quelque desordre, & voulu prévenir

Ces mouvemens soudains qu'on ne peut retenir,

Quand le Peuple agité d'un furieux caprice,
Suit pour uniques loix l'audace & l'injustice.

D I O C L E T I E N .

Dûssai je voir mon Trône aujourd'hui renversé;
Dût être par leurs mains mon propre sein percé:
S'il est Chrétien; la mort, mais une mort cruelle,

Délivrera ma Cour d'un Sujet infidelle.

Non que ses nobles soins, & ses travaux passez,

De mon esprit jamais puissent être effacez.

Je n'ai pas oublié, que toutes les années

Des mains de la Victoire ont été couronnées;

Qu'en mille occasions il s'étoit signalé;

Qu'il n'est point de Climats où son nom n'ait
volé:

Mais je ne puis aux Dieux refuser son supplice.

Puisqu'il les méconnoît, je consens qu'il perisse.

Que dit-il?

S E R G E S T E .

Insensible à tous ces changemens,
Il voit d'un œil serein les apprêts des tourmens;
Et plus fier que jamais....

D I O C L E T I E N .

Allez donc, qu'il expire,
Et trouve incessamment cette mort qu'il desire.
Cou-

Courez-y, Marcellin, & ne le quittez pas,
Qu'après avoir été témoin de son trepas.

SCENE III.

DIOCLETIEN, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

MOi, je pardonnerois à cette Loi funeste,
Qui seule s'applaudit, & condamne le
reste?
Qui contraignant les cœurs, réprimant les de-
sirs,
Renverse la nature, & proscriit les plaisirs?
Qui rend ses Sectateurs heureux dans l'infortu-
ne;
Et changeant des humains la conduite commu-
ne,
De la faveur d'un Dieu leur promettant le prix,
Leur ordonne de voir la mienne avec mépris?
Non, non; que la pitié n'entre plus dans mon
ame
Pour le reste odieux de cette Race infâme.
Laissons, laissons contre elle agir tout mon
courroux.

SCENE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE,
JULIE, SERGESTE.

VALERIE.

Seigneur, je viens tremblante embrasser vos
genoux.

DIO-

A D R I E N, D I O C L E T I E N.

Ma Fille...

V A L E R I E.

Je vous parle au nom de tout l'Empire.

D I O C L E T I E N.

Que me demande-t-il? Qu'avez-vous à me dire?

Votre trouble m'afflige; est-il quelque intérêt
Assez puissant sur vous....

V A L E R I E.

Revoquez votre Arrêt.

Sauvez un malheureux, garantissez sa tête?

Il en est tems encor, écarterez la tempête.

Sebaste est cher au Peuple, à la Cour, aux Soldats.

D I O C L E T I E N.

Que dis-tu?

V A L E R I E.

Je le plains, je ne m'en cache pas.

Si vous sçaviez, Seigneur. . .

D I O C L E T I E N.

Quoi! quel est ce mystere?

V A L E R I E.

Je voudrois vous l'apprendre, & je dois vous le taire.

D I O C L E T I E N.

Dieux! que dois-je penser?

V A L E R I E.

Seigneur, n'augmentez pas
D'un cœur infortuné la crainte & l'embarras.
Ne vous suffit-il pas que ma douleur paroisse?
Ah! c'est assez pour moi qu'un Pere la connoisse.

Conservez un Sujet si fidelle autrefois;

Changez en ma faveur la rigueur de vos Loix.

D I O C L E T I E N.

Qu'on l'immole, le Traître, à ces Loix légitimes.

Quelle sanglante mort peut expier ses crimes?

Je lui pardonnerois de m'avoir outragé:

Mais

Mais le Culte des Dieux sera-t-il négligé ?

V A L E R I E.

Ah ! pour vous arracher cette funeste envie,
Apprenez que je suis... Laissez durer sa vie.
Seigneur, de vos bienfaits ce sera le plus doux.
Une seconde fois j'embrasse vos genoux.
Souffrez...

D I O C L E T I E N.

A quel excès tu portes ton audace ?

Tu veux que d'un Chrétien je t'accorde la grâce ?

Apprends qu'il n'en est point dont j'épargne le sang,

L'amitié, le devoir, la naissance, le rang
Ne me rendront jamais à moi-même infidelle.
J'en ai fait le serment, & je le renouvelle :
Tous les Chrétiens mourront.

V A L E R I E.

Ciel !

D I O C L E T I E N.

Tout l'Empire en vain

Uniroit ses efforts pour rompre mon dessein.

Et pour vous ; à jamais j'impose à votre bouche

Un silence éternel sur tout ce qui les touche.

Ma haine se redouble, & vous la connoissez.

Craignez-en les transports ; j'ordonne , obéissez.

V A L E R I E.

Hélas ! quelle disgrâce à la mienne est égale ?

D I O C L E T I E N *revenant de son emportement.*

Ma Fille, rougissez d'une pitié fatale.

D'un rebelle Sujet laissez trancher les jours.

Mon sang m'est précieux ; je vous aime toujours :

Mais ce Nom de Chrétiens, je ne sçaurois le taire,

Jusques à la fureur a porté ma colere.

J'en bannis la mémoire ; & par des soins plus doux

Je vai faire éclater ma tendresse pour vous.
L'espoir de vôtre Hymen fait mon bonheur
suprême :

Je n'en veux confier les apprêts qu'à moi-même.

Dans une heure au plus tard nous verrons vôtre
Amant ;

Je prétens vous unir dès ce même moment.
De mes Ordres ici l'on viendra vous instruire,
Et vous n'aurez alors qu'à vous laisser conduire.

S C E N E V.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

A Quelle épreuve, hélas ! se trouve ma vertu ?

Et que mon cœur, Julie, est triste, & combattu !

Sebaste va mourir, tandis qu'il me condamne
A traîner de longs jours dans une Cour profane.

Que ma grandeur me pèse ! & que mon sort pompeux

Me paroît désormais peu digne de mes vœux !
Que je hai les honneurs où je suis attachée !

Aux regards de la Cour que ne suis-je cachée !

J U L I E.

Et pourquoi, peu sensible aux soins de l'Empereur,

Cherissez-vous, Madame, une funeste erreur ?
Etrange impression, que je ne puis comprendre !
Quel poison sur vos sens a donc pû se répandre ?

Tout

Tout ce qui fut l'objet de vos plus chers desirs,
Pere, Amant, Alliez, Amis, gloire, plaisirs,
A vos yeux éblouis n'étaient plus de charmes,
Vôtre cœur se nourrit de soupirs & de larmes ;
Et pleine de transports que vous n'eûtes jamais,
Vous négligez les dons que les Dieux vous ont
faits.

V A L E R I E.

De pareils sentimens ne te surprendroient gue-
re,

si le Ciel t'envoïoit la Grace qui m'éclaire.

Un seul de ses raïons dissipe en un moment

la plus obscure nuit d'un long aveuglement ;

et détruit à son gré, dans l'ame la moins pure,

toutes les passions qu'inspire la nature.

De son pouvoir divin les effets glorieux

attachent à toute heure, & mon cœur, & mes
yeux.

Je vois d'un de ses traits une Femme frappée,

annoncer aux plaisirs qui l'avoient occupée ;

et des soins assidus effacer les beautés

que les cœurs les plus durs demeuroient en-
chantés ;

et arracher aux attraits de l'Amour le plus ten-
dre ;

vêtir d'un cilice, & se couvrir de cendre ;

nourrir, au hazard, des plus sauvages fruits ;

consumer le sommeil dans les plus longues nuits ;

donnant à son Sexe un exemple terrible,

pour son séjour un Roc inaccessible.

Je vois un autre, dont le cœur profane, incestueux

plaisoit à brûler des plus horribles feux ;

et bravant du devoir la contrainte sévère,

craignoit point les noms d'infâme, & d'a-
dultère,

l'aspect du Sauveur à ses yeux présenté,

et ce cœur hors de lui par la grace emporté ;

et pleurant de ses vœux l'indigne idolatrie,

dit, & de ses cris va remplir Samarie.

Ces Exemples saints ne puis-je profiter ?

Ils ne me sont offerts que pour les imiter.
 Qu'à côté de Sebaſte , intrepide , on me voie
 Partager ſes perils , ſa conſtance , & ſa joie.
 Rien ne me retient plus. . . . Mais je voi Mar-
 cellin.

S C E N E VI.

VALERIE, JULIE, MAR-
 CELLIN.

VALERIE.

P Arlez ; que fait Sebaſte ? & quel eſt ſon des-
 tin ?

M A R C E L L I N .

Je cherchois l'Empereur , Madame , pour lui
 dire

Que nos Dieux ſont vangez , & que le Traître
 expire.

VALERIE.

Il eſt mort !

M A R C E L L I N .

C'en eſt fait ; & par ſon ſang verſé ,
 De ſon Impiété le crime eſt effacé.

Non , Madame , jamais une audace ſemblable
 N'alluma de Céſar le courroux redoutable.

De ſes plus chers bienfaits cet ingrat accablé ,
 Par ſon auguſte Nom n'a point paru troublé.

Les ſoins de ſes Amis l'ont rendu plus farou-
 che.

D'exécrables diſcours ſont ſortis de ſa bouche.
 Il affectoit encor d'être plus criminel.

Il eût voulu ſouffrir un trépas plus cruel ;

Et pour mieux ſatisfaire à ſa brûlante envie ,
 Il auroit ſouhaité d'avoir plus d'une vie.

V A-

O Ciel!

M A R C E L L I N.

Quoi donc, sa mort vous cause quelque ennui?
La pitié vous fait-elle intéresser pour lui?

Non, Madame, étouffez un sentiment trop tendre,

Et retenez les pleurs que vous allez répandre.
Apprenez que l'Enfer, par les Enchantemens,
Du trépas de ce Monstre a marqué les momens,

V A L E R I E.

Quel Prodige!

M A R C E L L I N.

L'Enfer honteux de son supplice,
Vient d'armer à la fois la force, & l'artifice.
Dans l'instant que Sebaſte expirant, déchiré,
N'offroit plus à nos yeux qu'un corps défiguré;

Par un charme soudain, dont je frémis encore,
On l'a vû plus brillant que l'Astre qu'on adore.
La Terre a retenti de chants, & de concerts,
Dont le bruit éclatant a volé dans les airs:
Le Ciel s'est entr'ouvert; & sa Voute azurée
Par des raïons de flâme a paru séparée.

Ce Prodige étonnant a glacé nos esprits:
Mais dissipant l'erreur qui nous avoit surpris,
Nous avons des Enfers reconnu la puissance,
Qui d'une Secte impie embrasse la défense.
Alors l'étonnement a fait place à l'horreur;
Et contre les Chrétiens une juste fureur,
Dans nos cœurs indignez a redoublé l'envie
D'attaquer à jamais leur repos, & leur vie.
Je vai trouver César; & fidelle témoin
De ce qu'ont vû mes yeux, l'informer avec
soin.

Madame, pardonnez au zele qui m'entraîne.

S C E N E VII.

VALERIE, JULIE.

V A L E R I E.

Eclatez, sentimens que je n'ai tûs qu'à peine,

Tant qu'a duré le cours de ce triste Récit.

Qu'a donc vû Marcellin, ô Ciel ! & qu'a-t-il dit ?

Tu viens, Dieu des Chrétiens, de marquer ta Puissance.

Je sçai de tes Martyrs quelle est la recompense ;

Je sçai quelles faveurs leur prodigue ta main ;
Ils vont après leur mort revivre dans ton sein :
Mais j'ignorois encor, qu'avant leur trépas même ,

Ils connussent l'eclat de ta Gloire suprême ;
Qu'en leur faveur ta Face illuminât les airs,
Et que leurs yeux mourans vissent les Cieux ouverts.

Quel cœur, après ces traits , peut encor méconnoître

Ton pouvoir infini, seul Auteur de son Etre ?

Je veux m'unir à toi ; rien ne peut desormais
Retarder d'un moment le vœu que je t'en fais.

Mon sang versé rendra cette union parfaite.

Allons donc.

J U L I E.

Juste Ciel ! quelle ardeur indiscrete
Vient encore porter vos desirs vers la mort ?

Sebaste a condamné cet injuste transport.

Ou-

T R A G E D I E. 29

Oubliez-vous les soins dont il vous a chargée ?

V A L E R I E.

Puissai-je dans ce jour en être dégagée !

Eh, qu'importe ma vie au Salut des Chrétiens ?

Leur Dieu pour les sauver manque-t-il de moyens ?

Ce Dieu qui fait gronder, & partir le Tonnerre,

Ce Dieu qui peut d'un souffle anéantir la Terre,

Ne confondra-t-il pas, par cent coups différens,

La rage des Enfers, & l'orgueil des Tyrans ?

Cesse de t'opposer au zele qui m'enflâme.

J U L I E.

Quoi, ce grand intérêt ne peut rien sur votre ame ?

Souvenez-vous du moins qu'un Amant glorieux

Attend votre Hyménée, & vole vers ces lieux ;

Enfin si vous suivez cette barbare envie,

Le coup dont vous mourrez terminera sa vie.

Vous n'en sçauriez douter.

V A L E R I E.

Cruelle, que fais-tu ?

Hélas ! que ta menace étonne ma vertu !

Que d'un Amant si cher mon cœur craint la présence !

Mes secrets mouvemens ont trop de violence.

Que dis-je ? chaque instant ajoute à mon Amour.

Ah ! puisse ce Vainqueur reculer son retour !

Comment contre ses soins pourrois-je me défendre ?

Quel seroient mes remparts contre un penchant si tendre ?

Soutiendrois-je un moment ses regards, & ses pleurs,

Si je fremis déjà de ses moindres douleurs ?

Non, qu'il n'arrive point ; je sens croître ma crainte.

J U L I E .

Eh, Madame, suivez ce penchant sans contrainte.

Croïez-moi ; quel Démon tyran de vos desirs,
Fait taire vôt're Amour, & mourir vos plaisirs ?
Profitez d'un bonheur dont le sort est avare.
N'osez-vous en jouir quand il vous le prépare ?
Pourquoi vous arracher à ce que vous aimez,
Et séparer deux cœurs l'un pour l'autre former ?

Deux cœurs, dont l'union fait l'espoir de l'Empire.

V A L E R I E .

Hélas !

J U L I E .

Vous soupirez ?

V A L E R I E .

Il est vrai, je soupire.

La perte du bonheur dont je viens de parler,
Ne suffit-elle pas pour me faire trembler ?
J'y renonce. Le Ciel excusera sans doute
Les soupirs que je pousse, & les pleurs qu'il
m'en coûte.

Hâtons-nous ; que la mort termine mes combats.

Si tu m'étois moins cher, je ne te craindrois pas,
Adrien ; de mon sort la funeste nouvelle
Portera dans ton ame une douleur mortelle ;
Je le sçais : cependant s'il ne m'est plus permis
De te garder ce cœur que je t'avois promis,
De me lier a toi d'une éternelle chaîne,
Je t'épargne en mourant une plus dure peine ;
Et tu souffriras moins encor par mon trépas,
Que tu ne souffrirois, si je ne mourois pas.

J U L I E .

Dieux puissans, détruisez un projet si funeste !

V A L E R I E .

N'implore plus pour moi des Dieux que je déteste.

Mais

Mais c'est mal ménager des momens précieux.
Quel charme plus long-tems me retient en ces
lieux ?

Que feroit d'un Amant la présence imprevûe ?
Cherchai-je à m'exposer au péril de sa vûe ?
Perdrai-je cet instant de constance, d'ardeur,
Où la Grace du Ciel triomphe dans mon cœur ?
Elle ne revient point au gré de nos caprices,
Et nous laisse souvent au bord des précipices ;
Elle fuit, je le sçai, ceux qui l'osent trahir :
Elle parle, elle agit ; hâtons-nous d'obéïr.
Allons de l'Empereur éprouver la colere ;
Il ne gardera rien des sentimens d'un Pere ;
Le plus cruel trépas me sera réservé,
Et j'y cours.

SCÈNE VIII.

VALERIE, JULIE, SER-
GESTE.

SERGESTE.

Adrien, Madame, est arrivé.
VALERIE.

Adrien !

SERGESTE.

Rome entière, au bruit de sa venue ,
Au devant de ses pas en foule est accourûe.
Tout le Peuple est charmé de ses moindres Ex-
ploits ,
Et de ce Peuple immense il ne sort qu'une
voix ,
Qui, par des cris de joie , & des chants de vic-
toire ,
Etale à ce Vainqueur tout l'éclat de sa gloire.

Il voloit vers ces lieux. César n'a pas voulu ;
 Sur son empressement ses loix ont prévalu :
 Venez , Guerrier , venez prendre vôtre Con-
 quête ;
 Suivez-moi dans le Temple où vôtre Hymen
 s'apprête ,
 A-t-il dit.

V A L E R I E .

Quelle joie a saisi tous mes sens !
 Ressentit-on jamais des transports si puissans ?
 Qu'il s'élève en mon ame une funeste guerre !
 Ah ! malgré mes efforts , que je tiens à la ter-
 re !
 Que je crains le succès de mes nouveaux com-
 bats !
 Malheureuse ! Le Ciel a retiré son bras.

J U L I E .

Venez , partez ; César attend qu'on vous em-
 mène.

V A L E R I E .

Ma timide raison ne démêle qu'à peine
 Le desordre honteux que je veux me cacher.

S C E N E IX.

VALERIE, JULIE, MAR-
 CELLIN, SERGESTE.

M A R C E L L I N .

L'Empereur est au Temple, & je viens vous
 chercher.
 Aux yeux de vôtre Amant hâtez-vous de paroî-
 tre ,
 Madame ; tout est prêt , la Victime , le Prêtre ;
 Aux pieds des Immortels le Peuple est à ge-
 noux ,

Et

Et pour les implorer on n'attend plus que
vous.

JULIE.

Allez prendre un Epoux présenté par un Pere,
Un Epoux triomphant, & digne de vous plai-
re.

VALERIE.

Foible cœur! de quels soins es-tu donc occu-
pé!

Qu'un Objet enchanteur t'a vivement frappé!

JULIE.

Pour vous seule on prépare une pompeuse
Fête.

Les momens vous sont chers.

MARCELLIN.

Courez. Qui vous arrête?

JULIE.

N'osez-vous plus fixer vos timides regards?

Ils semblent incertains errer de toutes parts.

MARCELLIN.

Que dirai-je à Cesar, de qui l'Ordre suprê-
me

Veut....

VALERIE.

Je vai lui porter ma réponse moi-même.

SCENE X.

JULIE *seule.*

L'Amour regne à son tour ; il triomphe à
la fin,

Et selon nos desirs va régler son destin.

Cette soif de la mort fera place en son ame

A l'esperoir d'être unie à l'Objet de sa flâme.

En vain elle résiste, & contre son Amant

Ce zele impetueux ne tiendra qu'un moment.

Chrétiens, ouvrez les yeux, que vôtre fureur cesse ,

Du Dieu que vous servez connoissez la foiblesse ;

Elle doit hautement éclater en ce jour ;

Son pouvoir va ceder à celui de l'Amour,

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE I.

DIOCLETIEN, VALERIE,
JULIE, MARCELLIN,
SERGESTE, GARDES.

DIOCLETIEN.

ENfin de vôtre Hymen la Fête est terminée,
Ma Fille ; Benissons cette heureuse Journée,
Et qu'elle soit marquée entre les jours fameux
Dont le nom consacré passe chez nos Neveux.
J'atteste Jupiter, & le Dieu qui m'éclaire,
Que mon cœur désormais n'a plus de vœux à
faire.

La Victoire elle même assûre mes Etats ;
D'un Guerrier invincible elle emprunte le bras,
Qui jaloux de ma Gloire, & brulant pour ma
Fille,
Par des Liens sacrez s'unit à ma Famille.
Vivez tous deux ; qu'Amour prenne soin de vos
jours ;

Que la noire Discorde en respecte le cours ;
Et qu'Hymen ranimant vôtre ardeur mutuelle,
Redonne à vos desirs une force nouvelle.

Je vous laisse, ma Fille; attendez votre Epoux.
 Mes Ordres un moment l'arrêtent loin de vous.
 Il consume le sort d'une Race proscrite,
 Et remplit dignement la Loi qu'il s'est pres-
 crite.

Libre de son serment, & quitte envers les Dieux,
 Il viendra plein d'Amour vous trouver en ces
 lieux.

Puissai-je à mon retour voir son cœur & le vô-
 tre

Encor plus satisfaits, plus charmez l'un de l'autre!

Regnons tous trois ensemble; & jusques à la
 fin

Unissons nos esprits, nos soins, nôtre destin.

Adieu. Dans les transports où mon ame est en
 proie,

Ce tendre embrassement doit vous marquer ma
 joie.

S C E N E II.

VALERIE, JULIE.

JULIE.

M Adame, permettez que je montre à mon
 tour

L'intérêt que j'ai pris au sort de votre Amour:
 Heureuse, si je puis vous le faire paroître!

VALERIE.

Où suis-je? Commençai-je encore à me connoître?

JULIE.

C'en est fait; vos chagrins doivent s'évanouir

A l'aspect des plaisirs dont vous allez jouir.

O Ciel! dans quel bonheur va couler votre vie

Le destin désormais préviendra votre envie.

VA-

V A L E R I E.

Quel nuage confus semble voiler mes yeux ?
D'où sortons-nous ? Comment me trouvais-je en
ces lieux ?

Dans cet Appartement César m'a-t-il conduite ?
Quel étoit l'appareil de sa pompeuse Suite ?

J U L I E.

Rome s'est attachée à célébrer ce jour ;
Le Peuple avec éclat a secondé la Cour.
Dieux ! avec quel respect l'Empire vous honore !

V A L E R I E.

Mon trouble malgré moi durera-t-il encore ?
Non ; il s'évanouit.

J U L I E.

Goûtez donc à loisir,
Du sort qui vous attend, la gloire & le plaisir.
Ouvrez toute votre ame. . .

V A L E R I E.

Enfin je voi mon crime.
D'une coupable ardeur déplorable Victime,
J'ai marché vers le Temple, où ma foible rai-
son,
De mes sens éperdus souffrant la trahison,
N'a pû rien opposer à l'empire suprême
Qu'exercent sur un cœur les yeux de ce qu'il
aime.

Le mien empoisonné de ces tendres plaisirs,
S'est livré tout entier à ses premiers desirs.
J'ai demeuré sans voix ; ma force ma quittée ;
Et dans les mouvemens dont j'étois agitée,
Devant quels Dieux, ô Ciel ! j'ai flechi les ge-
noux ?

Au pied de quels Autels ai-je pris un Epoux ?
Quel Ministre a reçu la foi que j'ai donnée ?
Ah, sermens odieux ! sacrilege Hyménée !
Que tu vas me coûter de remords rigoureux !
Je romps dès ce moment tes détestables nœuds.
Perisse ta mémoire, & la fatale flâme
Qui troubloit mes esprits, & devoit mon
ame ;

Quoi ? le premier regard d'un profane Mortel,
 A ravi tous mes vœux à l'Epoux éternel ?
 J'ai méprisé sa voix qui m'avoit inspirée ?
 J'ai trahi son esprit qui m'avoit éclairée ?
 Brûlante, j'ai cherché l'Ennemi de sa Loi ?
 Quelle horreur ! si sa main s'appesantit sur moi.

J U L I E.

Votre Erreur vous aveugle, & revient vous sur-
 prendre ?

V A L E R I E.

Laisse-moi ; je ne puis ni te voir, ni t'entendre.
 De crainte & de douleur je me sens tressaillir.
 En moi-même un moment je veux me recueil-
 lir,

Et mériter du Ciel, par de sincères larmes,
 Que contre ma foiblesse il me prête des armes.
 Grace de l'Esprit saint ; Souveraine des cœurs,
 Descends ; frappe le mien avec tes traits vain-
 queurs.

Etouffe avec tes feux l'ardeur qui t'a bannie,
 Et fais agir en moi ta Puissance infinie.
 Mes vœux sont exaucez ; & ton secours re-
 vient.

Contre mes Ennemis ta force me soutient.
 D'un frivole bonheur esperances trompeuses,
 Objets charmans & vains, illusions flatueuses,
 Vous n'éblouirez plus ni mon cœur ni mes
 yeux.

J U L I E.

Vous croïez. . .

V A L E R I E.

Ah ! c'est trop t'arrêter en ces lieux.

J U L I E.

Eh, puis-je vous quitter ?

V A L E R I E.

Eloigne-toi, te dis-je ;
 Ton zele me déplaît, ton amitié m'afflige.
 Epargne-moi l'ennui d'un discours superflus ;
 Si mon repos t'est cher, ne me résiste plus.

SCÈNE III.

VALÉRIE *seule.*

ENfin dans un instant le Guerrier va paroître,
Que de mes vœux l'Amour fit si long-tems le maître.

Charmé de sa conquête, il viendra la chercher.
Ah! fuions. Mais que dis-je? Et pourquoi me cacher?

Attendons-le plutôt, ce Vainqueur redoutable;

Combattons par mes soins sa fureur implacable.

Je ne le connois plus, s'il poursuit un Dessein
Qui d'un Sang que je pleure a fait rougir sa main.

Que mes pleurs, en pitié fassent changer sa rage!

C'est à toi, Dieu puissant, qu'appartient cet ouvrage.

Toi qui brises les cœurs, & portes à ton gré,
Dans un sein criminel ton feu le plus sacré,
Dieu benin, verses-en quelque heureuse étincelle

Sur les yeux aveuglez de cette Ame infidèle.

Ton Ennemi s'approche, & je vai lui parler.
Mais, si ton bras n'agit, pourrai-je l'ébranler?
Prête à ma foible voix cet éclat du tonnerre,
Par qui le fier Saulus fut renversé par terre,
Quand pourluivant le Peuple agréable à tes yeux,

Un seul mot desarma ce Guerrier furieux,
Et lui donnant la Foi dont ton Esprit m'anime,

De ton Persecuteur le rendit ta Victime.

Accorde cette grace à mes brûlans soupirs.

Adrien vient. Grand Dieu ! seconde mes desirs.

S C E N E. IV.

A D R I E N, V A L E R I E.

A D R I E N.

Que les momens sont longs loin de vôtre présence !

Madame, que mon cœur sentoît d'impatience !

Mais, grace aux Immortels, rappelé près de vous,

Je puis flatter mes vœux du destin le plus doux ;

Je puis en liberté vous exprimer....

V A L E R I E.

Arrête.

A quel titre veux-tu que je sois ta Conquête ?

Sur quels droits fondes-tu cet espoir si charmant ?

A D R I E N.

Justes Dieux !

V A L E R I E.

Tes soupirs poussez en ce moment,
En vain s'efforceroient de reveiller ma flâme :

Contre tous leurs efforts j'ai préparé mon ame ;

Tu ferois sans succès entendre tes douleurs.

A D R I E N.

Hélas !

V A L E R I E.

Indifferens, mes yeux verroient tes pleurs.

Tu viens, t'applaudissant de l'Amour qui t'anime,

Attester un Hymen que tu crois légitime ;

Et

Et fier de ces Liens, augustes parmi nous,
Tu portes dans tes yeux tout l'orgueil d'un Epoux !

Va ; cesse de penser que l'Hymen nous unisse.
Ecoute ; & désormais rends-toi plus de justice.
Je ne voi plus en toi cet Amant généreux,
Ardent à soulager les Peuples malheureux,
Implacable Ennemi de l'horreur & du crime,
Et trop digne en effet de ma plus tendre estime.

Après tes noirs forfaits , tu n'offres à mes yeux
Qu'un lâche Adulateur, qu'un Tyran furieux,
Dont les mains jusqu'ici noblement triomphantes ,

Du Meurtre des Chrétiens sont aujourd'hui sanglantes.

Tu n'es que le Bourreau de ce Peuple innocent
Que le Maître des Cieux voit d'un œil caressant ,

De ce Peuple cheri que je plains & que j'aime,
Et dont l'esprit m'eclaire & m'inspire moi-même.

A D R I E N.

Qu'avez-vous prononcé ?

V A L E R I E.

Ce n'est pas tout encor.

De la Grace du Ciel j'ai reçu le trésor.

Aux Mysteres sacrez Sebaſte m'a guidée,

Et par ſes ſoins heureux je fus perſuadée.

Si tantôt dans le Temple, interdite à tes yeux,

J'ai laiſſé célébrer le Prêtre de vos Dieux,

Je ne le puis celer, ta préſence trop chere,

En troublant ma Raiſon, m'a forcée à me taire :

Mais revenuë ici de ce trouble ſoudain,

Une Grace plus forte a coulé dans mon ſein.

L'Amitié, ni l'Amour n'ont rien qui me retienne ;

J'immole tout à Dieu, ſiſque je ſuis Chrétienne.

A D R I E N

Je tremble.

V A L E R I E .

Tu connois maintenant qui je suis,
Conçois, si tu le peux, l'excès de mes en-
nuis ,

Au moment que je voi tes fureurs sanguinaï-
res

Conduire le poignard dans le cœur de mes Fre-
res.

Rome entiere rougit, & nage dans le sang
Que le fer par ton Ordre a tiré de leur flanc.
Il ne reste que moi, de cette Race sainte.

Immole-moi, Barbare; acheve sans contrain-
te.

Frappe, perce ce cœur digne de ton cour-
roux.

Qui te retient?

A D R I E N .

Ah Ciel! que me proposez-vous?

V A L E R I E .

Tu frémis? Ne crains pas de te charger d'un
crime.

Sacrifie à tes Dieux leur dernière Victime.

La fureur qui te porte à de tels Attentats ,
Contre un reste d'Amour enhardira ton bras.

Moi-même, s'il le faut, satisfait, intrepide,
Je guiderai ta main chancelante & timide.

Je voi couler tes pleurs? Est-il tems de pleu-
rer?

Hâte-toi de choisir, c'est trop délibérer.

Garde jusqu'à la fin ta fatale promesse;

Etouffe dans mon sang la Foi que je professe;

Ou plutôt, renonçant à ton aveugle Erreur,

Des celestes clartez laisse frapper ton cœur.

Ou partage, ou punis le zele qui m'anime;

Et fai-moi ton Eponse enfin, ou ta Victime.

Réponds.

A D R I E N .

Laissez du moins revenir mes esprits

Du

Du long étonnement qui les avoit surpris.
Croïez-vous que la voix ne me soit pas coupée !

Par le coup imprévû dont mon ame est frappée ?

Quel mélange confus de divers mouvemens !
Mais qui peut tout d'un coup forcer mes sentimens ?

Quelle secrete voix m'épouvante, & m'entraîne ?

Quelle contraire ardeur a dissipé ma haine ?
Peuple saint, desormais ne crains plus mon courroux.

Je suis Chrétien, Madame, & Chrétien comme vous.

V A L E R I E.

Quel retour ! Ce Miracle, ô Ciel ! est-il possible ?

Tes Traits ont pénétré dans ce cœur insensible ?

A D R I E N.

Oui ; dans vos sentimens ce cœur est affermi.
Ne me regardez plus comme vôtre Ennemi.
Rendez-moi cette Foi que vous m'avez jurée.

V A L E R I E.

Ah ! je vous la promets d'éternelle durée.
J'en atteste ce Dieu vengeur des faux sermens,
Qui se découvre à vous dans ces heureux momens.

Puisque vous l'adorez d'un cœur ferme & sincere,

Vous êtes mon Amant, mon Epoux, & mon Frere.

C'est peu pour ma Tendresse ; & tant de Noms si doux

N'expriment point encor ce que je sens pour vous.

Recevez donc ma main, & donnez-moi la vôtre ;

Redoublons, s'il se peut, nôtre Amour l'un & l'autre.

Le Devoir le soutient, la Pieté, l'Honneur:
 C'est là, cher Adrien, le suprême bonheur.
 Des profanes Amans ignorant la contrain-
 te,
 Nous brûlons sans remords, sans soupçons, &
 sans crainte.

A D R I E N.

Quel transport, de vous voir répondre à mes
 soupirs !
 Que cet aveu charmant calme de déplaisirs !
 Votre front est tranquille, & vos yeux sans co-
 lere;
 Vous m'aimez ; je suis sûr du bonheur que j'es-
 pere.
 Mais tandis qu'enchanté du Nom de votre E-
 poux,
 Je passe de mes jours les momens les plus
 doux ;
 De barbares Soldats une Troupe cruelle
 Porte sur les Chrétiens une main criminelle.
 Que dis-je ? par mon Ordre on les cherche avec
 soin.
 Allons que leur malheur ne passe pas plus
 loin.
 Desarmons les Bourreaux armez pour leur sup-
 plice,
 Ou faisons de leur sang un juste sacrifice.
 Je ne balance plus ; & par de grands effets,
 Je vai, si je le puis, reparer mes forfaits.

V A L E R I E.

Je ne vous quitte point.

A D R I E N.

Non, arrêtez, Madame.

V A L E R I E.

Puisque ma Pieté s'accorde avec ma flame ;
 Au nom de toutes deux, ne me refusez pas.
 La gloire & le plaisir d'accompagner vos
 pas.
 Ne nous séparons plus enfin, s'il est possible.

Venez

TRAGÉDIE. 45

A D R I E N.

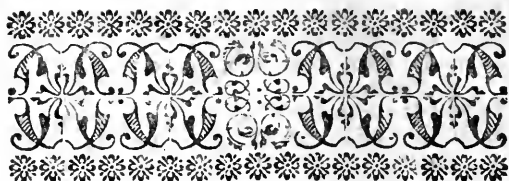
Venez donc signaler ce courage invincible,
Je ne condamne plus l'impétueuse ardeur
Dont le Dieu tout-puissant embrase votre
cœur.

Faisons-le triompher d'un Ennemi funeste,
Et laissons-lui le soin de régler tout le reste.

Fin du troisième Acte.



ACTE



ACTE IV.

SCENE I.

JULIE *seule.*

Quel Massacre inhumain se trouve à cha-
que pas,
Des malheureux en proie aux fureurs des Sol-
dats!
La mort regne en tous lieux, & ses tristes ima-
ges
Font sentir la terreur aux plus fermes Coura-
ges.
Voici ton dernier jour, Peuple ennemi des Dieux,
Peuple, à qui l'Imposture a fasciné les yeux;
Tu meurs, & pour jamais ta Secte est abo-
lie.
Cesar paroît, sortons.

S C E N E II.

DIOCLETIEN, JULIE,
SERGESTE.

D I O C L E T I E N.

N On, demeurez, Julie.
Ma Fille est-elle encor dans son Appartement !

J U L I E.

Je l'ignore, Seigneur ; j'arrive en ce moment.
Par son Ordre tantôt je me suis retirée.
Je ne sçai de quels soins elle étoit dévorée :
Mais j'ai vû de son cœur le desordre secret,
Et connu que ses yeux me voïoient à regret.

D I O C L E T I E N.

Non, non ; dans vos soupçons vous vous êtes
trompée.

De sa Tendresse seule elle étoit occupée ;
Et son cœur libre alors de tous les autres soins,
Craignoit dans ses transports les regards des té-
moins.

Croïez-moi. Cependant ne sçauriez-vous m'ap-
prendre

D'où partent tous les cris que nous venons
d'entendre ?

Des soupirs redoublez, de lugubres clameurs,
Un bruit triste & confus de plaintes & de pleurs,
De mon Cabinet même ont percé la retraite,
Et porté dans mon ame une crainte secrète.

J U L I E.

De ces plaintes, Seigneur, cessez d'être éton-
né.

C'est la mourante voix d'un Peuple infortuné,
Qui pour fuir le supplice a deserté la Ville,

Et

Et ciû dans ce Palais rencontrer un Azyle.

D I O C L E T I E N .

Il n'en trouvera point ici contre les Dieux.

Allons plutôt le voir expirer à mes yeux.

Mais parmi tous ces cris que pousse la tristesse,

J'ai démêlé des Noms si chers à ma Tendresse,

Que j'ai senti long-tems mes esprits agitez

Par ces Noms précieux trop souvent repetez.

C'est celui d'Adrien, c'est celui de ma Fille.

Quel droit ont les Chrétiens de nommer ma
Famille ?

C'est joindre un nouveau crime à d'autres atten-
tats.

J U L I E .

Ils se flatent, Seigneur, d'éviter le trépas.

Par ces Noms si sacrez ils demandent leur grace.

D I O C L E T I E N .

Non ; perisse à jamais cette funeste Race.

Je touche, grace aux Dieux, à l'instant fortuné

Où par le fer le reste en sera moissonné.

Mais c'en est déjà fait. Marcellin plein de zele

De leur destruction m'apporte la nouvelle.

S C E N E III.

DIOCLETIEN, JULIE, MAR-
CELLIN, SERGESTE.

D I O C L E T I E N .

M'Annoncez-vous la fin de tout le Nom
Chrétien ?

De ce Peuple odieux ne reste-t-il plus rien ?

M A R C E L L I N .

Il en reste encor deux, Seigneur.

D I O C L E T I E N .

Qu'osez-vous dire ?

N'ai-je pas commandé que le dernier expire ?

M A R -

MARCELLIN.

Oui, Seigneur.

DIOCLETIEN.

Pourquoi donc trompiez-vous mon espoir?

MARCELLIN.

Seigneur, jusqu'à la fin j'aurois fait mon devoir.
Mais quand j'allois finir ce double sacrifice,
J'ai pensé qu'il falloit que je vous avertisse.
Si vous voulez leur mort, vous n'avez qu'à parler;

J'y vole; je suis prêt à vous les immoler.

DIOCLETIEN.

Si je le veux? comment, en doutez-vous encore?

Ah! je l'ai trop promis à ces Dieux que j'adore.
Courez.

MARCELLIN.

Auparavant je dois vous les nommer,
Seigneur, de leur destin je dois vous informer.

DIOCLETIEN.

Parlez, qu'attendez-vous? Je brûle de l'apprendre.

Qui sont-ils?

MARCELLIN.

Votre Fille...

DIOCLETIEN.

O Dieux!

MARCELLIN.

Et votre Gendre.

J'ai frémi, comme vous, au bruit de ce malheur.

J'ai prévu vos chagrins, & plaint votre douleur.

Mais s'il faut la dompter, s'il faut...

DIOCLETIEN.

Que dois-je faire?

Quels seront mes projets, si le Ciel ne m'éclaire?

MARCELLIN.

Sur-tout, ne croiez pas que la crainte ou l'espoir,

Sur ces cœurs prévenus garde quelque pouvoir.
Jamais Chrétien, pousse d'une ardeur criminel-
le,

N'osa porter si loin la fureur de son zele.

C'est peu, Seigneur, c'est peu d'avoir à haute
voix

Fait éclater par-tout le mépris de vos Loix :

Ils ont autorisé, par leurs propres exemples,

Leurs timides Amis à profaner les Temples ;

Ils les ont secourus, ils les ont animez ;

Dans leur Foi chancelante ils les ont confir-
mez ;

Ils ont mis en usage & la force & l'adresse.

La Princesse pleurant leur marquoit sa tendresse,

Elle leur enseignoit à braver le trépas,

Tandis que son Epoux massacroit vos Soldats.

D I O C L E T I E N .

Et vous l'avez permis sans lancer votre Foudre,
Dieux, qu'ils ont offensé !

M A R C E L L I N .

Il est tems de résoudre

Si vous voulez punir, Seigneur, ou pardonner.

D I O C L E T I E N .

Allez, & devant moi faites-les amener.

M A R C E L L I N .

Qu'est-il besoin, Seigneur, de tant de violence ?

Vous les verrez bien-tôt chercher votre présen-
ce,

Venir subir l'arrêt justement prononcé ;

Et déjà dans ces lieux ils m'auroient devancé,

Si retenus ailleurs par les soins nécessaires

D'élever des Tombeaux à leurs malheureux

Freres,

Ils n'avoient rassemblé leurs membres séparés,

Et recueilli leur sang dans des Vases sacrés.

D I O C L E T I E N .

Ah ! je ne puis trop tôt assûrer ma vengeance.

Je les entens ; vers moi l'un & l'autre s'avan-
ce.

Sortez. Quelque fureur qui puisse m'agiter,

Em-

Empêchons quelque tems ses transports d'éclater.

SCENE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE,
ADRIEN.

ADRIEN.

JE viens, Seigneur, je viens vous apporter ma tête.

Vous voulez qu'elle tombe; ordonnez, elle est prête.

Vous connoissez mon crime; & loin de le nier,
Loin de vous émouvoir pour me justifier,
Grace au Dieu que je sers, je fais toute ma gloire

D'être plus criminel que vous n'osez le croire.

DIOCLETIEN.

Quelle audace!

ADRIEN *jettant son Epée aux pieds de l'Empereur.*

Seigneur, je remets dans vos mains

Ce fer toujours heureux à servir vos desseins.

Dans l'état où je suis, il ne m'est plus utile;

Et mon bras desarmé rend ma perte facile.

DIOCLETIEN.

Ah! je frémis.

ADRIEN.

Je viens d'immoler vos Soldats.

Peut-être encor de moi ne répondrois-je pas,

Si je les retrouvois accablant l'innocence.

Ce secours est un crime, & le Ciel s'en offense,

Je le sçai; mais, hélas! je n'ai pu retenir

Les mouvemens d'un cœur trop prompt à les punir.

Criminel à mes yeux, il s'applaudit encore!
Il me brave!

V A L E R I E.

Telle est l'ardeur qui nous dévore.
Oui, Seigneur, nous venons tenter vôtre cour-
roux.
Brisez tous les liens qui m'attachent à vous ;
Ne vous souvenez plus combien je vous fus
chère ;

Oubliez, s'il se peut, que vous êtes mon Pere,
Oubliez que Vainqueur de tous vos Ennemis,
Mon Epoux est enfin devenu vôtre Fils ;
Terminez un Hymen qui mettoit nôtre vie
En état de braver la fortune & l'envie ;
Finissez nos plaisirs à peine commencez.
Accablez de tourmens, de toutes parts pressez,
Vous trouverez en nous la même confiance,
Les mêmes sentimens & la même constance.

D I O C L E T I E N.

O Ciel ! quelle fureur a saisi vos esprits ?
A ma tendre Amitié réserviez-vous ce prix ?
Et toi, ne t'ai-je fait entrer dans ma Famille,
Ingrat, que pour venir y séduire ma Fille ?
N'es-tu donc son Epoux que pour m'assassiner ?

V A L E R I E.

Cessez de vous en plaindre, & de le soupçon-
ner.

Apprenez tout, Seigneur. C'est moi qui la pre-
miere

De la Foi qui nous guide ai reçu la lumiere.
C'est moi qui l'ai tiré de son aveuglement.

D I O C L E T I E N.

Penses-tu me tromper pour sauver ton Amant ?
Tu veux en t'accusant le rendre moins coupable.

A D R I E N.

Non, non ; elle vous fait un aveu veritable.
J'ose le confirmer. Croïez-en nos discours ;
La pure verité les inspire toujours.

Du

Du Dieu que nous servons les sages ordonnances

Défendent d'en changer les moindres circonstances ;

Ce Dieu, de la Princesse a fait parler la voix ;
D'un plus foible pouvoir il se sert quelquefois
Pour ramener à soi les cœurs qu'il illumine
Des Raisons triomphans de sa Grace divine.

Si mon Epouse enfin ne m'eût rendu Chrétien ,
Je le serois , Seigneur , par quelque'autre moyen.
Puisqu'ainsi le vouloit ce Maître que j'adore,
Je le suis, je veux l'être ; & s'il me reste encore

Quelque trouble pressant, quelque chagrin secret,

Croïez qu'il est causé par l'éternel regret
D'avoir sacrifié tant de saintes Victimes ,
Et puni leurs vertus comme on punit les crimes.
Je frémis quand je voi qu'à mes tristes regards
S'offient ces flots de sang versez de toutes parts,
Et que , pour expier l'effet de tant de haines ,
Je n'en ai que le peu qui coule dans mes veines.

V A L E R I E.

Que je sens mes transports se redoubler pour vous !

A de tels sentimens je connois mon Epoux.
Mais quelques mouvemens que ma flâme m'imprime ,

Je ne demande point grace pour vôtre crime.
Nous nous aimons, Seigneur ; & peut-être jamais

L'Amour ne pénétra deux cœurs de tant de traits.

Mais, hélas ! qu'éloignez des Amans ordinaires,

Nous formons des desirs à leurs desirs contraires !

Nous sommes animez d'un espoir différent.

Nous sçavons qu'un Chrétien n'est heureux qu'en mourant.

Je demande la mort pour moi , pour ce que j'aime ,

Et mon Epoux , Seigneur , la demande de même.

J'embrasse vos genoux ; ne la refusez pas :

Commandez qu'on nous livre aux mains de vos Soldats ;

Et nous vous en devons plus de reconnoissance ,

Que si vous nous faisiez part de votre puissance.

D I O C L E T I E N .

Effroyables malheurs , où je n'ose penser !

Qui suspend ma vengeance , & me fait balancer ?

Objets infortunez de ma fureur mortelle !

Ah ! ma pitié pour vous devient trop criminelle.

Elle combat pourtant : mais près de triompher ,

L'interêt de mes Dieux suffit pour l'étouffer.

Ils exigent ta mort , Parjure , & je leur cede .

A D R I E N .

Hâtez-vous ; contentez l'ardeur qui me possède ;

Mais , Seigneur , permettez que vous ouvrant mon cœur ,

Je vous montre du moins jusqu'où va votre Erreur .

A ma Religion vous préférez la vôtre.

Une fois seulement comparez l'une à l'autre , Seigneur , si vous voulez en faire un juste choix.

La vôtre n'eut jamais que de barbares Loix ;

Elle ne se soutient que par la violence :

La mienne par la Paix , & par l'Obéissance.

La vôtre vous prescrit l'ordre de me punir ,

Moi , que des nœuds sacrez à vous doivent unir ;

Moi , qui dès le berceau Sujet toujours fidelle ,

Par des soins assidus vous ai prouvé mon zele :

La mienne , quand je suis accablé de vos coups , Me defend de penser à me vanger de vous.

Que dis-je ? elle m'impose une loi souveraine ,

De m'offrir avec joie aux traits de votre haine ;

De

TRAGÉDIE. 55

De ne vous point haïr, quand dès le premier
jour,
Vous m'ôtez pour jamais l'Objet, de mon A-
mour;
De conserver pour vous la foi la plus sincere;
De vous rendre les soins que je dois à mon Pe-
re;
De dissiper la nuit de vos yeux aveuglez;
Enfin, de vous aimer, lorsque vous m'immo-
lez.

DIOCLETIEN.

Ah! c'est trop écouter son insolence extrême.
Chaque mot qu'il prononce est un nouveau blas-
phême.

Ne délibérons plus; le moment est venu.
Forçons les sentimens qui m'avoient retenu;
Et faisons éclater, aux yeux de tout l'Empire,
Les effets du courroux que leur crime m'inspire.
Oui, vous serez punis, Traîtres; je le promets.
On ne sçauroit haïr autant que je vous hais;
Et je vai m'appliquer à choisir une peine
Digne de vos forfaits, & digne de ma haine.
A ne vous plus revoir accoutumez vos yeux,
Et ménagez l'instant de vos derniers adieux.

SCENE V.

ADRIEN, VALERIE.

ADRIEN.

M Adame, c'en est fait; je connois votre
Pere;
J'ai lû dans ses regards jusqu'où va sa colere;
Sur ma tête bientôt les effets vont tomber:
Ma constance étonnée est près de succomber;
Et mes yeux, toujours secs dans mes autres al-
larmes,

En cet affreux moment se remplissent de larmes,
Je l'avouë.

V A L E R I E.

Eh ! pourquoi me faites-vous trembler,
Quand vôtre exemple seul pourroit me consoler ?
Quelles sont vos terreurs ? Manquez-vous de courage ?

A D R I E N.

Oui, j'en manque, à l'aspect du sort que j'envisage.
Si j'avois moins d'Amour, je serois plus constant ;
Ou si je l'étois plus, je n'aimerois pas tant.
Mon généreux dessein accable la nature.
Des pertes que je fais mon triste cœur murmure.

Cent mouvemens divers , comme autant d'ennemis,
Naissent tous à la fois du coup dont je frémis.
Puis-je aller à la mort , sans montrer de faiblesse ?

A peine vôtre Epoux , il faut que je vous laisse.
Au prix de tout mon sang , j'ai tâché d'obtenir
Que César avec vous voulût un jour m'unir.
D'aujourd'hui seulement , après six ans d'alarmes,

Je me voi , par l'Hymen , maître de tant de charmes.

Tranquille, je pourrois en jouir désormais...
Ah ! peut-être avant moi Mortel ne vit jamais
D'un bonheur si parfait sa tendresse suivie,
Et n'eut tant de raisons de souhaiter la vie.

V A L E R I E.

Pour vous encourager, songez, en me quittant,
Au peu que vous perdez, au prix qui vous attend.

Si vous souffrez la mort , quel bonheur va la suivre !

A D R I E N.

A D R I E N.

Eh, si j'en'y pensois, cesserois-je de vivre ?
 Croïez, que pour ceder l'espoir d'un bien si doux,
 Pour rompre nos liens, pour m'arracher à vous,
 J'ai besoin d'une Foi plus pure & plus ardente,
 Que ne l'eut des Martyrs la troupe triomphan-
 te.

Car enfin ma Raison ne sçauroit concevoir
 Que je puisse un moment renoncer à vous voir.
 Mais que fais-je ? Eloignons cette idée agrea-
 ble,

Qui peut-être à la fin seroit trop redoutable;
 Qui pourroit renverser mes projets malgré moi.
 Dieu que je sers, je meurs, & ne meurs que
 pour toi.

Voi donc avec bonté, Divinité suprême,
 La douleur d'un Epoux qui perd tout ce qu'il
 aime.

Comment pourrois-je mieux expier mes forfaits
 Que par la violence, hélas ! que je me fais ?
 Ah ! si j'ose esperer d'appaïser ta Justice
 C'est moins par mon trépas que par ce sacrifi-
 ce.

V A L E R I E.

Mourons donc sans foiblesse ; & ne regrettons
 pas

D'un Hymen fortuné les sensibles appas.
 Renonçons avec joie à des biens perissables,
 Puisqu'il nous est permis d'en trouver de dura-
 bles.

Que nous sommes heureux d'être privez du jour,
 Dans les premiers transports d'un legitime A-
 mour !

D'emporter sous la tombe une flâme si pure,
 Qu'elle n'a jamais fait ni plainte, ni murmure !
 Nous sommes seuls peut-être, entre tous les E-
 poux,

Jusqu'ici distinguez par un destin si doux.
 Que pouvoient desirer & mon cœur, & le vô-
 tre,

C ;

Que

Que de mourir , charmez & contents l'un de l'autre ?

A D R I E N .

Non , je ne me plains plus. Satisfait de mon fort

D'un œil indifférent j'aborderai la mort.

Vôtre exemple rappelle & sourient mon envie.

Vous devrai je toujours tout l'honneur de ma vie ?

Vous le sçavez ; l'espoir de plaire à vos beaux yeux ,

Me fit seul achever tant d'exploits glorieux.

Mes Victoires ne sont que les fruits de ma flamme.

J'ai sucé près de vous les vertus de votre ame.

Je vous parlois. Sortant d'un entretien si doux ,

Je me trouvois plus juste , & plus digne de vous.

Et je vous perds ! Pensée à mon cœur trop cruelle ,

Que d'instant en instant mon Amour renouvel-
le !

Effroyable combat ! douloureux souvenir !

Laisse-moi : voici l'heure où je te dois bannir.

Adieu , trop digne Objet de ma grande tendresse ,

Vers qui mon ame vole , & se porte sans cesse.

Devant les assassins qui vont nous déchirer ,

Tranquilles , nous devons mourir sans murmurer.

S C E N E VI.

VALERIE, ADRIEN,
SERGESTE.

S E R G E S T E .

César vous veut parler dans la chambre prochaine ,

Ma-

Madame, il vous attend.

VALÉRIE.

Que cet ordre me gêne !

Qu'espere-t-il ?

ADRIEN.

Et moi, quel sera mon destin ?

SERGESTE.

L'Empereur l'a commis aux soins de Marcel-
lin.

Vous l'apprendrez bien-tôt. Madame, le tems
presse ;

Venez.

VALÉRIE.

Allons. Adieu ; souvenez-vous sans cesse
De mon ardent Amour, & de tous vos sermens.

ADRIEN.

Adieu. Ma Foi s'assûre & croît à tous momens.

SCÈNE VII.

ADRIEN. *seul.*

NOn, je ne sens plus rien qui s'oppose à
l'envie

Que m'inspire le Ciel de lui donner ma vie.

L'Amour seul suspendoit mes vœux irresolus.

Princesse, c'en est fait ; je ne vous verrai plus.

Je vivois pour vous seule ; & tout le reste en-
semble,

Tous les biens, les honneurs que la fortune as-
semble,

Ne pouvoient occuper un cœur tel que le mien.

Hors vous, de l'Univers je ne regrette rien.

Souverain Créateur de tout ce qui respire,

Dont la Terre & les Cieux reconnoissent l'em-
pire !

Digne objet jusqu'ici de ton inimitié,

Je le suis maintenant de toute ta pitié.

Tremblant au souvenir de tes Loix legitimes,
Devant ta Majesté je confesse mes crimes.
Pour ceux que je connois je t'offre mon tré-
pas :

Mais lave-moi de ceux que je ne connois pas.
Je ne mérite point d'obtenir cette grace,
Et desespererois de voir jamais ta face,
Si tu n'établissois aux cœurs vraiment contrits
De cette vision l'ineestimable prix.
Le mien brisé des traits d'une douleur mortelle,
Gémit d'avoir vécu si long-tems infidelle.
Fondé sur ta Parole, il se flate aujourd'hui,
Que tes faveurs pourront se répandre sur lui.
Tu l'as dit. Tu promets de voir d'un œil pro-
pice

Ceux qui persecutez souffrent pour la Justice.
Que tarde donc Cesar à me faire perir ?
Qu'attendent les Bourreaux par qui je dois mou-
rir ?

Que ne sont dans mon sang leurs mains déjà
trempées !

Que ne sont contre moi leurs fureurs occupées !
Qu'ils viennent m'accabler ; je ne puis trop souf-
frir.

A leurs indignitez je suis prêt de m'offrir.
Etrange changement, miracle de la Grace !
Ma fierté se confond ; le remords prend sa pla-
ce.

Loin de moi, vanitez , orgueil , fortune , hon-
neurs.

Je ne demande plus qu'opprobre , & que dou-
leurs.

Des terrestres liens mon ame dégagée ,
Et pleine pour jamais du Dieu qui l'a changée ,
Dédaigne de jouir du plus illustre sort ,
Et cherche avec plaisir une honteuse mort.
On vient me l'annoncer.

SCÈNE VIII.

ADRIEN, MARCELLIN,
GARDES.

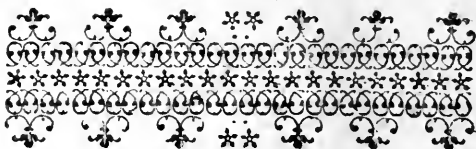
MARCELLIN.

Seigneur, il faut me suivre.
ADRIEN.

Enfin, Grand Dieu, pour toi je vai cesser de
vivre.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

S C E N E I.

V A L E R I E *seule.*

Que de tristes objets occupent mon esprit !
 Quel rigoureux devoir l'Empereur me
 prescrit !

Il épargne ma vie ; & flatant ma tendresse,
 Il cherche à m'inspirer quelque indigne foi-
 bleffe.

Que sa pitié m'afflige en prolongeant mon sort !
 Qui l'a fait revenir de son premier transport ?
 Quelle raison funeste a calmé sa colere ,
 En lui rendant pour moi les sentimens d'un
 Pere ?

Tandis que je suis libre en cet appartement ,
 Peut-être mon Epoux expire en ce moment.
 Quel malheur, si la Foi pouvoit être affoiblie !
 J'apprendrai son destin par les soins de Julie.
 Qu'elle est lente à venir ! Mais enfin je la voi
 Et je sens mes terreurs s'augmenter malgré
 moi.

SCÈNE II.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

A S-tu vû mon Epoux ? a-t-il perdu la vie ?

JULIE.

D'un supplice cruel son audace est suivie,
Madame.

VALERIE.

Dieu puissant, pardonne à mes douleurs,
Et ne t'offense pas de voir couler mes pleurs.
Mais quelle est donc sa mort ? tu crains de m'en
instruire.

Parle.

JULIE.

Par ses Soldats Cesar l'a fait conduire
Dans cet Antre fatal, vrai séjour de l'horreur,
Où l'ombre de la nuit irritant leur fureur,
Des Tigres dévorans, des Lions redoutables
Sont gardez avec soin pour punir les coupables.
C'est vous en dire assez.

VALERIE.

Barbare châtiment !

Affreuse ignominie ! effroyable tourment !

Mais je ne m'en plains pas. Plus sa mort est hon-
teuse,

Plus sa seconde vie en sera glorieuse ;

Plus l'Eternel sur lui répandra de splendeur ;

Plus il lui fera voir son immense grandeur.

Mais qu'attendrai-je encore ? Ah ! je rougis de
vivre.

Par quelque heureux effort méritons de le sui-
vre.

D'un credule Empereur renversons les Autels ;

Faisons à tous ses Dieux des affronts solennels.

Par

Par l'imprévû secours d'une éclatante injure,
 Dans son cœur tendre encor détruisons la na-
 ture ;

Forçons-le malgré lui, d'armer tout son cour-
 roux ,

Et par un même sort rejoignons mon Epoux.
 Que voi-je ? Je frémis. Ne suis-je point trom-
 pée ?

Ou d'un fantôme vain ne suis-je point frappée ?

S C E N E III.

ADRIEN, VALERIE,
 JULIE.

A D R I E N .

NE craignez rien, Madame, & croïez-en
 vos yeux.

C'est vôtre Epoux, c'est moi qui reviens en ces
 lieux,

Echappé d'une mort que j'avois crû certaine.

V A L E R I E .

Quel favorable sort jusqu'ici vous ramene ?

Malgré tant d'Ennemis conjurez contre nous,

Je puis jouir encor d'un entretien si doux.

Mais qu'as-tu fait ? O Ciel ! que faut-il que je
 croie ?

Je tremble, & ma raison n'approuve point ma
 joie.

Malheureux, aurois-tu, par un lâche retour,
 Abandonné ton Dieu pour te sauver le jour ?

S'il est ainsi ; va, cours jouir de la fortune,

Et porte loin de moi ta présence importune.

A D R I E N .

Que ce transport me plaît ! que j'aime ce cour-
 roux !

Mais

Mais quittez v^{otre} erreur, Madame. Pensez-vous
Que je manque à la Foi que l'Esprit saint m'in-
spire,

Et cherche à détourner le coup qu'elle m'attire?
Pensez-vous que frappé d'une indigne terreur,
Et prévenu du soin de plaire à l'Empereur,
Je vienne à ses genoux, pour obtenir ma grace,
Mériter ses faveurs, & reprendre ma place?
Des Tigres, des Lions vous me voiez sauvé;
A de plus grands tourmens les Ciel m'a reser-
vé.

Je viens m'y présenter; & vous verrez, Ma-
dame,
Qu'il n'en est point qui puisse intimider mon
ame.

V A L E R I E.

O constance! ô vertu! Pardonnez, cher Epoux.
Vous sçavez quels malheurs mon cœur craignoit
pour vous.

Je vous ai crû rentré dans v^{otre} Erreur pré-
miere.

Par quel heureux secours voiez-vous la lumiere?
Quel bras vous a tiré de cet Antre profond?

A D R I E N.

Madame, en y pensant mon esprit se confond.
Ecoutez. Vous allez reconnoître vous-même
Du Maître des Humains l'assistance suprême.
Aubord de l'Antre affreux Marcellin m'a conduit,
D'où venoit jusqu'à nous le formidable bruit
Qu'excitoient dans les airs les hurlemens terri-
bles

Qu'arrachoit la colere à ces monstres horribles:
On ouvre; & dans ce gouffre aussi-tôt enfermé,
J'attendois le trépas sans en être allarmé.
Que dis-je? je sentoís une parfaite joie
De mourrir de leurs coups, de leur servir de
proie.

Inutiles desirs! dès l'instant ils ont tous
Interrompu leurs cris, & perdu leur courroux;
Vainement je m'offrois à leur rage cruelle,

Ils n'ont plus retrouvé leur fureur naturelle ;
 Et lorsqu'en les cherchant j'ai crû les irriter ,
 A l'envi l'un de l'autre ils sembloient me flatter.

Enfin , pour m'obliger à différer ma perte ,
 De l'Antre tout a coup la porte s'est ouverte.
 Une invisible main , par de secrets efforts ,
 De mille fers unis a brisé les ressorts.

Quelques raïons de jour ont frappé ma paupière :

A travers les rochers j'ai suivi leur lumière ;
 Et sans perdre un moment , j'ai volé vers ces lieux

Pour vous chercher, Madame , & mourir à vos yeux :

Car je ne doute point que d'un nouveau supplice ,

Plus ardent que jamais , Cesar ne me punisse.

V A L É R I E .

Et contre vous encore armera-t-il son bras ?

A des signes certains ne se rendra-t-il pas ?

Suivra-t-il les conseils de son zele farouche ?

S C E N E IV.

DIOCLETIEN, VALERIE,
 ADRIEN, JULIE, MARCE-
 LIN, SERGESTE, Gardes.

D I O C L E T I E N .

Votre Epoux ne vit plus. Votre douleur me rousse ,

Ma Fille ; je n'ai pû le sauver. . . . Mais , grands Dieux !

Quand je le croi puni , je le trouve en ces lieux.

Mar-

Marcellin m'a trompé. Que diras-tu, perfide?

MARCELLIN.

Seigneur, à cet objet je demeure stupide.

Ma surprise est égale à vôtre étonnement.

Mais puissai-je éprouver le plus cruel tourment,

Si j'ai manqué pour vous ni de soin, ni de zèle.

ADRIEN.

Ah, Seigneur! gardez-vous de le croire infidèle.

Non, jamais Souverain ne fut mieux obéi.

DIOCLETIEN.

Seducit par tes bienfaits, quelqu'autre m'a trahi.

Quel est-il? Dieux puissans, faites-le moi connoître.

Qu'il reçoive à mes yeux le salaire d'un Traître.

Quel plaisir de le voir percé de mille coups!

ADRIEN.

Celui qui m'a sauvé ne craint pas ton courroux,
Cesar; c'est le vrai Dieu, qui forçant les obstacles,

Au gré de ses desirs prodigue les Miracles.

Des monstres furieux reprimant la fierté,

Il vient de me tirer de cet Antre écarté,

Où je devois trouver la mort la plus cruelle.

Ainsi dans les deserts, pour son Peuple fidelle,

D'un sterile rocher, par d'inconnus canaux,

Sous la main d'un Prophete il fit couler les
eaux,

Et tomber en des lieux haïs de la nature

La céleste liqueur qui fut sa nourriture.

Ainsi pour ses Tribus il dessécha les mers,

Et fit rejoindre après leurs gouffres entr'ouverts,

Pour engloutir un Roi qui bravoit sa puissance.

Ainsi d'un soin divin protegeant l'innocence,

D'un Tyran sanguinaire il sauva trois Enfans,

Dans l'ardente fournaise on les vit triomphans,

Consacrer à jamais sa grace & leur victoire,

En chantant dans les feux des Hymnes à sa
Gloire.

Ainsi

Ainsi... Mais quelle bouche a jamais pû conter

Les Prodiges nombreux qu'il a fait éclater ?

Le plus grand n'est-il pas d'avoir changé mon ame,

Jusqu'à la détacher de l'Objet de sa flâme ?

Jusques à m'inspirer des desirs pour la mort ,

Quand l'Hymen vient d'unir la Princesse à mon sort ?

V A L E R I E .

Contre tant de raisons qui pourra vous défendre,

Seigneur ?

D I O C L E T I E N .

Ah ! sans horreur je ne puis les entendre.

La force des Enfers a conservé tes jours ;

C'est là de tes pareils l'ordinaire secours.

Mais tu vas éprouver que les coupables charmes

N'ont point contre le fer d'assez puissantes armes.

Prenez-le , Marcellin ; & que de routes parts

Sur son sein mes Soldats fassent pleuvoir leurs dards.

V A L E R I E .

Qu'osez-vous ordonner , Seigneur ?

A D R I E N .

Eh quoi , Princesse ?

Votre intrepide cœur sent-il quelque foiblesse ?

Après m'avoir vous-même inspiré de mourir ,

M'enviez-vous le prix que je vais conquérir ?

Ne mêlez point de plainte à l'éclat de ma Gloire ;

Voulez-vous par des pleurs profaner ma Victoire ,

Et donner en spectacle à nos Persecuteurs

Le trouble que leur haine a jetté dans nos cœurs ?

Adieu ; ne pensez plus au coup qui nous sépare.

Cesar , je vais chercher la mort qu'on me prépare.

D I O -

TRAGÉDIE. DIOCLETIEN.

69

Va donc.

A D R I E N.

Ecoute au moins pour la dernière fois
Les Arrêts que le Ciel te dicte par ma voix.
Je serai le dernier de ce Peuple fidelle.
Qu'osera condamner ta bouche criminelle.
Que dis-je? tu perdras le fruit de tes fureurs.
Eh, que pourront les soins des plus fiers Em-
pereurs?
Contre le Nom Chrétien leur rage en vain cons-
pire;
Ce Nom saint durera plus que leur vaste Em-
pire.
Allons.

S C E N E V.

DIOCLETIEN, VALERIE,
JULIE, MARCELLIN.

V A L E R I E.

JE le suivrai. Vos barbares Soldats
Commenceront par moi....

D I O C L E T I E N.

Non, retenez ses pas.

V A L E R I E.

Avec lui par pitié commandez que je meure,
Seigneur, au nom du Ciel....

D I O C L E T I E N.

Fille ingrate, demeure.

V A L E R I E.

Ah! subira-t-il seul une funeste loi?
Et n'est-il pas cent fois moins coupable que
moi?

DIO-

A D R I E N,
D I O C L E T I E N.

N'importe, je te vois avec même tendresse,
Et je veux pardonner ton crime à ta foiblesse.
Cruelle, par mes pleurs ne puis-je t'attendrir,
Et te faire quitter ce dessein de mourir?
Rappelle tous les soins donnez à ton Enfan-
ce :

Ménage les honneurs qui suivent ta Naissan-
ce :

D'un Pere infortuné prévien le desespoir.
Tout mon bonheur se borne à t'aimer, à te
voir ;

Cesse d'empoisonner ce bonheur où j'aspire ;
Je le préfère au droit de gouverner l'Empire.

V A L E R I E.

De toutes ces bontez je ne puis profiter.

D I O C L E T I E N.

Non, ton peu d'Amitié ne sçauroit m'irriter ;
Et toute ma fureur tombe sur un Perfide.
Il voit couler son sang par le fer homicide.

V A L E R I E.

Hélas !

D I O C L E T I E N.

Sergeste vient.

S C E N E D E R N I E R E.

D I O C L E T I E N, V A L E R I E,
J U L I E, M A R C E L L I N,
S E R G E S T E, Gardes.

D I O C L E T I E N.

E St-il mort ?

S E R G E S T E.

Oui, Seigneur,

Re-

Regardant le trépas comme un parfait bonheur.

V A L E R I E.

Cruauté sans exemple! injustice inouïe!

S E R G E S T E.

Frappé de tous côtez, il a perdu la vie.

A l'envi vos Soldats ont ajusté leurs coups,
Et mérité le prix qu'ils attendent de vous.

D I O C L E T I E N.

Ils vont le recevoir. Désormais je respire.

V A L E R I E.

Pour moi, quelles douleurs!

S E R G E S T E.

Il me reste à vous dire

Quels effets, quels transports son supplice a
produits;

Si vous aimez sa mort, vous pleurerez ses
fruits;

A peine de son sang la terre étoit couverte,
Que les mêmes Soldats ministres de sa per-
te,

Détestant vôtre Arrêt, & quittant leur fu-
reur,

De leur Victime même ont embrassé l'Erreur.

Ils ont tous souhaité la mort pour récompen-
se.

D I O C L E T I E N.

Ah! se peut-il....

V A L E R I E.

Grand Dieu, j'admire ta puissance.

S E R G E S T E.

Oui, vos Soldats, Seigneur, dans un instant
changez,

Du crime d'Adrien sont maintenant chargez.

Leur exemple a séduit les Premiers de la Ville.

Ils courent à la mort avec un air tranquille.

Les Vieillards languissans s'efforcent d'y mar-
cher.

La Jeunesse à l'envi vole pour la chercher.

Le Pere offre son Fils, espoir de sa Famille;

Et

Et la Mere avec joie y présente sa Fille.

V A L E R I E .

Vous le voyez , Seigneur ; vos ordres rigoureux

Rendent ce Peuple encor plus saint & plus nombreux ;

Il s'arme chaque jour d'une vertu nouvelle.

D I O C L E T I E N .

Digne sujet pour moi de ma rage mortelle !

Verrai-je malgré moi triompher les Chrétiens ?

Leur Dieu seul sera-t-il plus puissant que les miens ?

C'en est fait , je renonce à la Grandeur suprême.

J'aurois trop à rougir portant le Diadème ,

Puisqu'un Peuple odieux , en vain persécuté ,

Renverse mes projets , & confond ma fierté.

Vis , malheureuse , vis dans une Erreur profonde ,

Dont j'avois entrepris de purger tout le Monde.

A cette noble fin je n'ai pû parvenir ;

Je laisse à Maximin le soin de te punir ;

Plus fortuné que moi , plus jeune & plus sé-

vere ,

Ses mains soutiendront mieux l'Empire & ma colere.

Va servir dans sa Cour ; va porter sur ton front

Au lieu de la Couronne un éternel affront ;

Et de ce Rang auguste où le Ciel te fit naître ,

Cours tomber à jamais aux pieds d'un nouveau Maître.

Puisse cet Empereur , commençant à regner ,

Dans ton perfide sang à loisir se baigner !

Puisse-t-il dignement dégager ma promesse !

Accablé de ma honte , & pleurant ma foiblesse ,

Je vai loin de ces Murs consacrez aux Césars ,

Des Peuples curieux éviter les regards ;

Et

Et du moins pour un Dieu dont la Gloire me
gêne,
Nourrir, dans la retraite, une immortelle haï-
ne.

VALÉRIE.

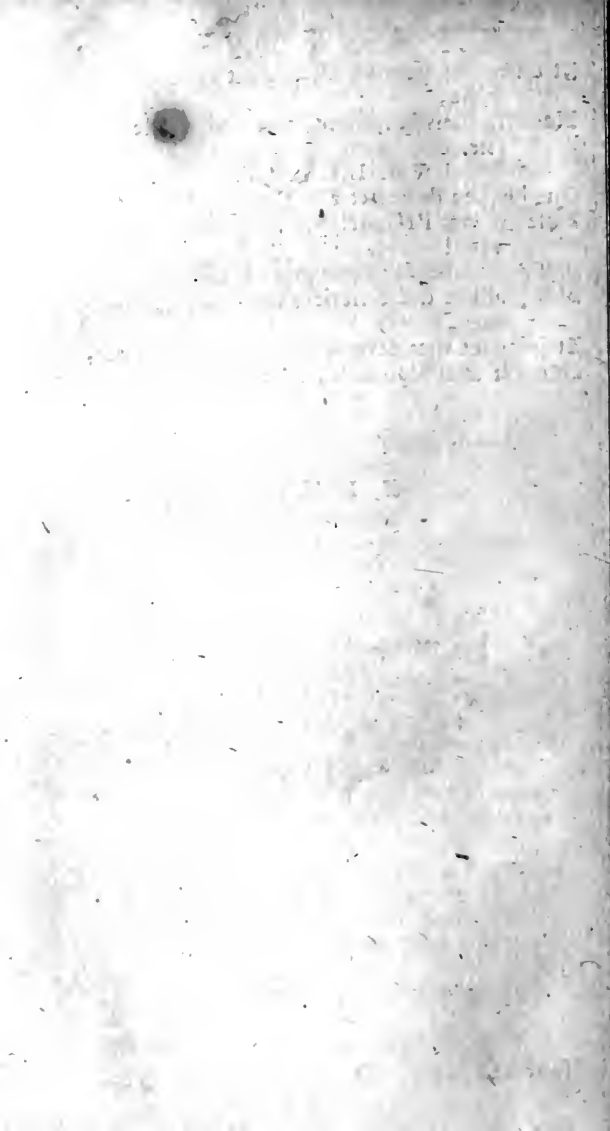
Que j'ai peu de regret à ce Rang que je perds!
Fasse un jour l'Eternel que vos yeux soient ou-
verts!

Puisse-t-il accorder cette grace à mes larmes!
Mais, allons des Chrétiens suspendre les allar-
mes,

Et joignant mes devoirs avec leurs soins pieux,
Honorer d'un Epoux les restes précieux.

F I N.





THE



TIRIDATE



TIRIDATE,

TRAGEDIE.



ACTEURS.

ARSACE, Fondateur de l'Empire
des Parthes.

TIRIDATE, Fils d'Arface.

ARTABAN, second Fils d'Arface.

ERINICE, Fille d'Arface.

TALESTRIS, Reine de Cilicie.

ABRADATE, Prince du sang d'Arface.

MITRANE, Seigneur Parthe, Ami
de Tiridate.

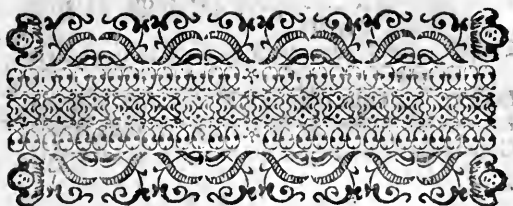
BARSINE, Confidente de Talestris.

ORASIE, Confidente d'Erinice.

TIMAGENE, Officier des Gardes
d'Arface.

GARDES, & Suite.

La Scene est à Dara, Capitale de l'Empire des Parthes, dans le Palais d'Arface.



TIRIDATE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABRADATE, ARTABAN.

ARTABAN.



'AUROIS-JE pû prévoir? Le Ciel
ne me renvoie:

En des lieux où j'ai crû partager
vôtre joie,

Que pour vous y trouver plongé
dans les chagrins,

Et vous entretenir des malheurs que je crains.

D 3.

Mais.

78 TIRIDATE.

Mais mon cher Abradate, avant que je m'en
plaigne,

Et qu'à nous séparer peut-être on nous contrai-
gne,

Parlez ; qui vous offense ? & qui dois-je haïr ?
Par quelles mains le sort a-t-il pû vous trahir ?
Contre qui faudra-t-il que ma vengeance éclate ?

ABRADATE.

Ah ! Seigneur, oserai-je accuser Tiridate ?
Pourrai-je sans trembler , exposant mon mal-
heur,

Conten son injustice, & montrer ma douleur ?
Peut-être tous mes maux causez par sa colere,
Vous toucheront-ils moins que l'interêt d'un
Frere.

ARTABAN.

Vous ne le craindrez plus, quand vous aurez
appris

Qu'à mon retour ici sa froideur m'a surpris.
Dans ses discours glacez j'ai méconnu mon
Frere ;

J'e n'ai plus retrouvé ce cœur libre & sincere,
Qui jadis peu jaloux des honneurs de son Rang,
Faisoit ceder leurs droits aux tendresses du Sang.
Artaban, comme vous, a sujet de s'en plain-
dre,

Et peut-être sa haine, ou ses soupçons à crain-
dre.

ABRADATE.

Non, Seigneur, ses chagrins ne tombent point
sur vous,

Et c'est contre moi seul que s'arme son cour-
roux.

Mais de quels traits ! Grands Dieux ! qu'il est
impitoiable !

Cependant croiriez-vous qu'au moment qu'il
m'accable,

Je ne puis à son sort refuser quelques pleurs ?
Je le voi pénétré de secretes douleurs.

Au

Au milieu de la Cour cherchant la solitude,
Nourrissant son esprit de son inquiétude,
Insensible aux objets qui flattoient ses desirs,
Il respire à regret, il languit sans plaisirs;
Et son cœur dévoré du mal qui l'empoisonne,
Confond dans ses dégoûts tout ce qui l'environne.

En vain l'Art des humains cherche à guérir ce mal,

Dont on ne connoît point le principe fatal.
En vain sur mille Autels le Feu sacré s'allume;
Il n'en souffre pas moins; sa force se consume;
Il meurt: & toutefois dans son barbare sort,
Il semble s'applaudir de me donner la mort.

A R T A B A N.

Lui, qui montrant pour vous l'Amitié la plus tendre,

Jadis avec ardeur eût voulu vous défendre?

A B R A D A T E.

Il venoit triomphant du jeune Seleucus.
Tous ses Soldats brilloient des trésors des Vaincus;

Et des Murs de Dara, jusqu'aux bords de l'Euphrate,

On entendoit voler le nom de Tiridate.

Nous arrivons, flatant nos innocens desirs

De faire à nos travaux succéder nos plaisirs.

Vôtre charmante Sœur, l'adorable Erinice,

Avoit de mon Amour reçu le sacrifice.

Flatté par nos succès, je viens offrir ma Foi;

Je parle enfin, j'obtiens le suffrage du Roi;

La Princesse obéit, & consent que j'espere:

Quand le sort contre moi souleve votre Frere,

Qui, de tous mes plaisirs barbare ravisseur,

Refuse de souscrire à l'Hymen de sa Sœur.

J'en ignore la cause, injuste, ou légitime:

Dans le fond de mon cœur je vai chercher mon crime,

Et n'y découvre rien, jusques à cet instant,

Qu'un respect pour ce Prince, & sincere, & constant.

D 4.

Tou-

80 T I R I D A T E,

Toujours aux plus grands biens préférant sa tendresse,

J'ai borné mon devoir à le suivre sans cesse.

Dans les Jeux de la Cour, dans l'horreur des Combats,

J'ai depuis mon Enfance accompagné ses pas;
Et quand dans les perils il s'est couvert de gloire,

Mes yeux ont de si près éclairé sa Victoire,
Qu'aux plus fiers Ennemis allant porter l'effroi,
Sa Valeur n'eut souvent d'autre témoin que moi.

A R T A B A N.

Ne cherchons point ailleurs le sujet de sa haine.
Vos faits ont éclaté, votre vertu le gêne;
Les Parthes entre vous ont partagé leur voix,
Et confondu vos Noms, en comptant ses Exploits.

A B R A D A T E.

Non, Seigneur; je le dois avouer à sa gloire,
Il répandoit sur moi l'éclat de sa Victoire,
Il rabaissoit le prix de ses travaux guerriers,
Pour couronner mon front de ses propres lauriers;

Et sa voix, des Soldats entraînant le suffrage,
Me faisoit recueillir les fruits de son Courage.
Mais il n'est plus lui-même.

A R T A B A N.

En vain il vous poursuit;
Je puis vous secourir quand ce Prince vous nuit.

A B R A D A T E.

Pourrez-vous le résoudre à voir mon Hyménée,
Quand sa langueur, du sien recule la journée?
Talestris, sans se plaindre, en attend le moment;

Sans cesse elle offre au Ciel des vœux pour son Amant,

Sans que les tendres soins où sa flâme l'engage,
Suffisent à calmer des maux qu'elle partage.

A R-

TRAGÉDIE. 81

A R T A B A N.

C'est au Roi de donner le prix à votre Amour;
Mes soins l'y porteront avant la fin du jour.

Dès long-tems il vous traite en Epoux de sa
Fille,

Et lui seul a le droit de régler sa Famille.

Je vais agir pour vous. Arsace en ma faveur
Rendra, n'en doutez point, le calme à votre
cœur.

Adieu, je sors; je vois Talestris qui s'avance.

SCÈNE II.

ABRADATE, TALESTRIS,
BARSINE.

A B R A D A T E.

Quels seront les effets de ma reconnoissan-
ce,

Madame? Chaque jour j'apprens de tous cô-
tez

Jusqu'où s'étend pour moi l'excès de vos bon-
rez.

Vous n'avez point sucé cette haine implacable,
Ces cruels sentimens dont votre Amant m'ac-
cable.

Soûmise aveuglément à tous les autres vœux,
Vous osez contre lui défendre un malheureux;
Et s'il vouloit par vous régler ma Destinée,
Elle ne seroit pas long-tems infortunée.

T A L E S T R I S.

Oui, Prince; je voudrois finir vos déplaisirs;
Et peut-être le Ciel sensible à mes soupirs,
Des portes du tombeau retirant Tiridate,
Le rendra moins contraire à l'espoir qui vous
flâte.

82 T I R I D A T E ,

Il va bien-tôt rentrer, & passer par ces lieux.
Ne vous exposez pas à paroître à ses yeux.
Il est chagrin, mourant, & Frere d'Erinice;
Il doit regner: Il faut respecter son caprice.
Prince, de mes conseils vous devez profiter.

A B R A D A T E.

Me preserve le Ciel d'y jamais résister!
Je vous laisse.

S C E N E III.

TALESTRIS, BARSINE.

T A L E S T R I S.

TU vois quelle est sa Destinée.
Je ne suis pas ici la seule infortunée;
L'Amour y fait encor d'illustres malheureux,
Barsine: Mais, hélas! que mes maux sont affreux!

Qu'ils passent de bien loin ceux que sent Abradate!

B A R S I N E.

Qu'attendez-vous encor dans cette Terre ingrate?

Madame, revoïez les Bords Ciliciens.

T A L E S T R I S.

Le Ciel m'attache ici par de trop forts Liens.
Ne te souvient-il plus, que sur mon Hyménée
L'Orient tout entier fonde sa destinée?

Que ce Nœud seul acheve, & confirme une Paix

Que ses Rois ont juré de ne rompre jamais?
Mon Frere, dont la foi garantit leur promesse,
Par ses Ambassadeurs le demande sans cesse.
Cependant vainement ils en pressent le jour;
Le sort cruel confond leurs soins, & mon Amour.

Cc

Ce Prince, dont le nom répandu dans l'Asie,
Des Rois les plus puissans arma la jalousie;
Ce Prince, dont le bras, par des faits infinis,
Renversa les projets de ses Rivaux unis;
Ce Prince, dont je dois suivre la destinée,
Voit peut-être aujourd'hui sa dernière journée.

B A R S I N E.

Quel est ce mal pressant qui le mène au tom-
beau?

Quel malheur inconnu trouble un destin si beau?
Vainqueur, comblé d'honneurs, sûr de votre
tendresse,

Son cœur peut-il encor sentir quelque tristesse?
N'en démêlez-vous point les secrètes raisons?

T A L E S T R I S.

Non; & je n'ai conçu que d'injustes soupçons.
Enfin depuis six mois que les Dieux en colere
Menacent du trépas une tête si chere,
C'est en vain chaque jour que je veux démêler
Le trait que leur pouvoir lance pour l'accabler;
Il échape à mes yeux, quelque loin que je pren-
ne.

La cause est inconnüe, & la douleur certaine.
De tous nos entretiens l'ordinaire succès
Se borne à la porter dans le dernier excès;
Et l'Amour dont le trouble augmente nos allar-
mes,

Finit tous nos discours par un torrent de lar-
mes.

B A R S I N E.

Vos maux se font sentir à mon cœur affligé;
Je pleure les malheurs où ce Prince est plongé.

T A L E S T R I S.

Je le vois. Ses douleurs semblent croître à ma
vûë.

SCENE IV.

TIRIDATE, TALESTRIS,
BARSINE, MITRANE.

TIRIDATE.

T Alestris en ces lieux ! O rencontre impré-
vue !

TALESTRIS.

D'où venez-vous, Seigneur ? Quels importants
sujets

Vous ont fait aujourd'hui sortir de ce Palais ?
Cherchez-vous, peu soigneux de votre illustre
vie,

A redoubler les maux dont elle est poursuivie ?

TIRIDATE.

Madame, un juste soin trop long-tems différé.
M'a conduit vers le Dieu dans ces lieux adoré.
Mais, hélas ! Jupiter refuse mes offrandes,
Il rend mon sort plus triste, & mes douleurs
plus grandes.

De sa justice seule il écoute la Loi,
Et sa bonté sans borne, en a trouvé pour moi.

TALESTRIS.

Ah ! j'espère....

TIRIDATE.

Laissez préparer pour ma tête
Des vengeances des Dieux la prochaine tem-
pête ;

Je sens depuis long-tems leur bras appesanti,
Et toutefois mon cœur ne s'est point démenti.
En avançant ma mort, peut-être ils me font
grace.

Mais vous, dérobez-vous au coup qui me me-
nace.

Al-

Allez, abandonnez un Prince infortuné;
A souffrir, à mourir, je suis seul condamné.
Car, ne nous flatons point, le Ciel veut que je
meure,

Ma vie incessamment touche à sa dernière heu-
re;

Je le sçais, je le sens: Mais j'atteste les Dieux,
Que vous seule coûtez des larmes à mes yeux.
Insensible à mon sort, je déplore le vôtre,
Ils ne sont point marquez pour s'unir l'un à
l'autre,

Le mien vole à sa fin, le vôtre peut encor
Des plus vastes projets remplir l'heureux effort:
Revoiez vos Etats; & vos soins pour la gloi-
re,

Vous pourrènt de ma perte arracher la mémoire.

T A L E S T R I S.

Dieux! de quels sentimens m'osez-vous soup-
çonner?

Quel indigne conseil venez-vous me donner?

T I R I D A T E.

Hélas !

T A L E S T R I S.

Vous soupirez, & vos sens s'affoiblissent;
Vos yeux sont offusquez des pleurs qui les rem-
plissent;

Ce discours trouble encor votre cœur languis-
sant,

Il aigrit vos douleurs, en vous attendrissant;
Il faut le terminer. Seigneur, je me retire.

Fidelle aux mouvemens que mon devoir m'ins-
pire,

Je leur obéirai: Vous cependant vivez,
Prenez pour vous les soins que vous me prescri-
vez.

Que le Ciel s'adoucisse, & calme vos allar-
mes!

Qu'il reçoive mon sang, si c'est peu de mes lar-
mes!

86 TIRIDATE,

Heureuse, si je puis, victime de ses coups,
Sentir seule les maux qui s'assemblent sur vous;
Les souffrir sans me plaindre, expirer sans foiblesse,
Et voir votre bonheur égal à ma tendresse!

SCENE V.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

ENfin nous sommes seuls, & je puis, grace
aux Dieux....
Mais quel dessein conduit mon Pere dans ces
lieux?

SCENE VI.

ARSACE, TIRIDATE, ARTA-
BAN, MITRANE, TI-
MAGENE.

Demeurez, mes Enfans: Et vous, qu'on se
retire.

(Ils s'assient.)

Prince, je vois en vous l'Héritier de l'Empire.
J'y trouve un Fils prudent, intrepide, fameux,
Et tel qu'aux Immortels l'ont demandé mes
vœux.

Quand je vois vos vertus, jugez quelle est ma
joie;

Mais aussi, dans quels pleurs votre Pere se
noie,

Lorsqu'un mal, dont nos soins n'arrêtent point
le cours, Est

Est prêt de vous ravir au plus beau de vos jours!
 Quelle est cette douleur à nos yeux inconnue
 D'ambitieux desirs votre ame prévenue,
 Voir-elle avec chagrin votre Pere en un Rang
 Où vous feront monter mon choix, & votre
 Sang?

Parlez; si vous brûlez de porter ma Couronne,

Si c'est peu des Etats que Talestris vous donne,
 Pour conserver des jours si chers, si précieux,
 Je descendrai du Trône où je blesse vos yeux.

TIRIDATE.

Seigneur, que dites-vous?

A R S A C E.

Ce n'est point ma foiblesse
 Qui dicte ce dessein, mon Fils; c'est ma tendresse.

Si j'ai vécu toujours glorieux & puissant,
 L'Etat retrouve en vous un courage naissant.
 Eh! que perdrai-je enfin, en vous cedant l'Empire?

Quelques jours de grandeur que la mort va détruire,

Qui tous ne valent pas, l'un à l'autre ajoutez,
 Mon Fils, un seul des jours que vous nous promettez.

TIRIDATE.

Quels attentats, Seigneur, quels crimes dans ma vie

Ont marqué pour le Trône une coupable envie?
 Quel remède à mes maux votre amour vient offrir!

Que vous les redoublez en voulant les guerir!
 Moi, je pourrois régner en dépouillant mon Pere?

Tombe plutôt sur moi toute votre colere!
 Que le Ciel m'abandonne à de nouveaux tourmens!

Ils m'accableront moins que de tels sentimens.
 Vivez, régnez, portez vos jours & votre Empire

Aussi

Aussi loin que mon cœur l'espere & le desiré ;
Et croïez, si le Ciel répond à mes souhaits,
Que leur cours fortuné ne finira jamais.

A R S A C E.

Jé ne suis point surpris de ces vœux que vous
faites ;

Je n'attendois pas moins d'un Fils tel que vous
êtes,

Et c'est ce qui m'excite à ne rien négliger,
Pour terminer vos maux, ou pour les soulager.

Un autre soin, mes Fils, en ces lieux nous as-
semble.

Vous n'êtes point unis, je le sçais, & j'en trem-
ble ;

Vos chagrins mutuels ne sont plus inconnus.

Hélas ! de quels soupçons êtes-vous prévenus ?

Suivrez-vous les transports d'une jalouse rage ?

Et voulez-vous enfin détruire mon ouvrage ?

Je regne : mais songez, Princes, par quels che-
mins

Le Sceptre de l'Asie a passé dans mes mains.

Ne libre sur les bords que le Tanais lave,

L'insolence des Grecs me traitoit en Esclave.

A peine ma raison m'apprit mon triste état,

Que je formai contr'eux un illustre attentat.

Mais Alexandre encore au comble de sa Gloire,

Tranquille reposoit au sein de la Victoire ;

Et son divin Genie, Arbitre des Mortels,

Sur les Trônes détruits s'élevoit des Autels.

Il mourut, ce Heros ; la trahison, l'envie,

Au milieu de sa Cour terminerent sa vie :

Ce que dans les Combats Mars craignoit de
tenter,

Une main parricide osa l'exécuter.

D'abord qu'il ne fut plus, on vit ses Capital-
les

Découvrir leurs projets, leur orgueil & leurs
haines ;

Et chacun demandant le prix de ses travaux,

S'attribuer l'Empire, & braver ses Rivaux.

C'est

C'est alors qu'avec soin ramassant dans nos Ter-
res

Les Soldats échapez de tant de longues Guer-
res,

Je vengeai les Persans des outrages reçus.

Aux Combats du Granique , & d'Arbelle , &
d'Iffus.

L'Orient avec joie en perdit la mémoire,

Et reprit sa fierté des fruits de ma Victoire.

Les Parthes , par moi seul , libres & triomphans,

Promirent d'assurer mon Rang à mes Enfans :

Mon pouvoir par leurs Loix devint héréditaire :

Ainsi mon Sang sorti d'un Source vulgaire,

Conduit par ma vertu , guidé par mes exploits,

Méritra le Destin du Sang des plus grands Rois.

Vous jouirez , mes Fils , de cet Honneur suprê-
me ;

Vos fronts seront un jour ornez du Diadème :

Mais pour le maintenir dans toute sa splendeur,

Qu'une étroite Amitié fonde votre Grandeur.

Les Grecs seroient encore absolus dans l'Asie ,

S'ils avoient de leurs cœurs banni la jalousie.

Donnez à l'Univers un exemple éternel

Des merveilleux effets de l'Amour fraternel :

Exemple entre les Grands d'autant plus admi-
rable,

Qu'à peine la mémoire en conserve un sembla-
ble.

L'âge & mes longs travaux affoiblissent mes
sens,

Déjà ma vigueur cede à l'injure des ans ,

Ma course va finir , & de route ma Gloire

La Mort ne laissera qu'une éclatante Histoire :

Mais lorsque de mes jours s'éteindra le flambeau,

Faites que sans regret je descende au tombeau ,

Sûr de votre Union , & beaucoup moins illustre

D'avoir à l'Orient rendu son premier lustre ,

Et détruit ses Tyrans par mes efforts heureux ,

Que d'avoir mis au jour deux Fils si géné-
reux.

Seigneur, bien que suivant l'ordre de la Naissance,

Tiridate avant moi dût rompre le silence ;
Je croi, sans l'offenser, pouvoir en liberté
L'assurer le premier de ma sincérité.

S'il a pris de ma foi quelque secret ombrage,
Ce doute injurieux le seduit & m'outrage.
Je sçai qu'il a pour lui l'avantage du Sang,
Et qu'une juste loi l'appelle à vôtre Rang.
Pour l'y faire monter, je combattrai moi-même:
Trop heureux, si ma main soutient son Diadème:

Satisfait des Etats qu'il m'aura destinez,
Dans leur possession mes vœux seront bornez :
Ou, si l'Ambition me fait prendre les Armes,
J'irai loin de son Trône en porter les allarmes.
Seigneur, de mes desirs l'impétueuse ardeur
A pour objet la Gloire, & non pas la Grandeur;
Et je ne cherche enfin, quoi que je puisse faire,
Que d'être dignement vôtre Fils & son Frere.

TIRIDATE.

Sur de tels sentimens vous êtes vous flatté,
Prince, que je vous cède en générosité?
Connoissez Tiridate, & rendez-lui justice.
La fortune des Rois n'a rien qui m'éblouisse;
J'en regarde l'éclat sans en être aveuglé.
Si je vous ai paru soupçonneux & troublé,
Gardez-vous d'imputer au poison de l'envie,
Les funestes chagrins qui devorent ma vie.
Je vous l'ai déjà dit; de plus justes douleurs
Exercent mon courage & font couler mes pleurs.
De vôtre Ambition, j'aime la violence:
Prince, n'en bornez point la superbe esperance.
Sur de nombreux Etats on peut vous couronner.
Qui sçait les conquerir doit sçavoir les donner.
Oui, Seigneur; si la Paix a mes jours moins
cruelle,

Eloigne de mon cœur son atteinte mortelle,
Je ne monterai point au Trône qui m'attend,
Qu'Ar-

Qu'Artaban avec moi n'en puisse faire autant.
Vos Enfans animez du feu qui vous inspire,
Iront, à vôtre exemple, élever un Empire
Dans les Climats brûlans, ou sous les Cieux gla-
cez;

Enfin vous regnerez, mon Frere; en est-ce assez?
Je répons du succès que nous devons attendre,
Puisqu'il reste des Rois successeurs d'Alexan-
dre.

A R S A C E.

Dieux! que je sens de joie en ces heureux
momens!

J'admire avec transport leurs nobles sentimens.
Je ne crains plus la mort que le Destin m'a-
prête,

Puisque leur Amitié soutiendra ma Conquête,
Et que par ma Valeur cet Empire élevé,
Doit être par la leur encor mieux conservé.
Il ne me reste plus, après cette assurance,
Qu'à remplir d'un Amant les vœux & l'espe-
rance.

Abradate soupire, accablé de douleur;
Il est de vôtre Sang; vous sçavez la Valeur:
Fondé sur ma parole, il adore Erinice.
(à Tiridate.) Prince, n'écontez plus un injuste
caprice;

Souffrez que vôtre Sœur l'accepte pour Epoux;
Que leur Hymen....

T I R I D A T E.

Ah, Dieux! que me proposez-vous?
Abradate, enflâmé d'un orgueil téméraire!
Abradate, l'objet de toute ma colere!
Que j'expire plutôt, que....

A R S A C E.

Mon Fils....

T I R I D A T E.

Non, Seigneur;
Un Sujet ne doit point prétendre à tant d'hon-
neur.

Il faut l'humilier quand on voit qu'il s'oublie.

Vous-

Vous-même par les Nœuds dont la force nous lie....

Considérez, Seigneur, dans quel auguste Rang
 Vos vertus, vos exploits ont porté vôtre Sang:
 Songez qu'en ce Degré de Gloire & de Puissance,

Vous voyez tous les Rois briguer vôtre Alliance:

Pouvez-vous vous résoudre à les offenser tous,
 En donnant à ma Sœur un Sujet pour Epoux?
 Non, qu'il n'ait des vertus que j'admire moi-même;

Mais à tant de vertus il manque un Diadème.
 Il est d'autres Honneurs pour le récompenser,
 Accablez-l'en; je crois devoir vous en presser;
 Je serai le premier à lui rendre justice:

Mais pour un Rang plus haut réservez Erinice.
 Enfin si mes respects, si mes mortels ennuis
 Vous ont rendu sensible à l'état où je suis,
 N'augmentez pas, Seigneur, l'excès de ma misère,

En forçant vôtre Fils à se plaindre d'un Père.
(Il sort.)

A R T A B A N.

Seigneur, de quels chagrins son cœur est agité?

A R S A C E.

Je ne sçai que résoudre en cette extrémité.
 Il m'offense, il m'aigrit par cet orgueil farouche:

Cependant je le plains, sa disgrâce me touche.

Dans l'abîme de maux où le Ciel l'a jetté,
 Puis-je user contre lui de mon Autorité?

J'accorde quelques jours encore à son caprice:

Mais, Prince, après ce tems je lui rendrai justice.

Allez voir Abradate, & flater son tourment;
 Jurez-lui de ma part, que ce retardement
 Ne lui ravira pas le prix de sa tendresse:

J'en

TRAGÉDIE. 93

Pen atteste les Dieux, mon Fils, & je vous
laisse.

A R T A B A N. *seul.*

Ah! pour le consoler, quels seront mes dis-
cours?

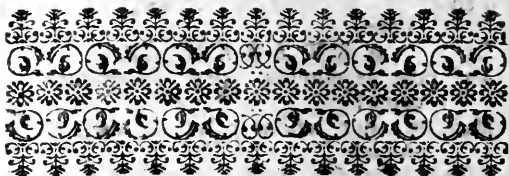
Mais ne nous laissons point de servir ses A-
mours.

Faisons ceder mon Frere; & malgré son capri-
ce,

Assûrons par l'Hymen le destin d'Erinice.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE I.

ARSACE, TIMAGENE.

ARSACE.

TIRIDATE vient-il ?

TIMAGENE.

Oui, Seigneur ; le voici.

SCENE II.

ARSACE, TIRIDATE, MI-
TRANE, TIMAGENE.

ARSACE.

Pour des soins importants je vous appelle ici,
Prince. Puisque vos yeux regardent sans en-
vie,

Dans le Rang où je suis, les restes de ma vie ;
Je

Je dois jusqu'à la fin , en digne Potentat ,
Dispenser la Justice , & régler mon Etat.
Jamais , depuis le jour que le sort favorable
A fondé par mes mains cet Etat redoutable ,
De si grands intérêts ne se sont présentez.

TIRIDATE.

Qu'avez-vous donc appris ? quels perils. ...

A R S A C E.

Ecoutez.

Je ne veux point parler de l'Hymen d'Erinice ;
Je croi que la raison domptant votre caprice ,
Vous viendrez dès ce jour en presser le moment ,

Et rougir à mes pieds de votre emportement.
Songez-y ; dès long-tems Talestris amenée ,
Voit de votre Union reculer la journée.

Des maux que vous souffrez le dangereux poison ,

Auprès d'elle vous prête une juste raison :
Mais on voit d'un autre œil dans les Cours étrangères ,

Ce long retardement , & nos craintes sinceres.
Son Frere , tous ces Rois sur qui vous l'emportez ,

Se plaignent qu'on renonce à la Foi des Traitez.

Pendant nôtre entretien , assemblez , pour m'attendre ,

Tous leurs Ambassadeurs viennent de me l'apprendre :

Dans leurs yeux , par l'orgueil qui les animoit tous ,

J'ai connu quel orage on forme contre nous.

Ces Rois , n'en douez point , vont reprendre les Armes.

TIRIDATE.

Leur vain courroux peut-il vous causer des allarmes ?

Qu'obtiendront-ils , Seigneur , en violant la Paix ?

La honte d'être encor supplians, ou défaits...

A R S A C E.

Prince, on n'est pas toujours suivi de la Victoire.

Un Roi ne doit jamais, s'enyvrant de sa gloire,
Négliger l'équité, parce qu'il est heureux :

La Fortune souvent a des retours fâcheux ;

Et tel a vû long-tems sa Grandeur infinie,

Que le Sort à la fin couvre d'ignominie.

Ce n'est pas que, frappé d'une indigne terreur,

Je craigne de ces Rois l'envie & la fureur :

Mais s'il faut avec eux recommencer la Guerre,

Justifions nos Droits au reste de la Terre.

Otons un vain prétexte à leur inimitié ;

Et des Parthes laissez prenons quelque pitié.

Je sçai qu'en triomphant les Etats s'affoiblissent ;

Le Monarque est vainqueur, & les Peuples
gémissent :

Dans le rapide cours de ses vastes projets,

La Gloire dont il brille accable ses Sujets.

Ainsi, pour détourner une Guerre odieuse,

Peut-être également funeste, & glorieuse,

Aux pieds de nos Autels, je pretens dès demain,

Prince, que Talestris reçoive votre main.

TIRIDATE.

Quoi, dès demain, Seigneur ?

A R S A C E.

Oui, mon Fils ; cette Fête

Par mes Ordres déjà se publie, & s'apprête.

Le delai le plus court en seroit dangereux.

Enfin je l'ai promis, il le faut, je le veux.

Adieu, préparez-vous.

SCÈNE III.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

Ciel, quelle est ma surprise!

MITRANE.

Achevez un Hymen que l'Amour favorise,
Seigneur, de Talestris vous connoissez le cœur:
A peine vôtre Flâme égale son Ardeur.

Quels plaisirs vous promet une Reine si belle!

TIRIDATE.

Hélas! que n'est son cœur moins tendre &
moins fidelle!

Que ne vois-je finir ses amoureux transports!
Qu'elle m'épargneroit de trouble, & de re-
mords!

MITRANE.

Est ce vous qui parlez? Que venez-vous de di-
re?

TIRIDATE.

Oui, Mitrane, il est vrai, j'en rougis, j'en sou-
pire;

Tu me vois malheureux, languissant, abattu;
Je meurs, mon infortune a lassé ma vertu:
Mais de tous les malheurs dont le Destin m'ac-
cable,

L'Hymen de Talestris est le plus redoutable.

MITRANE.

Plus vous vous expliquez, & plus je suis sur-
pris.

Quel crime ou quel caprice a proscrit Talestris?
Vôtre ame d'autres feux seroit-elle embrasée?

Négligez-vous, Seigneur, une Conquête aisée?
Seroit-elle coupable, êtes-vous inconstant?

T I R I D A T E.

Je vois toujours en elle un mérite éclatant.
Son austere vertu, loin d'être condamnée,
Ne peut être un instant justement soupçonnée:
Mais sans vouloir porter tes regards curieux
Jusques dans un secret que je cache à tes yeux,
Songe à me délivrer d'un Amour qui me gêne:
Tourne ailleurs les desirs & le cœur de la Reine.

Elle connoît ton zele, & se confie à toi,
Tu peux seul la résoudre à s'éloigner de moi.
Sauve-moi de l'horreur de lui montrer moi-même

Qu'après tant de sermens c'est en vain qu'elle
m'aime.

Dis-lui que, quand la mort va terminer mes
jours,

Je ne dois plus nourrir d'inutiles Amours.
Fai que de ses douleurs j'ignore les atteintes,
Et que je meure au moins sans entendre ses
plaintes.

M I T R A N E.

Moi, Seigneur? Pensez-vous de quoi vous me
chargez?

Dispose-t-on des cœurs par l'Amour engagez?
Que peuvent les raisons, où regne sa puissance?

J'agirai: Mais, Seigneur, je répons par avance,

Que je n'obtiendrai rien. Dieux! ne voïez-vous
pas

Quels desordres nouveaux vont troubler vos
Etats?

Quels feux vont s'allumer, quel courroux, quelle
haine,

Si vous osez montrer moins d'ardeur pour la
Reine?

Si vous l'abandonnez. . .

TIRIDATE.

Tes soins sont superflus.

Que servent des raisons qui ne me touchent plus?

Qu'un autre s'intéresse au repos de l'Empire :
Songe qu'en ce moment à peine je respire ;
Qu'accablé de mes maux je ne puis....

MITRANE.

Achevez.

Déclarez un secret que vous me réservez.

TIRIDATE.

Ah ! que plutôt des Dieux le pouvoir redoutable,

Pour dérober à tous ce secret effroiable,
Obscurcisse à jamais ce Soleil qui nous luit,
Et couvre l'Univers d'une éternelle nuit !
Je ne sçai quel forfait irrite leur Justice ;
Je crains, en te parlant, de t'en rendre com-
plice :

Mais de tout leur pouvoir leur courroux sou-
tenu,

Punit sans doute en moi quelque crime incon-
nu,

En laissant concevoir à mon ame parjure
Mille injustes projets dont frémit la Nature ;
Mille indignes transports, mille horribles de-
sirs,

Qui font en même tems mes maux, & mes
plaisirs,

Que ma vertu combat, & jamais ne surmonte ;
Et dont ma mort ne peut assez cacher la hon-
te.

MITRANE.

Quels terribles discours ! Mais vous versez des
pleurs ;

Je vous voi succomber à vos vives douleurs.
Parlez, Seigneur ; le Ciel approuve ma prière,
Achevez de m'ouvrir vôt're ame toute entière.
Ne me répondez-vous que par de longs sou-
pirs ?

Qui peut vous empêcher de remplir mes desirs?
Ne m'honorez-vous plus de votre confiance?
Vous semblez aujourd'hui soupçonner ma prudence?

Elle peut vous servir, vous ne l'ignorez pas.

T I R I D A T E.

Laisse au moins de mon cœur cesser les durs combats.

Toute ma force cede à leur effort barbare.

Apprens tout, puisqu'il faut que je te le déclare:

Je vai, par cet aveu, perdre ton Amitié;

Tu me refuseras jusques à ta pitié:

Indigné, tu fuiras ma vûë abominable,

Tu frémiras d'avoir un Ami si coupable;

Et toutefois, Grands Dieux! devrois-je être accusé

D'un joug que ma raison a toujours refusé?

Car enfin de mon crime elle n'est point complice;

C'est malgré son pouvoir que j'adore Erinice.

M I T R A N E.

Votre Sœur?

T I R I D A T E.

Je prévoi par quels sages discours

Tu voudras de mes feux interrompre le cours.

Epargne-toi ce soin; c'est un mal sans remede.

Si j'avois pû dompter l'Amour qui me possède,

Avec le tems mon cœur en auroit triomphé,

Et sans te rien devoir, je l'aurois étouffé.

Respecte mon malheur, plains-moi, je le méritre.

Dévoré d'une ardeur que chaque instant irrite,

Je m'affoiblis, je souffre un tourment infini.

Juste Ciel! tu le sçais, je suis assez puni.

Ta vengeance épuisée a comblé ma misere,

Et je puis desormais défier ta colere.

M I T R A N E.

Non, je ne prétens point accroître vos douleurs;

Au lieu de mes conseils, je vous donne mes pleurs.

Quel

Quel est vôtre dessein ? que pouvez-vous attendre ?

TIRIDATE.

Le seul trépas. Hors lui, je n'ai rien à prétendre.

Aux Dieux avec ardeur j'ose le demander.

Ils me haïssent trop. Loin de me l'accorder,

Ils semblent ajouter des forces à ma vie,

Puisqu'encor mes tourmens ne me l'ont point ravie.

Du fer, ou du poison l'infailible secours,

Au gré de mes desirs, pourroit trancher mes jours ;

Il est vrai : mais il faut t'avouer ma foiblesse :

D'invincibles liens me retiennent sans cesse.

Non, que quand je m'apête à me percer le sein,

La Nature s'étonne, ou change mon dessein,

En me peignant la vie avec trop d'avantage :

Mais mon Amour lui seul surmonte mon courage.

Je chers mon tourment, tout violent qu'il est ;

Ma passion m'occupe, & ma douleur me plaît.

Je viens de te montrer jusqu'au fond de mon ame ;

Juge de mes malheurs par l'excès de ma flamme.

Renferme dans ton sein l'aveu que je t'en fais,

Que tout autre que toi les ignore à jamais ;

Et que j'expire avant que la Princesse apprenne

La source de mes maux, & l'objet de ma peine.

A lui cacher mes feux j'applique tous mes soins.

Quelle horreur, si ses yeux en étoient les témoins !

Je l'aime sans espoir ; mais ma fureur jalouse

Ne scauroit consentir qu'Abradate l'épouse.

Je ne la verrai point récompenser ses feux ;

Et tant que je respire, il ne peut être heureux.

102 TIRIDATE,
De tout ce que je dis, de tout ce que je pense,
Je sens avec effroi que ma vertu s'offense:
Mais telle est de mon Sort l'insurmontable loi,
Que tous mes sentimens se forment malgré
moi.

Mon cœur n'en conçoit plus, que ma raison a-
vouë;
Et de tous ses conseils, ma passion se jouë.

M I T R A N E.

Artaban vient.

S C E N E IV.

TIRIDATE, ARTABAN,
MITRANE.

A R T A B A N.

SEigneur, je vois vos yeux troublez.
T I R I D A T E.

Hélas, Prince! mes maux sont encor redou-
blez.

Adieu, je vai chercher un repos nécessaire,
Si les Dieux ennemis n'ordonnent le contrai-
re.

S C E N E V.

ARTABAN, ABRADATE.

A R T A B A N.

Que son malheur me touche! hélas!
A B R A-

ABRADATE.

Eh bien, Seigneur,
Puis-je encor faire entrer quelque espoir dans
mon cœur ?
Mais je lis dans vos yeux le sort que je dois
craindre.

ARTABAN.

Oui, Prince, il est trop vrai, je ne puis que
vous plaindre :
Non que votre bonheur ne vous soit assuré ;
Le Roi vous en répond ; mais il l'a différé.
Il n'a pû refuser cette grace à mon Frere.
Moi-même, malgré-moi, touché de sa prie-
re,
Oubliant les égards dûs à nôtre Amitié,
J'ai senti que ses maux m'arrachoient ma pi-
tié.

ABRADATE.

Ah ! vous m'abandonnez ! Qu'ai-je encore à pré-
tendre ?

ARTABAN.

Non, je tenterai tout pour un Amour si ten-
dre.

Mais gagnons Tiridate, au lieu de l'irriter.
J'admire les vertus qu'il a fait éclater.

Je n'ai pû contre lui garder le moindre om-
brage,

Et ne suis plus jaloux que de son grand cou-
rage.

Ma Sœur vient ; je pourrais troubler vôtre en-
retien,

Je vous laisse....

S C E N E VI.

ERINICE, ABRADATE,
ORASIE.

ABRADATE à Artaban qui s'en va.

Seigneur, je n'espere plus rien.
Madame, c'en est fait, tout me devient contraire;
Tiridate, Artaban, les Dieux & vôtre Pere;
Trahi de tous côtez, il ne me reste plus
Qu'à terminer des jours désormais superflus.
On me hait, on m'accable, & je me hais moi-même.

ERINICE.

Comptez-vous donc pour rien, Prince, que je vous aime?

Et vôtre vie est-elle un fardeau si pesant,
Que vous ne la voïiez que d'un œil méprisant?
Quel honteux desespoir à la mort vous entraîne?

Vôtre malheur est grand, j'en juge par ma peine.

Mais quoi? les sentimens que j'ai conçus pour vous,

Sont-ils pas à vos maux un remede assez doux?
Vous voïez chaque jour mes plus tendres allarmes;

Je n'instruis point mes yeux à retenir leurs larmes;

Je les verse sans art dans tous nos entretiens;
Tels que sont vos chagrins, je vous montre les miens;

Je

Je soupire avec vous, quand vos soupirs s'échappent ;

Mon cœur se sent briser, quand vos plaintes le frappent ;

Je ne vis que pour vous ; je n'aime, je ne hais,

Je ne forme de vœux que selon vos souhaits ;

Je n'ai point de transport dont vous ne soiez cause :

Ciel ! quel est mon malheur, si tout ce que j'oppose

Aux traits dont le Destin cherche à vous accabler,

N'est pas assez puissant pour vous en consoler ?

A B R A D A T E.

Excusez les erreurs d'un Amant déplorable.

Madame, votre cœur n'est que trop pitoiable ;

Vous faites plus pour moi que je n'ose espérer :

Mais enfin ma raison cesse de m'éclairer,

Quand je vois renverser la prochaine espérance

D'un Hymen tant promis à ma persévérance.

E R I N I C E.

Et bien, Prince, faut-il, par un dernier effort,
Et vous prouver ma flâme, & changer votre sort ?

Tiridate lui seul cause votre infortune ;

Je vai lui déclarer qu'elle nous est commune.

Il m'a toujours fait voir une tendre Amitié ;

Mes soupirs le rendront sensible à la pitié.

Jugez de mon Amour par ce qu'il me fait faire ;

Je consens d'en montrer tout l'excès à mon Frere.

On pourra m'en blâmer : mais mon cœur amoureux

N'aura jamais trop fait si vous êtes heureux.

A B R A D A T E.

Ah ! Madame, comment eussai-je osé prétendre

III

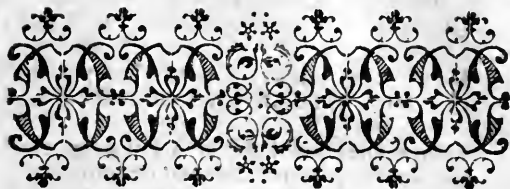
E S

ERI-

Un véritable Amour ne peut trop entreprendre.
Allez, Prince, attendez le sort d'un entretien
D'où dépend désormais vôtre sort & le mien.
Adieu. Si par mes pleurs je fléchis Tiridate,
Ce jour éclairera le bonheur qui vous flatte;
Ou si je n'obtiens rien, je vous donne ma foi
Que vous serez encor moins à plaindre que
moi.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE I.

TALESTRIS, MITRANE,
BARSINE.

TALESTRIS.

JE vois Mitrane. Allons, satisfaisons mon âme,
Acquittons-nous des soins que je dois à ma
flâme.

Ecoutez-moi, grands Dieux; dissipez mon ef-
froi,

Et recevez des vœux qui ne sont pas pour moi.
Accablez Talestris, conservez Tiridate;
Faites qu'en sa faveur votre puissance éclate :
Mais il est tems de voir ce Prince infortuné.

MITRANE.

Aux maux les plus cruels il est abandonné :
Madame, épargnez-lui la contrainte nouvelle
De cacher à vos yeux leur atteinte mortelle.

TALESTRIS.

Quoi, donc? prétendez-vous, loin de le sou-
lager,

Que ma vûë & mes soins servent à l'affliger?
Avez-vous remarqué qu'il craigne ma présen-
ce?

Quand il vous voit , Madame, il se fait violence :

Il retient les soupirs, il devore les pleurs,
Que libre, & sans témoins, il donne à ses douleurs ;

M'en croirez vous? laissez à son inquiétude
La flateuse douceur d'un peu de solitude;
Laissez-le, en liberté, se plaindre & soupirer.

T A L E S T R I S.

Dieux ! quel nouveau malheur m'osez-vous déclarer ?

Lorsque le Roi m'apprend que mon Hymen
s'apprête,

Quand il vient à mes yeux d'en ordonner la Fête,

Quand les vœux de l'Asie, & les miens sont remplis,

Je voi tous mes projets renversez par son Fils.

M I T R A N E.

Madame....

T A L E S T R I S.

Ce n'est point une illusion vaine.

D'un noir pressentiment la puissance m'entraîne ;

Il rappelle à mon cœur tout ce qui s'est passé,
Il lui fait voir le coup dont il est menacé.

Oui, le Ciel met enfin le comble à ma disgrâce.

De mes plus tendres soins Tiridate se lasse,
Il évite ma vûë, il fuit mon entretien ;

Quel Démon de nos cœurs a brisé le lien ?

Dans quel abîme, hélas ! ma tendresse me guide,

S'il est vrai que mes pleurs coulent pour un Perfide !

M I T R A N E.

Le soupçonneriez-vous d'une infidélité ?

T A L E S T R I S.

Que puis-je donc penser dans cette extrémité ?

Vous-

Vous-même diriez-vous ce que vous m'osez dire,

Si vous pouviez douter qu'il voulût y souscrire?

C'est lui qui vous engage à me parler ainsi, Et par son ordre exprès vous m'arrêtez ici.

Eh, pourquoi, s'il m'aimoit, craindrait-il ma présence?

Dans ces vaines terreurs je voi son inconstance; Tout me l'apprend; son trouble, & ses regards confus,

Sa fuite, vos discours, ses plaintes, vos refus. Mon ame, malgré-moi, de soupçons occupée, Est trop tendre en effet pour n'être pas trompée.

M I T R A N E.

Madame, songez-vous....

T A L E S T R I S.

Qu'on ne m'en parle plus; Je n'entens qu'à regret des discours superflus.

Laisse-moi, de mes maux Interprète sinistre, D'un infidelle Amant trop fidelle Ministre.

Va lui conter mon trouble, & ton barbare soin; Ma douleur se redouble à t'avoir pour témoin. Mon dépit, mes transports contre un Ingrat que j'aime,

Ne me permettent pas.... Mais le voici lui-même.

S C E N E II.

TALESTRIS, TIRIDATE,
BARSINE, MITRANE.

T A L E S T R I S.

S Eigneur, ne feignez plus; mes yeux se sont ouverts:

110 T I R I D A T E,

Je voi que vôtre cœur s'est lassé de mes fers,
Et que l'indifférence, ou quelque ardeur nouvelle,

Ont détruit un Amour que je croïois fidelle.

T I R I D A T E.

Que dites-vous, Madame? en l'état où je suis,
Faut-il que vôtre plainte irrite mes ennuis?

T A L E S T R I S.

Au prix de tout mon sang, j'aimerois à vous
rendre

Le calme, & le bonheur que vous deviez attendre.

Mais, Seigneur, vôtre sort ne dépend plus de
moi,

Avouez-le. Saïsi de remords, & d'effroi,
Vôtre sincérité ne se trahit qu'à peine,
Et montre malgré vous, que la feinte vous gêne.

J'ai toujours démêlé vos secrets sentimens;
Mes yeux sur vôtre front lisent vos mouvemens.
Je vous ai trop aimé, pour ne vous pas connoître.

T I R I D A T E.

Qu'osez-vous soupçonner?

T A L E S T R I S.

Vous attendez peut-être,
Que désormais livrée à des transports jaloux,
En reproches sanglans j'éclate contre vous;
Que pour vous ramener par de justes allarmes,
Je présente à vos yeux toute l'Asie en armes;
Tous ses Rois déjà prêts à vanger mes appas;
Tous ses Peuples unis; vous ne les craignez pas.
Vous ne jouïrez point, Ingrat, de ma foiblesse.
Tranquille en apparence, & de mes sens maître,
tresse,

Je dévore des pleurs cruels à retenir,
Et remets à l'Amour le soin de vous punir;
Bien que vous m'exposiez, sans égard, sans justice,

A toutes les horreurs d'un éternel supplice,

Et

TRAGÉDIE.

III

Et qu'un poison par vous répandu sur mon sort,
Me couvre d'infamie, & me livre à la mort.

TIRIDATE.

Non, vous ne mourrez pas. Ce sera moi, Ma-
dame ;

Et mes derniers soupirs justifieront ma flâme,
Vous connoîtrez alors. . .

TALESTRIS.

Prince, tous ces discours,
Pour guérir mes soupçons, sont d'un foible se-
cours.

Que dis-je ? en ce moment vos yeux, votre con-
trainte ,

M'en donnent de nouveaux, & confirment ma
crainte ;

Mais il me reste encore assez de liberté,
Pour prendre sur mon sort conseil de ma fierté.

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

MITRANE.

Que je crains ses soupçons, sa flâme, & sa
colere ?

Ses yeux perceroient-ils le funeste mystere,

Que jusqu'à ce moment vous leur avez caché ?

Mais, Seigneur, de son sort n'êtes-vous point
touché,

Ne vous rendez-vous point à ses soins, à ses lar-
mes ?

TIRIDATE.

Ah ! ses pleurs pourroient-ils ce que n'ont pu
ses charmes ?

Mais du moins, si l'Amour me force à l'outra-
ger,

Le trépas qui m'attend, suffit pour le venger.

Pen-

Penses-tu qu'au moment que ma raison bannie ,

De mes sens revoltés permet la tyrannie ;
Que prêt à succomber à la noire fureur ,
Dont le nom seul inspire une invincible hor-
reur ;

Mon cœur presque entraîné par ce penchant ra-
pide

Craigne encore les noms d'Ingrat , & de Per-
fide ?

Non , non , détrompe-toi : Grace au courroux
des Dieux ,

Il faut pour m'étonner , des noms plus o-
dieux.

Rien ne me touche plus que ma honte , & ma
flâme ;

Toutes deux tour à tour tyrannissent mon a-
me.

Que j'ai tantôt souffert ! Que de trouble , &
d'effroi ,

M'a causé l'entretien de mon Frere , & du
Roi !

Non , jamais ma raison , de tant d'horreurs sai-
sie ,

Ne se défendit moins contre ma jalousie.

M I T R A N E.

Vous ne songez donc plus , qu'un opprobre é-
ternel

Suivra dans l'avenir cet Amour criminel ?

T I R I D A T E.

Irrevocable Arrêt dont la rigueur me tuë ,
Pourquoi viens-tu t'offrir à mon ame abat-
tuë ?

Du Trône qui m'attend tranquille Possesseur ,
Il m'est donc défendu de couronner ma Soeur ?
Et je puis élever une Esclave à l'Empire ,
Sans qu'une Loi barbare ose me contredire.

M I T R A N E.

Qu'entens-je ? vos transports à l'excès parve-
nus ,

D'au-

TRAGÉDIE. 113

D'aucun frein désormais ne sont-ils retenus?
Ne travaillez-vous plus du moins à les contrain-
dre ?

T I R I D A T E.

Je ne voi que la mort qui puisse les éteindre.

M I T R A N E.

Mourez donc, & cachez dans l'éternelle nuit
Vos vœux incestueux, la honte qui les suit.
N'attendez point de moi de lâche complai-
sance :

Je vous vois à regret vivre sans innocence :
Content qu'un prompt trépas vienne vous dé-
rober

A l'abîme effroïable où vous allez tomber,
Je ne sçaurois souffrir que vous viviez sans gloi-
re.

Des droits les plus sacrez vous perdez la mé-
moire;

Vôtre cœur se nourrit dans l'horreur de son
choix ,

Par le mépris des Dieux, des hommes, & des
loix.

Rougissez des excès où sa flâme l'emporte.

T I R I D A T E.

Que veux-tu ? Chaque jour elle devient plus for-
te.

A la surmonter même il ne faut plus son-
ger :

Mais la fuite, & le tems, pourront me soula-
ger.

Je ne puis vivre ici sans y voir la Princesse,
Et ses moindres regards irritent ma tendresse,
Comme ceux d'Abradate irritent mon cour-
roux.

Sous un Ciel étranger mon sort sera plus
doux.

Allons ensevelir, dans le fond de l'Asie,
Mes crimes, mes remords, mes feux, ma ja-
lousie.

Partons, & choisissons des Climats écarterez,
Où

114 TIRIDATE,
Où mes soupirs au moins ne soient point é-
coutez.

MITRANE,
Etes-vous résolu ?

TIRIDATE.
Je meurs si je diffère.
Cachons à Talestris ce départ nécessaire.
Quand je serai parti, je consens que le Roi
Recompense Abradate, en couronnant sa Foi.
Qu'ai-je dit ? & mon cœur pourra-t-il y souscri-
re ?
N'importe, je le veux, en vain il en soupire.
Va, cours tout préparer ; ménage les instans :
Un jour plus tard, peut-être, il ne seroit plus
tems.

SCENE IV.

TIRIDATE *seul.*

C E départ m'affranchit d'un fardeau qui me
pese.

Je te rends grace , ô Ciel ! ta colere s'ap-
païse ,

Puisque je viens enfin d'obtenir de mon cœur,
Qu'il évite un Objet de ma raison vainqueur.

J'ose même esperer qu'à jamais étouffée ,

Ma flâme à ma vertu servira de trophée ,

Et qu'un juste sujet d'un triomphe éternel ,

Naîtra des feux éteints d'un Amour criminel.

Je ne te verrai plus , ô Sœur fatale , & chere !

Les Mers entre nous deux vont servir de bar-
riere.

Je ne te verrai plus ; & toutes tes Beutez

N'agiront que de loin sur mes sens enchan-
tez.

Dé-

Désormais je pourrai... Mais je la vois encore ;

Sa présence rallume un feu qui me dévore.
Je ne me connois plus. Impitoiables Dieux !
Quel tems choisissez-vous pour l'offrir à mes yeux ?

SCENE V.

TIRIDATE, ERINICE,
ORASIE.

ERINICE.

Que je crains le projet où mon Amour m'engage,

Orasie !

ORASIE.

Est-il tems de manquer de courage ?
Songez que vôte sort ne dépend que de
vous,
Parlez ; & Tiridate attendri....

ERINICE.

Laisse-nous.

SCENE VI.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

Dans l'excès où le Ciel a mis vôte infortune,

Mon

Mon Frere, je craindrois de vous être importune,

Si par mes sentimens je n'avois mérité
Que vous me regardiez avec plus de bonté.
Que je souffre à vous voir dans cet état funeste!

J'implore chaque jour la Justice céleste;
Pour vous sur les Autels je prodigue l'encens,
Cependant tous mes vœux demeurent impuissans.

T I R I D A T E.

Ah, ma Soeur, est-il vrai, que mon malheur vous touche!

Que cet aveu me plaît, sortant de votre bouche:

Que j'en suis soulagé! Dieux! quel puissant secours

Recevrais-je à vous voir, à vous parler toujours!

Mais quoi que vous disiez pour flâter votre Frere,

L'interêt de mon sort ne vous occupe guere.
D'autres soins, d'autres lieux arrêtent vos desirs;

La Cour à votre cœur offre mille plaisirs,
Et leur appas flâteur vous y retient sans cesse.

E R I N I C E.

Hélas! que ce reproche offense ma tendresse!
Prince, vous le sçavez, dès mes plus jeunes ans

Je fus unie à vous par des nœuds si puissans,
Que dans quelque disgrâce où le destin vous mène,

Je...

T I R I D A T E.

Non, votre Amitié n'égale point la mienne.
Vous me la dépaignez avec trop de froideur;
Un zele impetueux parle avec plus d'ardeur.
Ah! que vous êtes loin de celle qui m'enflâme!

Que

Que vous imitez mal les transports de mon âme !

Vous ignorez encor les plaisirs infinis
Répandus sur deux cœurs parfaitement unis,
Lorsqu'ils sont parvenus à lier leur fortune,
A se rendre la joie, ou la douleur commune,
A se chercher sans cesse, à ne se cacher rien.

ERINICE.

Ah ! quel cœur connoît mieux ces plaisirs que
le mien ?

Et pour vous en donner une preuve sincère,
Je viens vous reveler le plus secret mystère....

TIRIDATE.

Quoi... que veut-elle dire ?

ERINICE.

Ah ! je n'ose, je crains,

Le trouble de vos yeux confond tous mes des-
seins ;

Encor plus que jamais, quoi que je me pro-
pose,

Vôtre injuste chagrin à mes desirs s'oppose.

Je le vois ; toutefois il faut vous découvrir

Le sort. ...

TIRIDATE.

Quelle pensée à mes yeux vient s'offrir ?

ERINICE.

Mais c'est trop balancer, toute ma crainte est
vaine.

Eclatez mouvemens dont la force m'entraîne.

J'aime ; mon cœur tenté par de charmans at-
traits,

N'a pû vaincre l'Amour, & parer tous ses
traits.

Abradate... A ce nom je rougis, je soupire ;

Ne pénétrez-vous pas ce que j'ai peine à dire ?

Seul vous vous opposez aux volontez du Roi.

TIRIDATE.

Dieux ! quel funeste coup vient de tomber sur
moi !

ERI-

Je vous ouvre mon cœur, je vous montre ma
flâme;

Songez qu'elle peut tout sur mes sens, sur mon
ame.

J'ai senti tous les maux qu'Abradate a soufferts,

Mes yeux comme les siens, aux larmes sont ouverts;

Et même en cet instant un intérêt si tendre,
Mes craintes, mes transports, m'en forcent d'en
répandre.

Hélas! par un refus vous m'en desesperez.

Que ne peut ma douleur....

TIRIDATE.

Quoi, ma Sœur, vous pleurez?

ERINICE.

En êtes vous surpris? Ce n'est que par des larmes

Qu'un Amour violent exprime ses allarmes.

Le mien l'est cent fois plus qu'on ne le peut
penser.

TIRIDATE.

Ciel! de combien de traits mon cœur se sent
percer!

ERINICE.

Un seul mot préviendra les maux que je redoute.

Assûrez mon bonheur. Qu'est-ce qu'il vous en coûte?

Mon Frere, au nom des Dieux....

TIRIDATE.

Ah! c'est trop combattu:

Contre tant de malheur, je manque de vertu;

Laissez-moi.

ERINICE.

Quels regards! quelle sombre tristesse!

Mon Frere, qu'avez-vous?

TIRI-

TIRIDATE.

Je cede à ma foiblesse.

Je me meurs.

ERINICE.

Ah ! rentrons ; je conduirai vos pas.

Venez....

TIRIDATE.

Si vous m'aimez, ne me secourez pas.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE I.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

OUI, je croi qu'à la fin ne pouvant plus
me taire,
Ma bouche eût de mes feux déclaré le myste-
re.

Mais lorsque de mes sens l'usage suspendu
Donnoit presque la mort à mon cœur éperdu,
Erinice est sortie; & sa prompte retraite
Rend malgré mes transports ma victoire par-
faite.

Quels combats! quels efforts! Mitrane, con-
çois-tu

A quelle horrible épreuve elle a mis ma vertu?
Pour son heureux Amant j'ai vû couler ses lar-
mes.

Hélas! que sa douleur ajoûtoit à ses charmes!
Qu'elle aime tendrement! qu'elle est belle,
Grands Dieux!

Que sa beauté flatoit & mon cœur, & mes
yeux!

Mais puisque de mes feux ménageant le mys-
tere, Je

Je n'en ai fait encor que toi dépositaire;
Ils ne paroîtront point : Partons. As-tu songé
Aux apprêts du départ dont je t'avois chargé ?

M I T R A N E.

Oui, Seigneur ; & bien-tôt , au gré de vôte-
vie,

Vous quitterez un Lieu funeste à vôte vie.
Choisissez le moment où vous voulez partir.

T I R I D A T E.

Donne le dernier ordre, & revien m'avertir.

SCENE II.

T I R I D A T E *seul.*

OU me vois-je réduit par le Ciel en colere ?
Près de regner, je fors du Palais de mon
Pere :

J'abandonne une Cour dont je fais tout l'es-
poir ;

Mais telle est désormais la loi de mon devoir ;
Il faut ou m'éloigner, ou devenir coupable.

Garderai-je toujours un secret qui m'accable ?

Puis-je m'en assurer ? Si jusques à ce jour

La Raison plus puissante a fait taire l'Amour ;

Si j'ai pu voir ma Sœur me découvrir sa flâ-
me,

Sans lui montrer les feux qui dévorent mon
ame ;

Si de cet Entretien je suis sorti vainqueur,
Dans un autre l'Amour entraînera mon cœur.

Se garantira-t-il d'un moment de foiblesse ?

Si je te revoïois, redoutable Princesse,

J'aurois peut-être en vain jusqu'alors combattu ;

Il est, comme à la vie, un terme à la Vertu.

Que de mes mouvemens la contrainte me gê-
ne !

122 TIRIDATE,
Que je pense à regret! ... Mais que veut Timagene?

SCENE III.

TIMAGENE, TIRIDATE.

TIMAGENE.

A Bradate, Seigneur, demande à vous parler.

TIRIDATE.

Abradate! Ah! ce nom suffit pour me troubler.

M'osez-vous de sa part porter cette priere?

TIMAGENE.

Lui refuserez-vous une grace derniere?

Seigneur, il la demande avec tant de transport, Que j'ai crû. ...

TIRIDATE.

Me ferai-je encore cet effort?

Mais qu'attend-il de moi? C'est en vain qu'il espere

Que je puisse à ses vœux devenir moins contraire;

Sa présence, sa plainte aigrira mon courroux.

TIMAGENE.

Non, Seigneur, il ne veut qu'embrasser vos genoux;

Cette foible douceur borne son esperance.

Irαι-je l'avertir?

TIRIDATE.

Importune présence!

Soutiendrai-je sa vûe, & d'un cœur affermi
Opprimerai je un Prince autrefois mon Ami,
Digne par cent vertus de l'Hymen d'Erinice,
Et qui n'est malheureux que par mon injustice?

Que

Que malgré mes fureurs je souffre en l'accablant !

Soit approche a rendu mon courage tremblant.
Qu'il vienne ; je l'attens.

SCENE IV.

TIRIDATE *seul.*

PRêt à dompter mon ame,
Voïons-le sans courroux, & couronnons sa
flâme.

Commençons à me vaincre en faveur d'un Rival ;
Il n'a que trop gémî d'un caprice fatal.

Qu'un cœur, né vertueux, se trahit avec peine !
Non, le mien ne sent plus une barbare haine.

Dieux ! elle se redouble au moment que je voi
L'Objet qui la nourrit, paroître devant moi.

SCENE V.

TIRIDATE, ABRADATE.

ABRADATE.

JE viens de vos bontez implorer une grace.
Mes malheurs, mes transports excusent mon
audace.

Me sera-t-il permis, Seigneur....

TIRIDATE.

Non, arrêtez.

ABRADATE.

Mes soins respectueux seroient-ils rebutez ?
Ne pourrai-je à vos pieds...

Levez-vous, je l'ordonne.

Plus que tous mes malheurs vôtre respect m'é-
tonne.

Je le crains; il m'offense, & je n'exige plus
Des devoirs entre nous désormais superflus.

A B R A D A T E.

Quel funeste projet! Je ne puis donc prétendre
Que vous vous contraigniez jusqu'à vouloir
m'entendre?

De quoi suis-je coupable? Expliquez-vous, Sei-
gneur.

Car lorsque je vous voi détruire mon bonheur,
Je n'en accuse point un bizarre caprice.

Quand vous me haïssez, vous me rendez jus-
tice;

Je le croi: Mais je jure à la face des Dieux,
Que le sujet encor n'a point frappé mes yeux.
Je ne le connois point, ce déplorable crime,
Par qui j'ai perdu tout, en perdant vôtre esti-
me.

T I R I D A T E.

Elle n'est point perdue.

A B R A D A T E.

Ah! puis-je m'en flater?

T I R I D A T E.

Lorsque je le confesse, en devez-vous douter?

A B R A D A T E.

Dieux! que de sentimens opposez l'un à l'au-
tre!

Terminez à la fois & mon trouble, & le vô-
tre.

Ils durent trop long-tems; parlez, Seigneur,
parlez,

Pourquoi m'estimez-vous, lorsque vous m'im-
molez?

Ou pourquoi croïez-vous ma perte legitime,
Lorsque je vous paroïs digne de vôtre estime?

T I R I D A T E.

Que ce discours m'accable! hélas!

A B R A-

Pour quels malheurs

Vos yeux en ce moment répandent-ils des
pleurs?

Ah! j'ose me flâter que malgré vôtre haine,
Malgré les mouvemens dont l'ardeur vous en-
traîne,

Malgré mes soins trahis, mes respects mépri-
sez,

Vous déplorez l'état où vous me réduisez.

Vôtre ame aux cruautés n'est point accoutu-
mée;

C'est pour d'autres projets que les Dieux l'ont
formée.

Elle reçut du Ciel un penchant généreux,
Qui ne lui permet pas de voir des malheureux.
Que dis-je? Je suis seul, entre un Peuple innom-
brable,

Qui ne l'éprouve point facile & pitoïable;
Je suis seul à m'en plaindre: Enfin dans les Cli-
mats

Où la Gloire a conduit vos desseins & vos pas,
Tout sentit vos bienfaits après vôtre clémén-
ce;

Un plein bonheur par-tout suivit vôtre présen-
ce;

De vos moindres vertus les Peuples enchantez,
Au devant de vos Loix couroient de tous cô-
tez.

Rappelez....

T I R I D A T E.

Vos discours n'entraînent point mon ame.

A B R A D A T E.

C'en est donc fait? Suivons la fureur qui m'en-
flâme;

Mon Amour désormais réduit au desespoir,
Ne balancera plus à faire son devoir:

Au destin qui m'attend toute ma vertu cede,
Et pour le prévenir je ne voi qu'un remede;
C'est la mort, & j'y cours.

Vivrai-je pour sentir un éternel tourment ?

Je ne puis....

TIRIDATE.

Je le veux : Aimez-vous de courage.

Prince, dispensez-moi d'en dire davantage.

Vos malheurs sont du Sort d'inévitables coups ;

Peut-être voudra-t-il suspendre son courroux.

Cependant, loin de moi portez votre infortune ;

Votre plainte m'aigrit, votre aspect m'importune ;

Vivez, je vous l'ordonne ; & sur tout, désormais

Gardez-vous devant moi de paroître jamais.

ABRADATE.

J'obéirai, Seigneur : Mais quel affreux supplice !

Il le faut toutefois. Ciel ! je vois Erinice.

Que sa vûë à mon cœur cause un trouble puissant !

TIRIDATE.

Dieux ! vous ne voulez pas que je meure innocent.

SCENE VI.

TIRIDATE, ABRADATE,
ERINICE.

ABRADATE.

M Adame, ma douleur ne peut plus se contraindre :

Si

Si vous la partagez, c'est à vous de vous plaindre.

Faites qu'à votre sort mes jours puissent s'unir,

Ou souffrez que j'évite un funeste avenir.

Adieu. Puissent vos pleurs attendrir votre Frere!

Seigneur, si rien ne peut fléchir votre colere,
Mon exil, ou ma mort rempliront votre espoir,

Et vous épargneront la douleur de me voir.

SCENE VII.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

C'Est donc-là le succès qu'ont obtenu mes larmes?

A nous priver du jour trouvez-vous tant de charmes?

Car malgré votre haine, il faut le déclarer,
Mon cœur d'avec le sien ne le peut séparer:
L'Amour les a serrez d'une si forte chaîne,
Que leur desunion porte une mort certaine;
Mes jours sont attachez à des liens si doux.

TIRIDATE.

Eh! ne mourrai-je point s'il devient votre Epoux?

ERINICE.

Vous, mon Frere?

TIRIDATE.

Ah! laissez ce nom qui m'importune;
Ce nom qui fait lui seul toute mon infortune;
Ce nom par qui mes vœux sont toujours traversés;

Ce nom qui me confond quand vous le prononcez.

ERINICE.

Ah Ciel!

TIRIDATE.

Hélas! pourquoi le sort impitoyable
Forma-t-il entre nous ce lien qui m'accable?
Pourquoi d'un même sang, & dans les mêmes
lieux,

Nous fit-il recevoir la lumière des Cieux?
Et pourquoi dans le sein d'une terre étran-
gère,

Inconnuë à l'Asie, inconnuë à mon Pere,
Où vos divins appas auroient pû se cacher,
Ne me permit-il pas de vous aller chercher?
Que par ce prix alors ma valeur animée,
Auroit de mes exploits chargé la Renom-
mée!

ERINICE.

Que pense en ce moment vôtre esprit agité?
Est-ce une vaine erreur? Est-ce une vérité?
Quel crime, quelle horreur me faites-vous en-
tendre?

TIRIDATE.

Qu'ai-je fait, malheureux! n'ai-je pû me défendre...

C'est ma Sœur qui me parle: Ah grands Dieux!
qu'ai-je dit?

Je rappelle en tremblant mes sens & mon es-
prit.

Je regarde... je songe... & tout me deses-
père.

Ma Sœur... Que ce silence exprime de colere!
Il m'est donc échappé ce secret odieux.

Mais sçachez par quel sort il éclate à vos yeux:
Je parlois triomphant de vos premieres larmes;
La fuite me sauvoit du pouvoir de vos char-
mes;

En proie à mes tourmens, sans espoir d'en
guérir,

Je

Je courois dans l'exil les pleurer , & mourir.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'achevant ma vic-
toire

Je finisse ma course avec toute ma gloire ;
Ils m'ont encor rendu témoin de vos dou-
leurs ;

Et je n'ai pû deux fois résister à vos pleurs.

ERINICE.

Je frémis.

TIRIDATE.

Vous voïez d'où partoient mes caprices ;
Ainsi , justifiez toutes mes injustices ,
Et croïez que , contraint à pousser des soupirs ,
Je meurs sans esperance , & même sans de-
sirs.

Je vous atteste , ô Dieux ! Votre puissance en-
tiere

N'a pû de ma raison éteindre la lumière.
Si je n'ai pas vaincu dans ce combat fatal ,
J'ai conservé toujours un avantage égal.
Si mon cœur fut saisi d'une indigne surprise ,
Du moins ma volonté n'y fut jamais soumi-
se.

Mais ce n'est point assez pour me justifier ;
La surprise est un crime , il le faut expier.

Ma gloire , vos terreurs , mes craintes , le de-
mandent ;

Je dois me dérober aux remords qui m'atten-
dent.

Par un affreux exemple il faut épouvanter
Les cœurs infortunés qui pourroient n'imiter.
De vos yeux indignez la colere m'anime ,
Je crains , en les voïant , de faire un nouveau
crime :

Mais je ne craindrai plus de les voir désor-
mais ,

Puisque les miens enfin se ferment pour ja-
mais.

Voïez couler mon sang au gré de vôtre envie.

TIRIDATE, ERINICE.

Ah ! je vous aime assez pour vous sauver la vie.
Arrêtez, malheureux ; ne me condamnez pas,
Pour comble d'infortune , à voir votre trépas.

TIRIDATE.

A ce juste dessein devez-vous mettre obstacle ?

SCENE VIII.

TIRIDATE, ERINICE,
ARTABAN.

ARTABAN.

Que vois-je ? Dieux puissans ! quel étrange
spectacle !

ERINICE.

Ah ! mon Frere ! est-ce vous que je vois en ces
lieux ?

Prenez soin de ce Prince.

SCENE IX.

TIRIDATE, ARTABAN.

ARTABAN.

EN croirai-je mes yeux ?
Quels transports , quels projets la douleur vous
suggere !
Que dois-je soupçonner ?

TI-

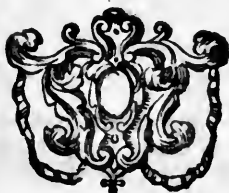
TIRIDATE.

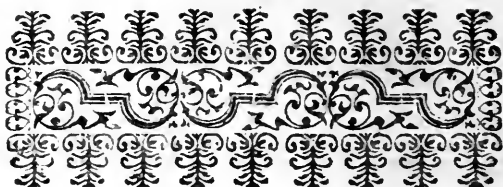
Ah ! par pitié, mon Frere,
Ne me regardez pas, je vous fuis.

ARTABAN.

Quelle horreur !
Sauvons-le toutefois ; prévenons sa fureur.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE I.

ERINICE *seule.*

JE tiens dans ce Palais une route incertaine;
En cent lieux differens mon desespoir m'en-
traîne;

Où puis-je m'enfermer? quel exil, quels deserts
Déroberont ma honte aux yeux de l'Univers?
Qu'ai-je ouï? Quels transports, quels desirs,
quelle flâme,

Malheureux Tiridate, ont embrasé ton ame?
Mon Frere est mon Amant! il me l'a dit; Hé-
las!

A quoi destinois-tu, Ciel, mes tristes appas?
Et toi Divinité que l'Orient révere,

A de pareils forfaits prêtés-tu ta lumière?
Exécrable projet d'un Prince criminel!

Mais suis-je moins coupable? Ah! souvenir cruel!

Seule, entre deux Amis je fais naître la haine;

Je porte le poignard dans le cœur d'une Reine;

Je détruis les vertus, j'efface les exploits

D'un Héros jusqu'ici le modele des Rois;

Je remplis cette Cour de tumulte & d'allarmes:

Dieux! faut-il à ce prix acheter quelques char-
mes?

SC E-

SCÈNE II.

ARTABAN, ERINICE.

ARTABAN.

MA Sœur, je viens peut-être augmenter
vos douleurs :

Mais ne nous flatons plus de cacher nos mal-
heurs ;

Leur bruit déjà par tout commence à se répand-
re.

La fiere Talestris, qui vient de les apprendre,
Semble se préparer à s'éloigner de nous :

Que n'entreprendra point son Amour en cou-
roux ?

Elle ira publier la honte de mon Frere :

Quels seront ses transports , & que dira mon
Pere ?

ERINICE.

Je le voi. Je crains trop de m'offrir à ses yeux ;

Precipitons mes pas , pour sortir de ces lieux.

Qu'il ignore ma peine , & ma crainte mortelle.

SCÈNE III.

ARSACE, ERINICE, AR-
TABAN.

ARSACE.

MA Fille, où courez - vous ? Mais en vain
je l'appelle.

Quel desordre en ces lieux fait mépriser mes loix ?

Artaban , demeurez , reconnoissez ma voix.

Quel malheur inconnu , quelle horreur impré-vûë ?

Quel trouble , quel effroi frappe par tout ma vûë ?

De ma rencontre ici vous-même épouvanté ,

Mon Fils , de quelle crainte êtes vous agité ?

Les yeux noïez de pleurs j'ai vû fuir Erinice ;

Elle a vû Tiridate ; auroit-il l'injustice ,

Haïssant son Amant , de la haïr aussi ?

Vous le sçavez , parlez , j'en veux être éclair-ci.

A R T A B A N.

Eh , plût au Ciel , Seigneur , qu'il haït Erinice !

Mais s'il faut qu'à vos yeux son dessein s'éclair-cisse ,

Cherchez d'autres que moi pour vous en infor-mer ;

C'est à moi de le plaindre , & non de l'oppri-mer.

A R S A C E.

Que s'est-il donc passé , que vous n'osiez me dire ?

D'où vient que de ma Cour Talestris se retire ?

Le Prince l'a trahie , il n'en faut point douter ;

Tout aide à m'en convaincre , & rien à me fla-ter.

Mais , Dieux ! à son Amour quel autre Objet l'enleve ?

Une soudaine horreur dans mon ame s'éleve.

De ce Prince inquiet les mortelles douleurs ;

Son étude à cacher son trouble & ses mal-heurs ;

Pour l'Amant de sa Sœur sa haine inexorable ;

Sa langueur , tout fait naître un soupçon qui m'accable.

Mon aveuglement cede à de tristes clartez.

Que

TRAGÉDIE. 135

Que je crains d'entrevoir d'horribles veritez!
Plût au Ciel, dites-vous, qu'il haït Erinice?

A R T A B A N.

Ne cherchez point vous-même à vous faire un
supplice,

En voulant pénétrer ; Seigneur, dans des se-
crets

Qui ne vous offriront que d'odieux objets.
La crainte d'attirer vôtre juste colere,
Aux termes du devoir ramenera mon Frere;
Laissez agir sur lui la raison & le tems.

A R S A C E.

Ah! vous m'en dites trop, mon Fils, je vous
entens.

Ainsi d'un crime affreux Tiridate est coupable!
D'un opprobre éternel Tiridate m'accable!

Mais de tout mon pouvoir j'armerai mon cour-
roux,

Pour effacer l'affront dont il nous charge tous.
Bien-tôt.... Talestris vient. Qu'on cherche aussi
ma Fille;

Que ma justice éclate aux yeux de ma Famil-
le.

S C E N E IV.

ARSACE, ARTABAN, TALES-
TRIS, BARSINE.

A R S A C E.

M Adame, venez-vous d'un Pere malheu-
reux,

Ou plaindre; ou rendre encor le sort plus ri-
goureux?

Venez-vous contre un Fils me demander ven-
geance?

J'en

J'en atteste le Ciel, & les Dieux qu'il offense;
 Vous l'obtiendrez. Heureux, si je puis en effet
 Rendre la peine égale à l'horreur du forfait !
 Je ne suis plus son Pere.

T A L E S T R I S.

Et moi, desesperée,
 De ses malheurs, des miens, des vôtres pénétrée,

Je suis toujours pour lui ce que je fus jadis,
 Quand mes vœux se bornoient à l'Hymen de
 ce Fils.

Je le trouve toujours, Seigneur, malgré son
 crime,

Digne de ma pitié, digne de mon estime:

Je ne l'accuse point d'avoir trahi sa Foi,
 D'avoir feint un Amour qu'il n'eût jamais pour
 moi :

Un trop noir ascendant tyrannisoit son ame;

Il brûloit malgré lui d'une funeste flâme,

Que les Dieux irritez allumoient dans son
 cœur,

Et dont malgré leur haine, il fut long-tems
 vainqueur.

Souffrez que je le voie; & s'il faut qu'il perisse,
 Qu'il connoisse du moins que je lui rends jus-
 tice ;

Que sans lui reprocher les pleurs que je répans,

Contre un Pere irrité seule je le deffends,

Et m'appête à mourir, fidelle à sa memoire,

Si tout mon sang versé peut lui rendre sa gloi-
 re.

A R S A C E.

Ah! que tant de vertus me font encor haïr

Le malheureux, l'ingrat, qui vous a pû trahir!

Madame, vos bontez si mal récompensées

Jamais de mon esprit ne seront effacées.

SCÈNE V.

ARSACE, ARTABAN, TA-
LESTRIS, ERINICE, BARSIE,
ORASIE.

ERINICE.

Vos Ordres absolus m'appellant en ces
lieux ;
J'obéis. Mais plutôt chassez-moi de vos yeux,
Seigneur, & que les miens de tant de maux
coupables,
Ne rencontrent jamais vos regards redoutables ;
Un éternel exil est tout ce que j'attens.

ARSACE.

Ah ! loin de vous bannir, ma Fille, je prétens
Couronner vos vertus aux yeux de Tiridate ;
Je veux qu'il soit témoin du bonheur d'Abra-
date.
Mitrane....

SCÈNE VI.

ARSACE, ARTABAN, TA-
LESTRIS, MITRANE, BAR-
SINE, ORASIE.

ARSACE.

Mais ces pleurs dont vos yeux sont rem-
plis,

Ne

Ne doivent point couler pour un indigne Fils.

M I T R A N E.

Vous-même ne pourriez refuser de le plaindre,
Si vous sçaviez, Seigneur, tout ce qu'il nous
fait craindre ;

Si de son repentir vous voïiez les transports,
Et le terrible état où l'ont mis ses remords.

A R S A C E.

Que voulez-vous me dire, & que fait Tirida-
te ?

M I T R A N E.

Je l'ai laissé, Seigneur, gardé par Abradate,
Qui lui rend tous les soins d'une tendre Ami-
tié.

Soit grandeur d'ame en lui, soit devoir, soit
pitié,

Plus que vous, à sa vûë accablé de tristesse,
Ce Prince généreux dans son sort s'intéresse.

A R T A B A N.

Ah, Frere infortuné !

T A L E S T R I S.

Que fait-il ? justes Dieux !

M I T R A N E.

Je l'ai suivi tantôt, au sortir de ces lieux.
D'abord s'enfermant seul, il se cache à ma
vûë.

J'approche malgré lui : Ta présence me tuë,
Laisse-moi, m'a-t-il dit ; pourquoi me venir
voir ?

J'ai brûlé, j'ai parlé, j'ai trahi mon devoir ;
J'ai sacrifié tout à ma honteuse flâme,
Aux noirs égaremens, aux transports de mon
ame ;

Ma Sœur les a connus : Quels criminels jamais
Ont signalé leur nom par de plus grands for-
faits ?

Ah ! pour renouveler les fureurs de Cambise,
Je n'avois qu'à pousser ma funeste entreprise ;
Après avoir tenté de séduire ma Sœur,
Il ne me restoit plus qu'à lui percer le cœur.

A ces mots n'osant plus soutenir la lumière,
 Il détourne les yeux, & ferme la paupière;
 Des reproches secrets que lui fait sa vertu,
 Son esprit accablé, son corps même abbatu,
 Il demeure immobile, il frémit, il s'égare;
 Une aveugle fureur de son ame s'empare.
 Défiguré, saisi d'un morne desespoir,
 Il relève sur moi ses regards sans me voir;
 Il parle, & ne tient plus que des discours sans
 suite;

Malgré ma résistance il veut prendre la fuite;

Cherchant sans le trouver le chemin de ces
 lieux,

La terreur & la mort sont peintes dans ses
 yeux;

J'ignore quels objets lui présente son ame:
 Mais il nomme Erinice: & vous aussi, Ma-
 dame.

Tout pleure, tout observe un silence profond;
 A ses cris redoublez ce Palais seul répond;
 Enfin il sent les coups d'un destin trop con-
 traire;

Pour ne pas mériter la pitié de son Père.

A R S A C E.

Je voulois le punir, vous en êtes témoins;
 Le Ciel n'a pas daigné s'en remettre à mes
 soins,

Je le vois: toutefois si le crime est horrible,
 Que la punition, justes Dieux, est terrible!
 Mais il vient. Sa fureur semble l'avoir quit-
 té.

SCENE DERNIERE.

ARSACE, TIRIDATE, ABRA-
DATE, ARTABAN, ERINI-
CE, TALESTRIS, MITRA-
NE, TIMAGENE, Gardes.

TIRIDATE.

Ou suis-je? quel spectacle ici m'est présenté,
Artaban, Talestris; Erinice, mon Pere!
Que leur dirai-je? O Ciel! je ne puis que me
taire.

TALESTRIS.

Que cet objet m'afflige, & m'inspire d'effroi!
Dans quel état, Seigneur, vous montrez-vous
au Roi?

TIRIDATE.

Eh, Madame, quel soin prenez-vous d'un cou-
pable?

Seigneur, je n'attens point qu'un regard favo-
rable

Tombe encor par pitié sur un indigne Fils.

Mes crimes ont été trop long-tems impunis;
Vengez-vous.

ARSACE.

Ah, mon Fils!

TIRIDATE.

Hélas! le suis-je encore?

Mon amour, ma fureur, mon nom vous des-
honore.

ARSACE.

Mon Fils, ton repentir vient de me rendre à toi.
Mais il ne détruit pas l'horreur que j'ai pour
moi.

O souvenir fatal!

TA-

TALÉSTRIS.

Eloignez-en l'image.

TIRIDATE.

Ses traits toujours présens, accablent mon courage.

Mes forfaits, mes malheurs, mes noirs égaremens,

Tout se montre à mes yeux dans ces affreux momens.

Je perds tout en un jour, Dieux, par votre colère,

L'estime des Mortels, l'amitié de mon Pere,

Ma gloire, ma raison, & même ma fureur,

Qui de mon sort cruel me déroboit l'horreur.

ARTABAN.

Oubliez vos malheurs, & vos erreurs passées,

Que déjà vos remords n'ont que trop effacées.

TIRIDATE.

Ah, mon Frere! la mort les effacera mieux:

Je la sens qui s'approche, & j'en rends grace aux Dieux.

TALÉSTRIS.

Non, vivez pour regner,

ARSACE.

C'est moi qui t'en convie:

Mon Fils.

TIRIDATE.

Je n'ai, Seigneur, plus de part à la vie.

MITRANE.

Quoi donc...

TIRIDATE.

Dans les momens que j'ai passé sans toi,

Par un heureux poison j'ai disposé de moi;

Il agit maintenant.

TALÉSTRIS.

Ah, Seigneur!

ARTABAN.

O mon Frere!

Hélas! qu'avez-vous fait?

TI-

Ce que je devois faire.

Perdu, desespéré, honteux de mes fureurs,
La Mort seule pouvoit me secourir ; je meurs.
Indigne de vos vœux dans mon destin funeste ,
Madame, de mes jours j'ai dû trancher le reste.
Mon Frere plus heureux , & plus digne de
vous ,

En assurant la Paix, deviendra vôtre Epoux.
Oui , Prince , c'est à vous de consoler mon
Pere ;

Mes crimes lui rendront ma perte moins ame-
re.

Regnez. De vos exploits les Parthes amou-
reux ,

Recevront avec joie un Roi si généreux.

Seul digne Fils d'Arface , il faut que son Em-
pire

Soit le prix des vertus que son Sang vous ins-
pire.

Ma Sœur ; car étant prêt d'aller devant les
Dieux ,

J'ose vous regarder , & ne crains plus vos yeux ;

Ne prononcez jamais le nom de Tiridate ;

Oubliez-moi. Pour vous , généreux Abradate ,

Jouissez d'un bonheur par ma mort affermi ;

Enfin, souvenez-vous que je meurs vôtre Ami.

A B R A D A T E.

Ah , Seigneur ! je voudrois par tout mon
sang. . .

TIRIDATE.

Ce zele

Fait rougir un Ami qui vous fut infidelle.

Je ne merite pas des soins si généreux.

Je meurs ; par mon trépas , vous vivrez tous
heureux.

Conservez seulement une indigne memoire

D'un Prince infortuné , qui s'immole à sa gloi-
re ;

Je

TRAGÉDIE. 143

Je n'exige plus rien. Cher Mitrane, aide-moi;
Dans mes derniers momens, je ne veux voir
que toi.

A R S A C E.

Ah Dieux !

A R T A B A N.

Que se le plains !

T A L E S T R I S.

Que la perte m'accable !

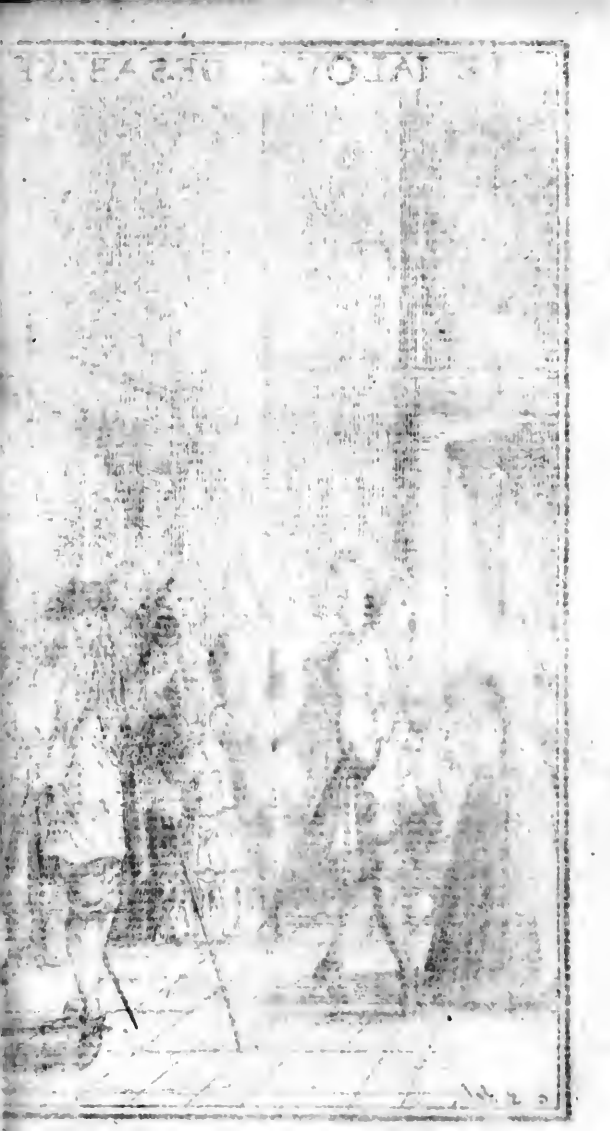
A B R A D A T E.

Quel bonheur à ce prix peut nous être agréa-
ble ?

F I N.



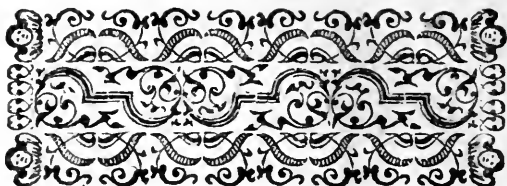




LE SALON DES ABUSÉ



LE
JALOUX
DÉSABUSÉ,
COMEDIE.



ACTEURS.

DORANTE, Mari de Celie.

CELIE, Femme de Dorante.

JULIE, Sœur de Dorante.

CLITANDRE, Cousin de Celie, &
Amant de Julie.

ERASTE, Ami de Dorante & de
Clitandre.

DUBOIS, Secrétaire de Dorante.

JUSTINE, Suivante de Celie.

BABET, Suivante de Julie.

CHAMPAGNE, Valet de Clitandre.

*La Scène est à Paris, dans la maison de
Dorante.*



L E

JALOUX
DÉSABUSÉ,
COMEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.

Ous voilà donc venuë? Approchez;
 il est tems,
 Que vous preniez de moi des avis
 importants.

G 2

BA



B A B E T.

Vraiment c'est une grace, où je n'osois prétendre.

J U S T I N E.

Fort bien: Mais avant tout commencez par m'apprendre

Votre âge & votre nom.

B A B E T.

Volontiers, j'y consens.

L'on m'appelle Babet. J'aurai bien-tôt vingt ans.

J U S T I N E.

Ah quel âge charmant! Quel País est le vôtre?

B A B E T.

Paris: & vous & moi n'en connoissons point d'autre.

Par un heureux destin je viens servir ici.

J U S T I N E.

Connoissiez-vous le train de cette maison-ci?

De quel air on y vit, & quel homme est Dorante?

B A B E T.

Je sçai qu'il a du moins vingt mille écus de rente,

Qu'il est Homme de Robe.

J U S T I N E.

Et sur ce fondement

Peut être pensez-vous qu'il vit obscurément?

Et que de ses pareils l'austere œconomie,

Exerce incessamment toute sa prud'hommie,

Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais,

Qu'avec le jour naissant il s'enferme au Palais,

Qu'à ce triste devoir son ame est asservie,

Et qu'à l'amour du bien, il immole la vie?

Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir,

Ennemi du travail, toujours plein de loisir,

Méprisant ses égaux, & depuis son enfance,

Nourri dans le repos, dans la magnificence,

Cherchant les Courtisans & les Gens du bel air,

Imi-

Imitant leur exemple, & les traitant du pair.
Il chasse, il court le Cerf, est homme de Cam-
pagne,

Aime le jeu, la table & le vin de Champagne;
Décide & parle haut parmi les Beaux Esprits,
Impose, plaît, commande aux Belles de Paris,
D'habits tout galonnez remplit sa Garderobe,
Et n'a rien en un mot du métier que la Robe.

B A B E T.

Qu'il porte rarement.

J U S T I N E.

On ne le peut pas moins.

Tout sa Femme Celie, à qui je rends mes soins...

B A B E T.

Eh bien?

J U S T I N E.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette,
Que toujours ses regards tentent quelque défai-
te.

Cependant ils ont tort: Mais elle ne haït pas
La louange & l'encens qu'on donne à ses appas;
Elle s'en applaudit dans le fond de son ame;
Elle a de la vertu, mais elle est belle & Fem-
me;

Elle aime à plaisanter, à sourire en passant;
Elle a l'accueil flatteur, le coup d'œil caressant,
Et croit, lorsque le cœur est en effet fidele,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une baga-
telle.

B A B E T.

Une Femme ainsi faite est un terrible écueil.

J U S T I N E.

Ah! que souvent Celie a confondu l'orgueil
De ces Héros d'Amour remplis de confiance!
J'en ai vû qui, flattés d'une ferme esperance
De trouver ce moment qui couronne l'Amour,
Furent après six mois comme le premier jour.

B A B E T.

J'en suis persuadée: Et la Sœur de Dorante,
Julie, à qui le sort me donne pour Suivante,

Quel est son caractère?

J U S T I N E.

Elle a de la douceur,

Des appas.

B A B E T.

Croïez-vous qu'elle ait donné son cœur?
Qu'elle aime?

J U S T I N E.

En arrivant c'est vouloir trop apprendre,
Dame!

B A B E T.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

J U S T I N E.

Qu'est-ce qu'on vous a dit?

B A B E T.

Qu'il frequentoit ceans,
Et que Julie & lui s'aimoient depuis deux ans.

J U S T I N E.

Mes yeux n'ont point encor découvert ce mystere.

B A B E T.

Ne vous deffondez pas, & soïez plus sincere.
Prétendez-vous cacher leur Amour à ma foi?
Dès ce jour l'un & l'autre auront besoin de moi.

J U S T I N E.

Ah! vous n'en êtes pas à votre apprentissage.

B A B E T.

J'espere par vos soins d'en sçavoir davantage.

J U S T I N E.

Vous n'en sçavez que trop: mais croïez néanmoins

Que Clitandre en effet est digne de vos soins,
Qu'il est doux, obligeant, genereux, magnifique.

B A B E T.

J'entens. Eloquemment votre éloge s'explique.

J U S T I N E.

Erafte son Ami, qui suit toujours ses pas,
Mérite aussi qu'on l'aime & qu'on en fasse cas.
Quand

Quand vous les aurez vûs, ils vous plairont sans doute :

Mais voici le grand point. Vous rêvez ?

B A B E T.

Non. J'écoute.

J U S T I N E.

Si Dorante jamais va vous interroger,
Si de gré, si par force il veut vous engager
A lui développer les secrets de Madame,
A veiller sur les pas de sa Sœur, de sa Femme,
Gardez-vous bien surtout...

B A B E T.

Veine précaution !

Le mensonge est vertu dans cette occasion.
Qui ne sait quel parti doit prendre une Suivante,

Dont le premier devoir est d'être confidente ?
Ce seroit dans Paris un monstre à faire peur,
Qu'une qui trahiroit Madame pour Monsieur.

J U S T I N E.

Pardonnez si j'ai fait un discours inutile ;
A vous voir j'ai bien crû que vous étiez
habile :

Mais je ne pensois pas que ce fût à ce point ;
Vous répondez à tout, & ne balancez point ;
Mais il est tard : Allez trouver votre Maîtresse,
Et pour la bien coiffer, redoublez votre adresse.

B A B E T.

J'y vais.

SCENE II.

J U S T I N E seule.

Quelle rusée ! ô siècle ! ô tems ! ô mœurs !

152 L E J A L O U X
Tremblez Hommes, tremblez, j'approuve vos
 terreurs;
La Femme la plus simple a l'art de vous sur-
 prendre,
Et toujours... Mais voici le Valet de Clitan-
 dre.

S C E N E I I I .
J U S T I N E , C H A M P A G N E .

C H A M P A G N E .

Bon jour, Justine.

J U S T I N E .

Eh bien, Champagne, que dit-on ?
Ton Maître est-il content de nôtre invention ?
En attend-il l'effet que j'ose m'en promettre ?

C H A M P A G N E .

Je ne sçai. Tu pourras l'apprendre par la Lettre
Qu'il écrit à Julie. Est-il jour là-dedans ?

J U S T I N E .

Non.

C H A M P A G N E *lui donnant la Lettre.*

Tiens, tu la rendras quand il en fera tems.
A ne te point mentir cet Amour de mon Maî-
tre, .

Tous ses soins empressez...

J U S T I N E .

Te fatiguent peut-être ?

C H A M P A G N E .

Tu l'as dit. Est-il rien de plus triste en effet ?
Toujours sans aucun fruit filer l'Amour parfait.

J U S T I N E .

Julie aime Clitandre, & d'un ardeur fidelle.

C H A M P A G N E .

Eh morbleu, s'il est vrai, que ne l'épouse-t-
elle ?

J U -

JUSTINE.

Tu parles comme un sot.

CHAMPAGNE.

Grand merci. Mais pourquoi
Le fait-elle languir sans lui donner la foi?

JUSTINE.

Ignorez-tu qu'il faut que son Frere y consente?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien sans l'avis de Dorante;
Je la garantis Fille encore à soixante ans.

JUSTINE.

D'où vient?

CHAMPAGNE.

Donnera-t-il quatre cens mille francs?
On garde avec plaisir une pareille somme.
S'en dépouillera-t-il en faveur d'un autre Hom-
me?

S'il en est, comme on dit, le juste possesseur
Jusqu'au jour où l'Hymen engagera sa Sœur.

JUSTINE.

Telle fut à la mort la volonté du Pere.

CHAMPAGNE.

Ce Pere en sentimens ne se connoissoit guere,
S'il crut que l'interêt cedant à l'amitié,
Dorante de ses Biens quitteroit la moitié.

JUSTINE.

Sans doute à l'y forcer nous aurons de la pei-
ne.

Mais ai-je encor formé quelque entreprise
vaine?

Grace au Ciel, mes projets ont toujours réüssi;
Et j'aurai le plaisir d'achever celui-ci.

Oui, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie;

J'ai le secours d'Erasme, & celui de Celie.

Je tiendrai ma parole, ou bien bien je perirai.

SCENE IV.

JUSTINE, CHAMPAGNE,
DUBOIS.DUBOIS *dans sa Confesse.***Q**uand Monsieur sera prêt je vous avertirai :

Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parlez-vous, Monsieur le Secretaire?

DUBOIS.

Avec un bon Normand qu'on met au desespoir.

Il poursuit un Arrêt qu'il ne sçauroit avoir.

J'ai honte en vérité de le voir tant remettre.

JUSTINE *à Champagne bas.*Songe à l'entretenir. Je vais rendre ta Lettre,
Et chercher la réponse.

SCENE V.

DUBOIS, CHAMPAGNE.

DUBOIS.

ACe qui me paroît,
Tu t'introduis ceans par un fort bon endroit.
Franc Messager d'Amour, tu prétends....

CHAMPAGNE.

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

Les gens de ton métier craignent peu la fa-
tigue : Ils

Ils vantent leurs talens au lieu de les cacher.

Va, ne te fâche point.

C H A M P A G N E.

Eh pourquoi me fâcher?

Ma foi, Monsieur Dubois, mon métier vaut
le vôtre.

D U B O I S.

Téméraire, oses-tu comparer l'un à l'autre?

C H A M P A G N E.

Je gagne plus que vous, j'en suis sûr.

D U B O I S.

Je le croi.

Un Manœuvre à présent doit gagner plus que
moi.

C H A M P A G N E.

D'où vient?

D U B O I S.

Nôtre Patron, morbleu! ne veut rien faire.
J'attends depuis un an qu'il rapporte une affaire.

Je ne puis l'obtenir.

C H A M P A G N E.

Le travail lui fait peur?

D U B O I S.

Non, non, je l'ai guéri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour : Si vous vouliez me
croire,

Que vous auriez, Monsieur, & de biens & de
gloire!

Sans peine, sans travail, sans incommodité,
Que vous seriez bientôt un Juge redouté!

Perdez votre Air de Cour, quittez ces Cotte-
ries,

Où l'on ne pense rien que des badineries.

Un air plus sérieux convient à votre état,

La mine fait souvent le quart d'un Magistrat.

Reformez votre habit, rendez-le plus modeste;

Soiez fier, grave, dur, & je réponds du reste.

De la main du Greffier je prendrai les Pro-
cez;

156 LE JALOUX

Je m'en instruirai seul, j'en ferai les extraits.
J'aurai le soin sur tout de vous les bien écrire;
Et vous ne prendrez, vous, que celui de les
lire;

Je ne vous trompe point. Regardez Ariston,
On l'estime par tout comme un autre Caton.
La Province le craint; la Cour le confidere;
Cependant son merite est dans son Secretaire.

C H A M P A G N E.

Que dit-il à cela?

D U B O I S.

Rien. Il a trop de tort.

C H A M P A G N E.

Ma foi vous etes mal, & je plains vôtre sort.

D U B O I S.

Ah! si Monsieur son Pere, hélas! vivoit en-
core,

Il l'accoûtumeroit au travail qu'il abhorre.

Que Dieu donne à son ame une éternelle paix!

C H A M P A G N E.

C'étoit donc un maître homme?

D U B O I S.

Il ne dormoit jamais,

Soigneux, entreprenant, avide, infatigable.

Je doute que le Ciel en redonne un semblable.

Le Palais retentit encor de ses exploits:

Il regagna le prix de sa Charge en six mois.

C H A M P A G N E.

Diantre!

D U B O I S.

Aussi laissa-t-il des richesses immenses:

Et son Fils les consume en de folles dépenses.

Hélas! si le bon homme eût prévu ce malheur,

Sur l'heure il seroit mort de rage & de douleur:

Mais ainsi va le monde.

C H A M P A G N E.

Un jour viendra peut-être,

Où vous verrez son Fils....

SCENE VI.

JUSTINE, DUBOIS,
CHAMPAGNE.

JUSTINE *donnant un Sillet à Champagne.*

A Dieu, dis à ton Maître,
Qu'on n'a de tous ces Vers vanté que le Sonnet,
Et qu'on seroit ravi de sçavoir qui l'a fait.

CHAMPAGNE.

Serviteur.

SCENE VII.

JUSTINE, DUBOIS.

DUBOIS.

LE détour mérite qu'on le louë.
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avouë.
C'étoit donc là des Vers? Vous moquez-vous
de moi?

Il faut ou plus d'esprit, ou plus de bonne foi.

JUSTINE *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit Secretaire.

DUBOIS.

Que marmotez-vous là, la Belle?

- JUSTINE *à part.*

Comment faire?

Secretaire, Greffier, Procureur, ni Sergent,

158 LE JALOUX

N'ont jamais pu, dit-on, tenir contre l'argent ;

Seroit-il le premier ?

DUBOIS à part.

Fidelle à sa Maîtresse,

Elle a cru m'abuser avec ce tour d'adresse.

JUSTINE à part.

Que rumine-t-il là ?

DUBOIS à part.

Ne pourrai-je jamais

Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets ?

Que lui dire ?

JUSTINE à part.

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS à part.

Je sens je ne sçai quoi qui m'étonne & m'arrête.

JUSTINE à part.

Tout coup vaille : parlons, je ne puis reculer.

DUBOIS à part.

Avançons : un grand cœur ne doit jamais trembler. *

JUSTINE.

Hai ! pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous donc pressée ?

JUSTINE.

Mais vous, sur quel objet portiez-vous la pensée ?

Vous étiez en secret puissamment agité :

De grace contentez ma curiosité.

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi ?

DUBOIS.

Je vous le jure.

JS-

* Chacun s'avance de son côté. Ils se rencontrent nez à nez.

JUSTINE.

Je ne pensois qu'à vous aussi, je vous assure.

DUBOIS.

Quelle rencontre!

JUSTINE.

Après quelque reflexion

Sur le malheur du monde & sa confusion :

Car vous devez sçavoir que j'excelle en Morale.

Par quel ordre cruel, par quelle loi fatale,

Me disois-je à moi-même, est-il donc arrêté

Qu'on ne trouve par tout que contrariété?

Pourquoi des gens sentez que le destin assem-
ble,

Ne s'accordent-ils pas pour vivre heureux en-
semble?

DUBOIS.

Je pensois justement ce que vous avez dit:

JUSTINE.

Par exemple; Dubois, disois-je, a de l'esprit;

Tout le monde connoît ses talens, sa prudence.

S'il vouloit avec nous être d'intelligence,

Rien ne troubleroit plus nos innocens plaisirs,

Et l'on voudroit en vain contraindre nos desirs:

Cependant comme il est l'espion de Dorante,

Que nous craignons ses yeux, & sa langue pi-
quante,

Qu'à nous garder de lui nous travaillons tou-
jours,

Il empoisonne seul le bonheur de nos jours.

DUBOIS.

Et moi, je me disois: se peut-il que Justine,

Que l'on vante par tout, & que l'on croit si
fine,

Juge assez mal des gens pour ne pas présumer,

Qu'un homme tel que moi ne doit point l'al-
lumer?

Que mes soins, mes emplois, ma longue expe-
rience

M'ont acquis dans le monde assez de connois-
sance,

Pour

Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les yeux,

Et tirer le rideau sur ce qu'on voit le mieux ;
Sur tout, lors qu'ils s'agit de la paix d'un menage
Qu'on trouble sans retour par le plus foible ombrage ?

J U S T I N E.

Il faut que je lui parle à ce Monsieur Dubois,
Et que je sçache au moins s'il entend le François,

Ai-je dit. Il se plaint qu'il demeure inutile,
Qu'il meurt dans le loisir d'une Charge sterile.
L'Emploi de Secretaire est mince chez Monsieur ;
Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur.
Je l'en revêtirai ; j'en répons sur mon ame ;
Il gagnera bien plus à l'être de Madame.

D U B O I S.

C'en est trop, ai-je dit. Changeons nôtre destin ;
Allons trouver Justine ; Expliquons-nous enfin.
Faisons-lui concevoir qu'un homme de ma sorte
Sent toujours vers le bien une ardeur qui l'emporte :

Que pour en acquérir, & pour le contenter,
Il n'est aucun emploi qu'il ne veuille accepter :
Qu'en me formant le Ciel m'inspira cette envie,

Qui ne peut de mon cœur sortir qu'avec la vie.

J U S T I N E.

Ainsi sans le sçavoir nous nous entretenions.

D U B O I S.

Et voiez cependant comment nous raisonnions.

J U S T I N E.

On ne peut pas plus juste, & nôtre intelligence
Me donne désormais une entiere esperance.

Parle ; car entre nous il n'est plus de façons :
Monsieur soupçonne-t-il ce que nous lui bras-
sons ?

Est-il content de moi, de sa Sœur, de sa Fem-
me ?

Car tu n'ignores rien des secrets de son ame.

D U -

DUBOIS.

Oui, toujours avec moi son cœur s'est épanché;
 Sur cet article seul il s'est encor caché;
 Je ne sçai rien.

JUSTINE.

Bon, bon.

DUBOIS.

Non. La peste me tuë.

De quelques soins pourtant son ame est combattue :

Car depuis quelques jours il fait de grands soupirs,

Et semble avoir perdu son goût pour les plaisirs:
 Mais si le mal qu'il sent redouble ses atteintes,
 Il me viendra bientôt faire entendre ses plaintes.
 Je n'en sçaurois douter.

JUSTINE.

C'est là que je l'attens :

Et pour t'instruire à fonds de ce que je prétends;
 Il faut que dès l'instant sans aucun artifice,
 De tout vôtre entretien, ton rapport m'éclaircisse ;

Que ce qu'il t'aura dit, je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne sçaurai-je pas pourquoi cela ?

JUSTINE.

Pourquoi ?

Pour choisir là-dessus la route qu'il faut prendre,

Dans le dessein d'unir Julie avec Clitandre,
 Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vraiment

Si tu crois les unir par son consentement,
 Tu t'abuses : jamais il n'y voudra souscrire.

JUSTINE.

Promets-moi seulement de te laisser conduire :
 Le reste me regarde. Adieu. Mais à propos
 Il est bon de te dire encoië quatre mots.

Clitandre au poids de l'or veut paier tes paroles,

Et

Et les taxe, dit-il, à quatre cens pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut.

JUSTINE.

Sur ce pied-là je croi

Que sans trop me flater, je puis compring sur toi.

Touche-là : Jure-moi que tu seras fidelle.

DUBOIS.

Oui, ma foi. Tu peux tout attendre de mon zele...

JUSTINE.

Va donc. De ton secours puissions-nous profiter!

Toutefois sans fraieur je ne puis te quitter :

Je croi voir sur ton front, quand je le considere,

D'un hardi scelerat le parfait caractere :

Doit-on croire aux sermens d'un homme de Palais?

DUBOIS.

Oui, quand ce qu'il promet flatte ses interêts.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE I.

DUBOIS *seul.*

CEst assez, ce me semble, estimer mes paroles,
Que d'en fixer le prix à quatre cens pistoles.

Quel métier que celui de servir un Amant !
On a fort peu de peine & beaucoup d'agrément.

Que ne l'ai-je suivi dès ma tendre jeunesse ?
Je renonce au Palais, qui m'occupoit sans cesse ;

Je ne veux de mes jours voir Greffe ni Procès.
Mais nos soins seront-ils suivis d'un bon succès ?

Le chagrin de Monsieur à toute heure s'augmente ;

Peut-être, . . .

SCENE II.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE *entre, en rêvant profondément.***Q**uel effort faudra-t-il que je tente?DUBOIS *à part.*

Je l'entens. Qu'a-t-il dit? Qu'il paroît agité!

DORANTE *à part.*

Déplorable embarras! fatale extrémité!

Ciel! daigne me montrer ce qu'il faut que je
faise.

Hélas!

DUBOIS *à part.*

Qu'il vient de faire une étrange grimace!

Que l'état de son cœur est bien peint dans ses
yeux!

Il ne voit rien: Il croit être seul en ces lieux.

DORANTE.

Il l'aperçoit.

Mais.... ah! c'est toi, Dubois.

DUBOIS.

Oui, Monsieur, c'est moi-même

Qui sens, je vous le jure, une douleur extrême,
Quand je vous vois en proie à ces mortels en-
nuis.DORANTE *à part.*

Dois-je lui confier le desordre où je suis?

DUBOIS.

Je n'ose pénétrer quel en est le mystère.

DORANTE *à part.*Oui, parlons: mon tourment se redouble à le
taire:

Il est prudent, discret, ferme en mes intérêts.

A Dubois.

Tu me crois donc en proie à des chagrins secrets?

DUBOIS.

Voudriez-vous, Monsieur, dissimuler encore?

DORANTE.

Non: Et c'est dans mes maux tes conseils que j'implore.

Mon Pere fit long tems l'épreuve de ta foi;
Et pour me consoler je ne sçache que toi.

DUBOIS *à part.*

Que diable est tout ceci?

DORANTE.

Tu vois que ma tristesse

A changé mon humeur, & m'accable sans cesse:
Rien de ce que j'aimois ne flâte mes desirs;
Et le sort m'a donné, pour finir mes plaisirs,
Un bourreau de mes jours, un tyran de mon
ame.

DUBOIS.

Quel est-il ce tyran, ou ce bourreau?

DORANTE.

Ma Femme.

DUBOIS.

Vôtre Femme, Monsieur?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.

Elle me cause un mal que je ne puis dompter.
Je suis desespéré.

DUBOIS.

Vous est-elle odieuse?

DORANTE.

Ah plutôt au Ciel! Ma vie en seroit plus heureuse:
Mon cœur pour mon malheur s'en est laissé
charmer;

Et je ne souffre, hélas! que pour la trop aimer.

DUBOIS.

En seriez-vous jaloux?

DORANTE.

Jusqu'à la frenésie.

DU-

D U B O I S.

Vous, Monsieur? vous frappé de cette fantaisie?
 Vous, contre les jaloux déclaré hautement?

D O R A N T E.

Et c'est de là que vient mon plus cruel tourment :

Quand j'entrai dans le monde, une pente fatale
 M'entraîna dans le cours de la grande cabale;
 Ceux qui la composoient m'instruisant tous les
 jours,

J'eus bientôt attrapé leurs airs & leurs discours.
 J'occupai mon esprit de leurs vaines pensées;
 Et blâmant du vieux tems les maximes sensées,
 J'en plaisantois sans cesse, & traitois de Bour-
 geois

Ceux qui suivoient encor les anciennes loix.
 Quel est l'homme, disois-je, en faisant l'agréa-
 ble,

Qui garde pour sa Femme un Amour véritable?
 C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.

Ah! si l'Hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds,
 Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
 Que je voudrai de bien aux Amans de ma Fem-
 me!

Que ne croirai-je point devoir à leur Amour,
 S'ils peuvent loin de moi l'amuser tout le jour?

D U B O I S.

Et pourquoi teniez-vous cet imprudent langage?

D O R A N T E.

Morbleu, pour imiter les gens du haut étage,
 De qui les sentimens ou faux ou trop outrez
 De la droite raison sont toujours égarez.

Connu sur ce pied-là, pour plaire à ma Famille,
 Je m'engage; j'épouse une petite Fille,

De qui l'air enfantin, & l'ingénuité

Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité:

Je crus la voir toujours avec indifférence:

Malheureux! de ses traits j'ignorois la puissance.

Sa beauté s'est accruë; & la possession,

Loin de me dégouter a fait ma passion.

DU-

D U B O I S.

Vous y voilà donc pris ?

D O R A N T E.

Je n'ai connu ma flamme,
Qu'aux mouvemens jaloux qui déchirent mon
ame :

De ce trouble secret je me suis allarmé ;
Et j'ai douté long-tems que mon cœur fût char-
mé ;

Mais enfin j'ai senti toute mon infortune.
Je crains tous mes Amis : leur aspect m'importu-
ne.

Je n'aspirois jadis qu'à les avoir chez moi ;
Leur présence aujourd'hui m'y donne de l'effroi.
Pourquoi faut-il aussi qu'un ridicule usage,
Souffre des Etrangers au milieu d'un Ménage ?
Sages Italiens, que vous avez raison !

Vingts Fainéans sans cesse assiegent ma Maison ;
Ils content devant moi des douceurs à Celie.
L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle est po-
lie ;

Celui-ci, que ses yeux sont faits pour tout char-
mer,

Que sa grace jamais ne se peut exprimer ;
Celui-là de ses dents vante l'ordre agréable.
Enfin tous à l'envi la trouvent adorable.
Et la fin d'un discours qui me perce le cœur,
Est toujours employée à louer mon bonheur.

D U B O I S.

Il est vrai. C'est ainsi que la chose se passe.

D O R A N T E.

Ils portent bien plus loin leur indiscrete audace ;
Ils viennent la chercher au sortir de son lit ;
Chacun fait là briller ses soins & son esprit :
Ce ne sont que bons mots, que jeux, que rail-
leries,

Que signes, que coups d'œil, & que minaudes-
ries.

Ma Femme reçoit tout d'un esprit fort humain,
Et je voi quelquefois qu'on lui baise la main.

DU-

On a tort.

DORANTE.

Cependant il faut que je l'endure,
Et le Public rira si ma bouche en murmure;
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit,
Les enfans dans Paris me montreront au doigt;
Et traité de bizarre & d'Epoux indocile,
Je serai le sujet d'un heureux Vaudeville.
Ah! François, qu'à bon droit les autres Na-
tions

Regardent en pitié toutes vos actions;
Et blâmant votre esprit de Mode & de Ca-
bale,

Condamnent justement votre fausse Morale!

DUBOIS.

Belle reflexion!

DORANTE.

Ce n'est pas encor tout;
Et l'on mettra bientôt ma patience à bout,
Si je ne vois cesser les manieres d'Erasme.
Il cajole Celie, & le fait avec faste:
Il veut que je le voie; il paroît l'affecter:
Elle flatte ses vœux, loin de les rejeter.
Ils m'en ont convaincu. Dis-moi, que dois-je
taire?

Parlerai-je à ma Femme? ou faudra-t-il me
taire?

Quand je veux avec elle entamer ce discours,
La honte que je sens m'en empêche toujours.
Je crains de lui montrer jusqu'où va ma foi-
blesse;

J'en rougis.

DUBOIS.

Vous pensez avec délicatesse,
Et vous êtes, Monsieur, dans un étrange cas.

DORANTE.

Elle ira son chemin si je ne parle pas.

DUBOIS.

C'est sans difficulté,

DO,

Si je parle au contraire,
Et que comme un Mari ne persuade guere;
Mes leçons dans son cœur ne fassent aucun
fruit,

A quelle extremité serai-je alors réduit ?
De souffrir un mépris si cruel pour ma flâme ?
Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma Fem-
me ?

D U B O I S.

J'y trouve, comme vous, un embarras égal.
Comment donc gouverner un semblable ani-
mal ?

N'importe. Expliquez - vous , Monsieur , avec
Célie.

La vertu dans son ame est si bien établie,
Je le dis sans vouloir vous faire un compli-
ment,

Que vous n'en recevrez que du contentement.
On obtient quelquefois plus qu'on n'ose préten-
dre;

Et pour gagner sa cause, il faut la faire enten-
dre.

D O R A N T E.

Oui. Je veux m'éclaircir avec elle aujour-
d'hui :

C'est cacher trop long-tems ma peine & mon
ennui.

C'est ici qu'elle vient sortant de sa toilette.
Donne à nôtre entretien la fin que je sou-
haite,

O Ciel ! J'entends du bruit; je la vois ; laisse-
nous,

SCENE III.

DORANTE, CELIE.

DORANTE *à part.***Q**ui ne seroit trompé par ce maintien si doux?Croiroit-on à la voir avec cet air modeste
Qu'au repos de mes jours elle fût si funeste?
Cependant Dieu le sçait : mais par où commen-

Je tremble....

CELIE *à part.*

Mon abord semble l'embarasser.

DORANTE *à part.*

Qu'on épouse de soins lorsqu'on prend une Fem-

me!

à Celie.

Poursuivons toutefois. Allons; Bon jour, Ma-

dame.

CELIE.

Bon jour, Monsieur.

DORANTE *à part.*

Il faut lui cacher mon chagrin.

à Celie.

Vous vous êtes levée aujourd'hui bien matin.

CELIE.

Un moment après vous je me suis éveillée,
Et dans le même tems je me suis habillée.

DORANTE.

Alliez-vous sortir?

CELIE.

Non.

DORANTE.

Voudrez-vous donc souffrir

Que

Que mon cœur à vos yeux ose se découvrir ?
Que tous mes sentimens puissent ici paroître :

CE L I E.

En pouvez-vous douter ? n'êtes-vous pas le Maître ?

D O R A N T E.

Pendant nôtre entretien souvenez-vous au moins,

Que vous êtes l'Objet de mes plus tendres soins ;
Que sans cesse pour vous, je soupire & je brûle.

CE L I E *à part.*

Quelle sera la fin d'un pareil préambule ?

D O R A N T E.

Non, il n'est point d'Epoux qui jusques à ce jour,

Ait senti pour sa Femme un si parfait Amour.

CE L I E.

Je le crois. Je vous suis tout-à fait obligée.

D O R A N T E.

Mais plus dans cet Amour mon ame est engagée,

Plus elle est exposée à de troubles secrets.

Quelquefois on se livre à d'éternels regrets,
Lorsqu'alterant la paix d'un heureux Mariage,

à part.

On permet... Que je joue un triste personnage !

CE L I E.

En vérité, Monsieur, je ne vous entends point.

D O R A N T E.

Les gens les plus sages s'abusent sur ce point :

On se laisse à la fin séduire à l'apparence,

Jusques à condamner la plus pure innocence.

Ainsi lorsqu'une Femme a soin de son honneur,

C'est peu que sa vertu réponde de son cœur ;

Elle agit au dehors avec tant de sagesse,

Qu'elle n'y montre rien dont le Public se blesse,

Et toujours attentive à ces soins importants,
Brave la calomnie, & les discours du tems.

C E L I E.

Avec tous ces détours que voulez-vous me dire?

D O R A N T E.

Ce qu'un ardent Amour me découvre & m'inspire.

Vous êtes fort aimable, & je vois chaque jour
Mille gens empressez à vous faire la cour;
Ils ne vous quittent point; & leur galanterie,
Puisqu'il faut m'expliquer, passe la raillerie;
Toutes les libertez qu'ils prennent avec vous
Marquent....

C E L I E *riant*.

Qu'il vous sied mal de faire le jaloux!

D O R A N T E.

Comment?

C E L I E *riant*.

Vous n'avez pas de grace à le paroître.

D O R A N T E *au desespoir*.

Quoi, vous ne croiez pas?...

C E L I E *riant*.

Non, cela ne peut être.

D O R A N T E.

Mais je vous dis pourtant la pure verité.

C E L I E *riant toujours*.

Vous avez trop de sens; j'ai trop peu de beauté.

D O R A N T E.

Je ne m'attendois pas à la plaisanterie.

Morbleu! c'en est assez pour me mettre en furie.

Madame, on ne rit point sur un pareil sujet.

C E L I E *avec fierté & en colere*.

Ah! c'est donc tout de bon. Cependant qu'ai-je fait?

Qui cause, je vous prie, un soupçon qui m'offense?

Voions?

DORANTE.

Ne sçauriez-vous parler sans violence?
Car enfin mon dessein n'est pas de vous fâcher.

CELIE.

Mais encor qu'est-ce donc qu'on me peut reprocher?

DORANTE.

Les assiduez d'Erasme, de Clitandre,
De Cleon....

CELIE.

A vous seul vous devez vous en prendre.
Des trois les deux m'étoient tout-à-fait inconnus.

Et conduits par vous-même ils sont ici venus.

DORANTE.

Il est vrai.

CELIE.

Pour Clitandre, il en veut à Julie;
Et le sang, dont le nœud l'un & l'autre nous lie

Fait que dès le berceau nous nous aimons tous deux.

DORANTE.

Le Cousin le plus proche est le plus dangereux.
En un mot leurs discours, leurs soins & leurs manières

Depuis un certain tems ne me conviennent gueres.

Ils sont toujours ceans, vont vous voir dans le lit;

Est-ce entre-nous, Madame, ainsi qu'on se conduit?

Devriez-vous souffrir de semblables visites?

CELIE.

Mais vous, pensez vous bien à ce que vous me dites?

Ne vous souvient-il plus avec quelle chaleur
A d'autres sentimens vous disposiez mon cœur?
Quand dans les premiers jours de notre Mariage,

Je n'osois regarder vos Amis au visage,
 Et que pour éviter leur vûë & leurs discours,
 Seule en mon Cabinet je m'enfermois toujours:
 Madame, dissiez-vous, vivez d'autre maniere:
 Vous êtes trop farouche, & trop particuliere:
 Recevez autrement tous les gens que je voi,
 Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez
 moi;

Rendez à mes Amis ma Maison agréable,
 Ou le séjour pour moi n'en est plus supporta-
 ble.

En me parlant ainsi vous me les amenez,
 Jusqu'en mon Cabinet vous les introduisiez.
 Messieurs, ajoûtiez-vous, divertissez Madame:
 Je sors; excusez-moi. Je vous laisse ma Fem-
 me.

Sur cette confiance ils sont venus me voir.
 J'ai fait ce que j'ai pû pour les bien recevoir;
 Et pour vous obéir j'ai suivi vos maximes.
 Si vous vous en plaignez, Monsieur, ce sont vos
 crimes.

DORANTE à part.

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin!

A Celie.

Madame, j'avois tort; je le sçai; mais enfin.
 En faut-il moins calmer la douleur qui me
 presse?

Ecartez ces Objets de qui l'aspect me blesse.

C E L I E.

Mariez vôtresœur: c'en est un sûr moien:
 Clitandre l'aime; il a du merite & du bien.
 Pressez leur Union. Bien-tôt cet Hymenée
 Dispersera les gens, dont vôtresœur est gênée.
 Julie est riche & belle; ils veulent l'épouser.
 Croiez-moi.

DORANTE.

Ce moien se peut-il proposer?

Et ne voiez-vous pas par l'Hymen de Julie
 D'un fort gros revenu ma Maison affoiblie?
 Différons ce malheur; gagnons encor du tems.

Que

Que je vous doive enfin le repos que j'attens:
Chassez ces étourdis qui. . .

CELIE.

Chassez-les vous-même.

DORANTE.

Moi?

CELIE.

Sans doute. D'où vient cette surprise extrême?

DORANTE.

Moi? Je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux?

CELIE.

Eh bien donc. J'aurai soin de leur parler pour vous.

DORANTE.

Je ne puis que louer un si prompt sacrifice.

CELIE.

Eh quoi, ne faut-il pas que je vous obéisse?

DORANTE.

Oui. Mais on ne fait pas toujours ce que l'on doit.

Rien ne vaut le plaisir que mon ame reçoit.

CELIE.

Non, non. Ne doutez point, que je ne vous délivre

De tous ces importuns attachez à me suivre.

DORANTE.

Bon.

CELIE.

Je les instruirai de vos intentions.

DORANTE.

Comment?

CELIE.

Ils apprendront vos résolutions.

Je leur déclarerai quel est votre scrupule.

DORANTE.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule?
C'est tout ce que je crains.

CELIE.

Comment faire autrement?

D O R A N T E.

Prendre sur vous l'éclat de leur bannissement,
Les fuir, les dégoûter enfin sans me commet-
tre.

C E L I E.

Pour cela, c'est un point que je ne puis promet-
tre.

D O R A N T E.

D'où vient ?

C E L I E.

Je ne veux pas qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur :
Je ne veux point passer pour une extravagante :
J'estime ces Messieurs ; & j'en suis fort conten-
te.

Leur entretien me plaît ; je les ai bien reçus ;
Je ne me sçaurois pas dementir là-dessus.

D O R A N T E.

Vous ne le ferez point ?

C E L I E.

Je vous le proteste.

D O R A N T E.

Madame....

C E L I E.

Eh bien Monsieur ?

D O R A N T E.

Voïez....

C E L I E.

Je vois de reste.

Qu'est-ce ?

D O R A N T E.

Ah ! j'ai mal connu vôtre perfide cœur.
Morbleu !

C E L I E.

C'est donc ainsi qu'on m'outrage, Monsieur ?
Allez. Loin de me faire une pareille offense,
Ne devriez-vous pas louer ma complaisance ?
Mais malgré tout cela je ferai mon devoir :
Comptez que ces Messieurs ne viendront plus
me voir.

Les

Les voici. Je leur vais expliquer ce mystère.
Leur dire que vous seul. . .

DORANTE.

O Ciel ! qu'allez-vous faire ?

Madame, gardez-vous de leur parler de moi.

CELIE.

Non, ne m'arrêtez point : je le veux, je le doi.

DORANTE.

De mon ressentiment vous avez tout à crain-
dre,

Si vous parlez.

CELIE *le regardant avec tendresse.*

Eh bien, il faut donc me contraindre.

Pour vous plaire, Monsieur, que ne ferois-je
pas ?

DORANTE *à part.*

La traîtresse !

SCENE IV.

DORANTE, CELIE, ERASTE,
CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE *embrassant Dorante.*

Chez toi nous courons à grands pas.
Nôtre Ami, l'on ne peut, en quelque part qu'on
aille,

Trouver pour le commerce un homme qui te
vaille.

Clitandre te dira qu'hier en vingt endroits,

On loua ta maison d'une commune voix.

Ce n'est qu'ici qu'on goûte un plaisir verita-
ble.

CLITANDRE.

Il n'est point dans Paris de lieu plus agréable.

CELIE.

Vous nous flattez, Messieurs.

CLITANDRE.

Non, Madame.

ERASTE.

Pour moi ,

Quand je vous parle ainsi, c'est de fort bonne foi.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ERASTE *frappant sur l'épaule de Dorante.*

Nôtre Ami , tu sçais vivre.

Dans le monde tu sçais le parti qu'il faut suivre.

Je viens de chez Damon.

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux !

ERASTE.

J'ai manqué, je l'avoue, à me mettre en courroux :

Il ne sçauroit souffrir qu'on regarde sa Femme :
Tous les soins qu'on lui rend, le percent jusqu'à l'ame.

JUSTINE.

Le fat !

ERASTE.

J'ai pris plaisir à le faire enrager.

JUSTINE.

Que c'est bien fait !

CELIE *regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager ?

Il faut avoir pitié du mal qui le devore.

ERASTE.

Il faut, quand on le peut, le redoubler encore.
Je gage que Dorante est de mon sentiment.*Le tirant par le bras.*

Parle. Ne doit-on pas le faire ?

DORANTE.

Assûrement...

A part.
Ciel !

CLI-

Un Mari jaloux est une sorte bête.

DORANTE.

J'enrage!

ERASTE *riant.*

Lorsqu'il a ses visions en tête,

Et que l'on est témoin des chagrins qu'il ressent,

C'est de tous les objets le plus divertissant.

DORANTE *à part.*

Je creve.

CELIE *riant.*

Il est certain qu'il donne bien à rire.

DORANTE *à part.*

La coquine! elle pense à mon secret martyre,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait souffrir.

CELIE.

Mais, Erasle, un jaloux ne peut-il se guérir?

ERASTE.

Oh non; la jalousie est un mal incurable.
Et sans-doute de tous le plus insupportable.

JUSTINE.

Que vous le peignez bien!

DORANTE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

Serviteur.

ERASTE.

Quoi tu sors?

DORANTE.

Non. Je vais revenir.

SCENE V.

CELIE ; ERASTE , CLITANDRE , JUSTINE.

ERASTE.

Où court-il ? que penser de cette promptitude ?

CLITANDRE.

Il m'a paru frappé de quelque inquiétude.

JUSTINE.

Madame , vous riez ?

CLITANDRE.

De grace expliquez-vous.

CELIE.

Enfin nous le tenons

ERASTE.

Comment ?

CELIE.

Il est jaloux.

Bien loin de pénétrer nos secrets artifices,
Il croit que tous vos soins sont de vrais sacrifices,

Qu'Erasle, que Cleon m'aiment de bonne foi :
Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi.
Il vient de me montrer les transports de son
ame,

Ses soupçons, ses terreurs, son trouble...

JUSTINE.

Eh bien, Madame ?

Mes conseils sont-ils bons ? en doit-on faire
cas ?

CELIE.

Absûrement.

JUS-

Allons. Ne nous relâchons pas.

Travaillons. Redoublons la soupçonneuse crainte

Dont Monsieur vôtre Epoux a déjà l'ame atteinte :

Qu'Erasme sur vos pas attaché chaque jour,
Lui fasse voir pour vous un violent Amour.
Paroissez avec lui toujours d'intelligence :
Emploïez de vos yeux l'éloquente science.
Soutenez que tous ceux dont Dorante est jaloux
Viennent chercher ici sa Sœur, & non pas vous;
Qu'elle seule est l'Objet de leur galanterie;
Et que pour les chasser, il faut qu'il la marie.
Je garantis dans peu Clitandre satisfait.

CLITANDRE.

Oui sans doute ; nos soins auront un prompt effet.

Madame, que j'aurai de graces à vous rendre !
Mon sort est en vos mains , mon bonheur...

CELE.

Mais Clitandre ,

L'Amitié que le sang a formée entre nous
Me fait bien hazarder pour Julie & pour vous.
Car, sans être perfide enfin ni criminelle,
Je cause à mon Epoux une peine mortelle.
Me pardonnera-t-il son trouble, sa douleur ?

JUSTINE.

N'est-il pas trop heureux de n'avoir que la peur ?
Ah ! combien de Maris de la plus haute classe,
Pour les mêmes terreurs voudroient être en sa place !

Quelle sera sa joie au moment qu'il sera
Hautement détrompé sur les soupçons qu'il a ?
Enfin ne doit-on pas punir son avarice,
Et de son procédé corriger l'injustice ?

Quand, pour jouir d'un bien qui revient à sa Sœur,

Il empêche un Hymen qui seroit son bonheur ?

CELE.

C'est trop.

H 7

CLI-

CLITANDRE.

Trahiriez-vous le beau feu qui me brûle ?
Et d'ou peut aujourd'hui vous venir ce scrupule ?
Vôtre Mere, & Damis l'Oncle de vôtre Epoux,
Dans ce juste dessein sont d'accord avec nous.
Tout parle en ma faveur, & tout contre Doran-
te.

CE L I E.

Je crains de l'offenser; mon devoir m'épouvante.
Je tremble à tout moment.

CLITANDRE.

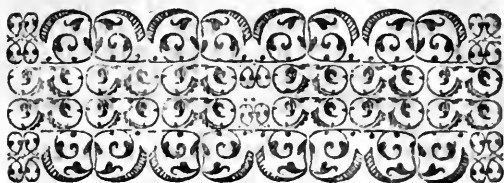
Vous me desesperez :
Prenez pitié des maux qui me sont preparez ;
Madame, je mourrai si vôtre bonté cesse.

CE L I E.

Eh bien jusqu'à la fin servons vôtre tendresse.
Allons trouver Julie, & lui faire sçavoir
Que tout semble aujourd'hui répondre à nôtre
espoir.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

CLITANDRE, JULIE,
BABET.

CLITANDRE.

ENfin, belle Julie, un destin favorable
Se prépare à finir le tourment qui m'accable.

Pour calmer ses soupçons, pour nous écarter
tous,

Dorante permettra que je sois votre Epoux.

Quels transports dans mon cœur l'esperance
fait naître!

Je ne puis les regler.

JULIE.

Vous vous flatez peut-être.

L'intérêt pour mon Frere est un motif puissant.

CLITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant.

Il ne souffrira point une si rude atteinte;

Madame, esperons tout.

JU-

JULIE.

L'Amour cause ma crainte.

Pardonnez-la, Clitandre, à mon cœur agité :
J'aime trop pour sentir quelque tranquillité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je point après ce témoignage ?

A quels soins désormais ce doux aveu m'engage ?

JULIE.

Soiez tendre & constant : vous ne me devrez rien ;

La Constance & l'Amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entens quelqu'un venir !

JULIE.

Seroit-ce point mon Frere ?

BABET.

Je ne sçai.

JULIE.

Voiez donc.

BABET.

Non. C'est son Secrétaire.

SCENE II.

JULIE, CLITANDRE, BABET,
DUBOIS.

DUBOIS à *Clitandre*.

E Loignez-vous d'ici ; Monsieur vous surprendroit.

Il me suit, & viendra sans doute en cet endroit.

Il n'est pas à propos qu'il vous rencontre ensemble.

JU-

Allez donc.

SCENE III.

JULIE, BABET, DUBOIS.

J DUBOIS.
E commence assez bien ce m^e semble,
Et pour être apprentif au métier que je fais,
J'y suis Grec, & rompu quasi comme au Pa-
lais.

JULIE.
Vous nous servez fort bien.

DUBOIS.
Quand je vous rends service,
Je défends l'innocence, & soutiens la justice ;
Car enfin n'est-ce pas un énorme attentat,
De vous faire observer un triste Celibat ?

JULIE.
Vous êtes fou, je croi.

DUBOIS.
Je suis sage au contraire ;
De vouloir vous venger de votre injuste Frere.
Nous en aurons raison dans peu de tems , je
croi.

JULIE.
Tout de bon ?

DUBOIS.
J'en suis sûr : mais on vient. Laissez-moi.

S C E N E IV.

DORANTE, DUBOIS.

D O R A N T E.

JE n'en puis plus. Je souffre une peine effroyable,
Dubois.

D U B O I S.

D'où venez-vous, Monsieur?

D O R A N T E.

Je sors de table,

Je viens de la quitter sans avoir rien mangé.

D U B O I S.

Vous trouveriez-vous mal?

D O R A N T E.

Je suis pis qu'enragé.

Ma Femme m'assassine, & met tout en usage,
Pour me faire crever de dépit & de rage.

D U B O I S.

Comment?

D O R A N T E.

Je n'ai rien pû gagner sur son esprit:
Elle m'a chicané sur tout ce que j'ai dit;
Et s'armant d'artifice, ou de plaisanterie,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie.

D U B O I S.

Diantre!

D O R A N T E.

Notre entretien a très-mal réussi.

D U B O I S.

Tant pis. Mais cependant que faire à tout ceci?

D O R A N T E.

Que sçai-je? Ma raison ne me sert plus de guide.
Non. Je ne vis jamais une ame plus perfide.

Per-

Pendant tout le diner que n'a-t-elle point fait!
Jamais de faire éclat je n'eus tant de sujet.

D U B O I S.

A part. *A Dorante.*

Tant mieux. La perfidie est donc considerable?

D O R A N T E.

Joh se seroit donné cinquante fois au Diable.

A moins que de le voir je n'aurois jamais cru,
Ni même imaginé ce qui m'en a paru.

Et c'est un de ces faits, dont la raison troublée,
Pour en pouvoir douter, voudroit être aveuglée:
Tout ce qu'une Coquette a jamais pratiqué,
Lorsqu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a
manqué,

Soins de plaire affectez, souris, agasseries,
Discours flatteurs, regards, gestes & loigne-
ries,

Ma Femme devant moi vient de le repeter,
Pour engager Erasme, ou bien pour le flater.

D U B O I S.

Devant vous?

D O R A N T E.

A ma barbe, avec une impudence

A laisser d'un martyr toute la patience:

Moins timide qu'Erasme, elle l'embarassoit;

Et je l'ai vû rougir quand elle le pressoit.

D U B O I S.

Mais vous? Que faisiez-vous pendant ce badina-
ge?

D O R A N T E.

Je murmurois tout bas en dévorant ma rage.

Enfin puisqu'avec toi je puis trancher le mot,

Je faisois justement la figure d'un sot.

D U B O I S.

Cela n'est pas plaisant.

D O R A N T E.

J'en suis inconsolable.

J'ai manqué trente fois à renverser la table,

Pour punir l'infidele, & pour me contenter.

S'il m'eût été permis de la bien souffleter,

Quel-

Quelle eût été ma joie!

D U B O I S.

Ah! c'en est trop.

D O R A N T E.

Ma bile

M'inspiroit cet éclat flateur autant qu'utile.

Les mains me demangeoient : mais j'ai craint
les brocards,

Qu'on m'auroit aussitôt jetté de toutes parts.

Que vous êtes heureux! vous, en qui la nature
Agit sans aucun art & regne toute pure!

Qui bravant le Public, & le qu'en dira-t-on,
Expliquez vos chagrins à bons coups de bâton,
Et que l'usage enfin, sans crainte d'aucun blâme,
Autorisa toujours à battre votre Femme!

Gens du Peuple, Artisans, Portefaix & Vilains,
Vous, de qui la vengeance est toujours dans vos
mains!

D U B O I S.

Parlez-vous tout de bon?

D O R A N T E.

Oui, le Diable m'emporte :

On se soulage au moins en usant de la sorte.

D U B O I S.

Vous vous moquez, je pense, avec de tels pro-
pos.

D O R A N T E.

Que ne puis-je à ce prix assurer mon repos!

Mais que dois-je résoudre en cet état funeste?

Prenons sans balancer le parti qui me reste.

Courons chez mon Beaupere ; allons me plaindre
à lui.

D U B O I S.

Et croïez-vous par-là soulager votre ennui?

Ah! gardez-vous sur-tout de vous plaindre à
son Pere

Des chagrins que vous cause une Femme legere.

Il vous condamnera s'il est Homme d'esprit;

Et vous n'emporterez que honte & que dépit.

Que gagne Licidas en suivant cette route?

Il soupire ; il se plaint ; personne ne l'écoute.
 Il entend publier son Histoire en cent lieux.
 Que d'exemples enfin sont présens à vos yeux !
 Acaste hautement dit sa Femme infidelle ;
 Après ce grand éclat , il demeure avec elle :
 Arcas fait le desordre , & passant plus avant ,
 Il menace la sienne & l'enferme au Couvent ;
 Mais bientôt à l'inscû de toute sa Famille ,
 Il va pour la ravoïr sangloter à la grille ;
 D'abord elle résiste , & feint d'être en couroux ;
 Elle se rend enfin aux pleurs de son Epoux ,
 Et rapporte chez lui , pour vanger son absence ,
 L'orgueil , la tyrannie , & l'extrême licence :
 Valere , par la sienne offensé chaque jour ,
 Differe à la punir par un excès d'Amour ;
 Et lorsqu'il ne peut plus soutenir sa conduite ,
 La rend à ses Parens , & la reprend ensuite.
 A ces pieges honteux il faut vous dérober ;
 Le plus sage s'aveugle , & s'y laisse tomber.
 Il n'est pour s'en parer qu'un moïen salutaire.

D O R A N T E.

Quel est-il ce moïen ?

D U B O I S.

Endurer & vous taire.

D O R A N T E.

Quoi ? ma Femme aura droit de me faire enrager ?
 Et je n'oserai , moi , parler , ni me venger ?

D U B O I S.

De son Sexe , Monsieur , c'est le grand Privile-
 ge.

D O R A N T E.

Je le casse , morbleu. Sans cela que ferai-je ?
 Entre ma Femme & moi les droits seront é-
 gaux.

SCENE V.

CELIE, DORANTE, DUBOIS.

CELIE *d'un ton agréable.***V**oulez-vous bien, Monsieur, me prêter vos chevaux ?

On vient de m'avertir qu'un des miens est malade,

Et je ne voudrois pas perdre la promenade :
On nous donne à Surène un excellent soupé.DUBOIS *à part.*

Ceci sera plaisant, où se suis fort trompé...

CELIE.

Vous ne me dites rien ?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire

Dans la rage où je suis, perfide ?

CELIE.

Est-ce pour rire ?

DORANTE.

Non. C'est du meilleur sens dont je parlai jamais.

Je ne vous flatte point. Craignez-moi désormais.
Vous perdez sans retour toute ma confiance.

CELIE.

Comment !

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaisance.

Comme vous me forcez à vous mesestimer,
Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer.

CELIE.

A-t-il perdu l'esprit ?

DORANTE.

Je le perdis, Madame,

Lorsque je m'avisai de vous prendre pour Femme ;
Lors-

Lorsque je vous aimai.

CE L I E.

Quels transports ! quel courroux !

Quels noms injurieux !

D O R A N T E.

Ils sont encor trop doux.

Plus mon Amour pour vous avoit de violence,

Plus cet Amour trahi m'excite à la vengeance.

Rendez grace aux égards qui peuvent m'arrê-
ter

Quand mon ressentiment est tout prêt d'éclater,

Sans cela....

CE L I E.

Ciel ! qu'entens-je ?

D O R A N T E.

Allez, Coquette insigne.

Ce que je viens de voir vous a rendue indigne

De l'estime & du cœur d'un Mari tel que moi.

Vous aimez donc Erasme, & me manquez de
foi ?

CE L I E.

Je l'aime, moi ?

D O R A N T E.

Comment voulez-vous que j'en doute ?

J'ai vû les soins honteux que cette ardeur vous
coûte.

Ventrebleu ! que ne puis-je ?

CE L I E.

Ah ! quel emportement !

Qu'on me donne un fauteuil, Dubois, & prome-
tement.

Je me meurs !

D U B O I S.

Modérez le trouble de votre ame.

Reprenez donc vos sens. M'entendez-vous, Ma-
dame ?

Helas ! que votre état m'inspire de fraïeur !

Elle ne répond point. Vous avez tort, Monsieur.

à part.

Fort bien. L'on ne peut mieux jouer son person-
nage.

Ma-

Madame n'en peut plus , & voilà votre ouvrage.

D O R A N T E.

Il est vrai, je l'avoue , & vois en ce moment
Les funestes effets de mon empoitement :
Et quand je la regarde : Ah, Dubois, qu'elle est
belle !

Je sens que malgré moi mon cœur vole vers
elle.

Madame , ouvrez les yeux , & voïez votre E-
poux

Soumis & repentant embrasser vos genoux.

CELIE *ouvrant les yeux , & les refermant
aussi-tôt qu'elle voit Dorante.*

Ah quel Objet ! faut-il revenir à la vie
Pour revoir l'Ennemi qui me l'avoit ravie !

D O R A N T E *avec tendresse.*

Je suis votre Ennemi ?

CELIE *avec dedain.*

De grace , laissez-moi.

D O R A N T E.

Ah ! ne m'imposez pas cette barbare loi.
Je n'y puis obéir.

C E L I E.

Que je suis malheureuse !

Qu'aux cœurs tels que le mien la honte est dou-
loureuse !

D O R A N T E.

Madame , au nom du Ciel , moderez ce cou-
roux :

Voïez mon desespoir,

SCENE VI.

DORANTE, CELIE, DUBOIS,
JUSTINE.

JUSTINE.

EH bien. Partirons-nous,
Madame? profitez de la belle journée.
On vous attend. Mais, Ciel! que je suis étonnée!
Que dois je presumer de ce silence affreux?
Monsieur est interdit, & vous pleurez tous deux.

CELIE.

Justine?

JUSTINE.

Eh bien, Madame?

CELIE.

Ah! que ne suis-je morte,
Avant que de me voir outrager de la sorte!

JUSTINE.

Qu'avez-vous fait, Monsieur, vous aurez tout gâté.

DORANTE.

Par un excès d'Amour je me suis emporté.

JUSTINE.

Vous?

DORANTE.

Je ne sçaurois plus te cacher ma foiblesse.
Je suis plein de soupçons de crainte, & de tendresse.

J'ai pris dans ce desordre un violent parti.

JUSTINE.

Ah, Dubois!

DUBOIS.

Il est vrai Monsieur s'est démenti:

CELIE.

Me menacer! montrer une fureur extrême!

Contre moi , la douceur & l'innocence même !

JUSTINE *à part.*

Gagnons sa confiance ; excusons ses transports.
Vous devez pardonner , Madame , à ses remords.
Il vous aime , une fois.

D O R A N T E.

Je l'adore.

J U S T I N E.

Sa flâme

A produit contre vous ces troubles dans son ame.
Loin d'être injurieux , ils ne sont qu'obligeans.

C E L I E.

En use-t-on ainsi quand on aime les gens ?

J U S T I N E.

Oui. L'Amour le plus tendre a souvent du caprice.

C E L I E.

Le veritable Amour abhorre l'injustice.

J U S T I N E.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariez ,
Madame , ou chaque jour vous vous étranglez.

C'est la premiere loi que le Contrat impose ,
De sçavoir tour à tour se passer quelque chose.

D U B O I S.

C'est connoître le monde , & Justine a raison.

J U S T I N E.

Ce n'est qu'ainsi qu'on met la paix dans la maison.

Autrement la Discorde y regne en souveraine.
On vient. Gardez tous deux que l'on ne vous surprenne.

SCÈNE VII.

DORANTE, CELIE, ERASTE,
JUSTINE, DUBOIS.

ERASTE.

Madame, tout est prêt.

CELIE.

Je ne veux plus sortir.

ERASTE.

Vous plaisantez sans doute.

DORANTE.

Allez vous divertir,

Madame.

CELIE.

Vous sçavez que je suis trop malade.

DORANTE.

C'est un remède sûr qu'un tour de promenade.

CELIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra.

A Dorante.

Elle fera, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira,
J'en répons.

CELIE.

Allons donc, il faut vous satisfaire.

ERASTE.

Veux-tu venir ?

DORANTE.

Moi? non.

ERASTE.

As-tu quelque autre affaire?

DORANTE *affectant un air gai.*

Peut-être.

C E L I E.

Il trouve ailleurs des plaisirs plus touchans.
Il nous méprise.

D O R A N T E.

*à part.**à Celie.*

O Ciel ! Chacun cherche ses gens,
Madame. Vous allez où vous ferez contente.
Et moi de même.

C E L I E.

Adieu, Monsieur.

E R A S T E.

Adieu, Dorante.

D O R A N T E.

Adieu.

S C E N E . V I I I .

DORANTE, JUSTINE,
DUBOIS.

D O R A N T E. *à part.*

Que de contrainte & d'affectation !
Qu'il est dur de forcer son inclination !
Je feins de plaïanter quand j'enrage dans l'ame ,
Et je crains de déplaire à l'Amant de ma Fem-
me :

C'en est trop , & s'il faut livrer tant de com-
bats ,

Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas.

D U B O I S.

Vous suivrai-je , Monsieur ?

D O R A N T E.

Non.

SCENE IX.

DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE *regardant Dorante qui fuit.*

JE ne sçai que dire.
Est-ce ce bon esprit que tout le monde admire?
Ce tranquille Mari? Ce plaisant dangereux?
Qu'un galant homme est sot quand il est amoureux!

Comme nous le menons!

DUBOIS.

Il n'en peut plus, je gage.

JUSTINE.

N'as-tu pas vû son trouble écrit sur son visage?
Sa raison va céder à son premier transport.
Encore un nouveau trait, & le bon-homme est mort.

DUBOIS.

Je lui veux, comme on dit, donner le coup de grace.

JUSTINE.

Donne. Par quelque main que la chose se fasse,
Il n'importe. Achéons de lui percer le cœur,
Et nous le contraindrons à marier sa Sœur.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE I.

DORANTE *seul.*

JE sens, quoi que je fasse, une peine secrete.
Malgré tous mes efforts, mon ame est inquiète.

De mes tristes soupçons sans relâche agité,
Je voudrois de mon sort sçavoir la verité.
Je la cherche, & la crains. Cependant il n'importe;

L'ardeur de m'éclaircir est toujours la plus forte.
J'attens ici Babet, à qui je veux parler.

Elle me paroît propre à me tout révéler:
Elle est jeune, sans art, & sans expérience.
Par elle j'apprendrai... La voici qui s'avance.

SCENE II.

DORANTE, BABET.

BABET *à part.*

JE vais le regaler d'un plat de mon métier,
Et comme un ennemi le traiter sans quartier.

Il se repentira de l'essai qu'il veut faire.

D O R A N T E *à part.*

Ne vaudroit il pas mieux ignorer ce mystere?

Non. Cela ne se peut.

B A B E T.

Que vous plaît-il, Monsieur?

D O R A N T E

Babet, je suis ravi que vous serviez ma Sœur.

J'ai toujours protégé toute vôtre Famille,

Et vous êtes, dit-on, une fort bonne Fille,

Sage, de bonnes mœurs, & d'un esprit fort
doux;

Aussi je veux bientôt faire beaucoup pour vous:

Et sans vous laisser perdre un jour d'un si bel
âge,

Fixer vôtre bonheur par un bon Mariage.

B A B E T.

Vous vous moquez, Monsieur. Cela n'est pas
pressé.

D O R A N T E.

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé.

B A B E T.

Vous pouvez de ce soin vous épargner la peine.

D O R A N T E.

Suffit. D'où venez vous de souper?

B A B E T.

De Surêne.

D O R A N T E.

S'est on bien diverti?

B A B E T.

Fort bien assurément.

D O R A N T E.

Et l'on s'est promené long tems apparemment?

B A B E T.

Oui, fort long-tems.

D O R A N T E.

Clitandre entretenoit Julie?

B A B E T.

Toujours. Tandis qu'Erasme étoit avec Celie.

Hai !

B A B E T.

Nous les avons vûs marcher de tous côtoz.
Ensuite dans le Bois ils se sont écartez.
Nous n'avons point ouï ce qu'ils pouvoient se
dire ,
Mais presque à tous momens nous les entendions
rire.

D O R A N T E à part.

J'enrage ; je l'avouë.

B A B E T.

Enfin on a servi.

Chacun pour se placer s'empressoit à l'envi.
Tous vouloient être assis à côté de Madame.

D O R A N T E.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faisoient à ma
Femme.

B A B E T.

Elle , sans s'émouvoir , suivant toujours son
train ,
A pris obligeamment Erasme par la main ,
Et l'a mis auprès d'elle.

D O R A N T E à part.

Ah quelle circonstance !

Et tout après , sans doute , est allé d'importance ?

B A B E T.

Jamais on n'a soupé plus agréablement.
Erasme en vérité sçait agir gaïamment ,
Il le faut avouer ; & les Fêtes qu'il donne ,
Ont un air de bon goût , que n'attrappe personne.

D O R A N T E

Oui. C'est un connoisseur.

B A B E T.

Tout étoit délicat :

Et l'on s'est recrié vingt fois sur chaque plat.
Le fruit délicieux. Pour comble de surprise ,
Il a joint à la chère une Musique exquise,

La fleur de l'Opera.

DORANTE.

Vous ne m'étonnez pas.

BABET.

On a fort plaisanté pendant tout le repas.

DORANTE.

Sur quoi?

BABET.

Sur les Maris, sur tous leurs ridicules.

On a parlé des bons, des fâcheux, des credules,

Des jaloux. Tous enfin ont été sur les rangs :
Et Madame en a fait cent contes differens.

DORANTE.

Fort bien.

BABET.

L'on a passé trois heures de la sorte.

DORANTE *à part.*

Je creve : & ma douleur ne fut jamais si forte.
Ensuite?

BABET.

Il a fallu revenir à Paris.

DORANTE *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris.

BABET.

Mais qu'avez-vous, Monsieur ? Seriez-vous en
colere ?

Ce que je vous ai dit pourroit-il vous déplai-
re.

DORANTE.

Non.

BABET.

Seriez-vous aussi comme certains Epoux.

Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en
courroux ?

Qui des moindres plaisirs perpetuels critiques,
Sont toujours dévorez de chagrins domesti-
ques ?

DORANTE.

Au contraire. Je n'ai jamais tant de plaisir,

Que de voir profiter d'un honnête loisir;
J'en fais ma seule étude, & j'y porte les autres.

B A B E T.

Leurs divertissemens alterent bien les vôtres :
Ne feignez plus, Monsieur; je le vois clairement.

Je vous ai chagriné; mais c'est innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumière;
Ma langue une autre fois sera plus régulière.

D O R A N T E.

Vous me connoissez mal. Allez ne craignez rien.

à part.

Ah! que n'ai-je évité ce funeste entretien!

B A B E T.

Eloignez-vous, Monsieur, ou bien je suis perdue:

Justine, que je vois, peut m'avoir entenduë.
On me soupçonnera: précipitez vos pas;
Fuyez. Qu'attendez-vous?

D O R A N T E.

Je me retire; hélas!

S C E N E III.

B A B E T *seule.*

JE suis pour cette fois contente de moi-même.

Mon récit a rendu sa jalousie extrême.
S'il y revient encor, je le traiterai mieux.

SCENE IV.

JUSTINE, BABET.

BABET.

MA foi tout à propos vous venez en ces lieux.

Pette soit des jaloux, & de la jalousie.

JUSTINE.

Les hommes sont sujets à cette fantaisie.

Ils ont beau la cacher dans le fond de leur cœur :

Ce mal les tient toujours. Par exemple Monsieur.

Mais, qu'en avez-vous fait?

BABET.

Ce que j'en devois faire :

Et ses soins curieux ont reçu leur salaire.

Allez. Je l'ai mené par un fort bon chemin,
Et s'il n'est pas content, je l'attends à demain.

JUSTINE.

Mais aux intéressés il seroit tems d'apprendre
Par quels moyens Monsieur a voulu vous surprendre.

Allez leur raconter votre entretien.

BABET.

J'y cours.

SCENE V.

JUSTINE *seule.*

Cette Fille & ses soins nous sont d'un grand secours.

Nos Amans ont beau jeu ; j'en réponds sur ma tête :

Bientôt de leur Hymen nous allons voir la Fête.

Puisque Monsieur chancelle, il le faut accabler.
Mais Erasme est un sot, à qui je veux parler.
Ils suffir de lui seul pour gâter nôtre affaire :
Le voici.

SCENE VI.

ERASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

Dites-moi ; quel est donc ce mystère ?
Ne travaillez-vous plus à servir vôtre Ami ?
Et pour lui vôtre zele est-il tout endormi ?

ERASTE.

Pourrois-tu le penser ! Ma plus pressante envie
Est de le rendre heureux aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur, ou la timidité,
Qui détruit le projet entre nous concerté ?
Pourquoi, loin d'augmenter les fraïeurs de Dorante,
Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur languissante ?

Cecile

Celie en vain vous lorgne, & vous parle cent fois :

Vous ne grouillez non plus qu'une piece de bois.
Pendant tout le dîné, que bravant la colere
D'un Mari, qu'un coup d'œil irrite & deses-
pere,

Elle vous regardoit d'un air particulier,
Vous étiez justement comme un jeune Ecolier,
Que je vous ai maudit !

ERASTE.

Ah, ma chere Justine !

JUSTINE.

Rien n'est à mon avis si trompeur que la mine.
Ne devoit-on pas croire, à voir cet air de Cour,
Que ce seroit un Maître en matiere d'Amour ?
Mais à le voir agir c'est un franc imbecile.

Eh, morbleu ! ce métier est-il si difficile ?

Et de nos jeunes gens l'exemple & le fracas,
A toute heure, en tous lieux, ne vous instruit-
il pas ?

Ne sçauriez-vous enfin, pour montrer vôte flâ-
me,

Dans les Regles de l'Art assieger une Femme ?

ERASTE.

Hélas !

JUSTINE.

Que cet hélas est froid & mal placé !
Franchement je vous hais de ce qui s'est passé.
Que vous eût-il coûté, pour allarmer Dorante,
D'affecter pour Celie une ardeur plus pressante ?
Il falloit seulement, pour servir nos desseins,
Lui parler à l'oreille & lui prendre les mains,
La louer, l'admirer, soupirer, lui sourire,
Et marquer les transports que la tendresse ins-
pire.

ERASTE.

C'est trop long-tems me taire ; il faut enfin par-
ler.

JUSTINE.

Quel important secret m'allez-vous reveler ?

E R A S T E.

Apprends que pour montrer la plus ardente
flâme,

Je n'ai qu'à laisser voir celle que sent mon a-
me.

En feignant un Amour que je ne sentoïis pas,
J'ai trop suivi Celie, & trop vû ses appas.

J U S T I N E.

Comment!

E R A S T E.

De ses beautez le charme inévitable,
M'a fait sentir pour elle un Amour veritable....
Ses trompeuses faveurs, ses regards m'ont se-
duir.

J U S T I N E.

Certes, je plains l'état où vous êtes réduit.

E R A S T E.

Je n'ai pû résister à la douce esperance,
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence:
Mais plus je m'enflâmois, plus j'étois circons-
pect ;

Et l'Amour a produit la crainte & le respect.
Ne t'étonne donc plus, si tu me vois confondre,
Par ces fausses bontez, où je n'ose répondre,
Par ces regards flâteurs qui ne sont pas pour
moi,

Qui me percent le cœur lorsque je les reçois.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'appli-
que?

J U S T I N E.

Ma foi je n'en fais plus. Ceci devient tragique.

E R A S T E.

Justine? c'est à toi d'avoir soin de mon sort.

J U S T I N E.

A moi, Monsieur?

E R A S T E.

Tu peux, par un heureux effort,
Soulager mes tourmens, prévenir ta Maîtres-
se,

Et me faire sentir l'effet de ton adresse.

J U S -

Vous nous connoissez mal, & ma Maîtresse & moi.

Je ne puis auprès d'elle accepter cet emploi.

Vous êtes étonné de voir qu'une Suivante, Refuse un gain certain que le sort lui présente, Et puisse résister à la tentation ?

Mais je suis un Phenix dans ma Profession : Outre que , me chargeant d'une telle Ambassade, Je pourrois m'attirer quelque brusque incartade.

Celie est un dragon quand elle est en courroux. Je ne vous trompe point, Monsieur ; n'en croirez-vous ?

Epargnez-vous les soins d'une poursuite vaine, Moderez les transports dont l'ardeur vous entraîne,

Cachez-les à Celie. Ou si , sans m'écouter, Vous êtes résolu de les faire éclater, Sans employer personne ; expliquez-vous vous-même.

Qu'est-il besoin d'un tiers pour déclarer qu'on aime ?

Pour ne dire qu'un mot, faut-il tant de façons ? Vous êtes assez grand pour conter vos raisons. D'un cœur bien enflammé l'éloquence est touchante.

Je vois Celie. Adieu. Je suis votre servante.

SCENE VII.

CELIE, ERASTE.

ERASTE à part.

ELLE me laisse ; O Ciel ! que vais-je devenir ?
CE-

C E L I E.

Vous vous êtes lassé de nous entretenir :
Toute la Compagnie en est scandalisée,
Et ne s'attendoit pas de se voir méprisée.
Vous vouliez être seul ; mais on vient vous trouver.

E R A S T E..

Lorsqu'on est amoureux, on se plaît à rêver.

C E L I E.

Peut-on scavoir l'objet, dont vôtre ame est charmée ?

E R A S T E.

Vous sçavez que c'est vous qui l'avez enflammée ;

Je vous l'ai dit cent fois, faut-il le repeter ?

C E L I E.

Fort bien. Si mon Mari pouvoit nous écouter,
Par ce discours peut-être on pourroit le surprendre ;

Mais comme apparemment il ne peut nous entendre ,

Ne vous en servez plus.

E R A S T E.

Eh quoi, m'enviez-vous

Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups ?

Rien n'est plus vrai, Madame.

C E L I E.

Encor. Quittez ce stile,

Et ne prodiguez point un serment inutile.

E R A S T E.

C'est à le bien garder que je mets mon bonheur.

C E L I E.

Bon, bon.

E R A S T E.

N'en doutez point. Je vous ouvre mon cœur.
J'aime. Je vous adore, & je ne puis vivre
Accablé des tourmens, où cet Amour me livre.

C E L I E.

Vous m'aimez donc, Erasle ? & vous me le jurez.
Quels fruits de cet Amour avez-vous esperez ?

E R A S-

ERASTE.

L'honneur de vous servir, le bonheur de vous
plaître.

CELIE.

Ce ne sont que des mots; l'Amour veut un sa-
laire,

Et, puisque vous m'aimez, vous en attendez un;
Vous êtes en cela du sentiment commun.

Mais ne songez-vous pas à quoi ma foi m'en-
gage?

Et combien vôtre espoir me déplaît, & m'ou-
trage?

ERASTE.

Madame....

CELIE.

J'avoûrai que l'exemple est pour vous,
Et qu'on a peu d'égards pour les droits des E-
poux :

Cependant, par malheur, je ne suis point la mode,
Et crois devoir garder toute une autre methode,

ERASTE.

Quoi, vous pouvez penser?...

CELIE.

Je ne m'étonne pas,
Que des Femmes du monde on fasse peu de cas.
Leur conduite est peu propre à s'attirer l'estime;
Le mépris au contraire est son prix legitime.
Et s'il en est beaucoup & sur tout dans Paris,
Que l'on juge en effet dignes de ce mépris,
Soiez persuadé qu'il est aussi des Femmes,
Qui des folles ardeurs savent garder leurs a-
mes,

Posséder la vertu telle qu'on doit l'avoir,
Et vivre dans le monde en faisant leur devoir.

ERASTE.

Mais, permettez du moins...

CELIE.

Que pouvez-vous me dire?
Je rougis des transports que l'Amour vous ins-
pire.

C'est

C'est ma faute d'avoir, pour servir deux Amans,
 Sans doute autorisé de pareils sentimens.
 Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle ;
 S'il duroit plus long-tems je serois criminelle.
 J'aurai desormars avec précaution.
 Je vous parle en Amie, & sans émotion.
 Je vous souhaite ailleurs des fortunes heureuses.
 De plus belles que moi seront moins scrupuleu-
 ses.

Un homme tel que vous n'est pas à négliger ;
 On briguera par tout l'honneur de l'engager.
 Adieu.

E R A S T E.

Quelle froideur ! & quelle raillerie !
 C'en est trop.

S C E N E V I I I.

D O R A N T E, E R A S T E.

D O R A N T E.

Quel objet ! il me met en furie.
 Je ne sçai...

E R A S T E.

C'est Dorante. Evitons de le voir.
 Sa vûë en ce moment comble mon desespoir.

S C E N E I X.

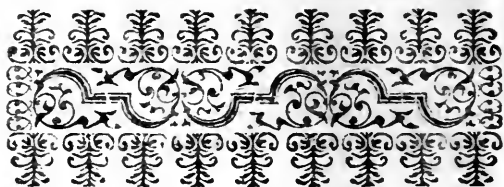
D O R A N T E *seul.*

C'En est fait. Pour le coup ma disgrâce est
 certaine,
 Elle fuit, l'indéle ! Et la honte l'entraîne.
 Et lui-même confus de me voir en ces lieux,
 Quit-

Quitte la place & crains de paroître à mes yeux.
 Laisser la Compagnie & venir tête à tête!
 Se voir & se parler ! Non , non , rien ne m'arrête.
 Je ne balance plus , & je cours me vanger.
 Outrageons hardiment qui nous ose outrager.
 Je n'ai que trop suivi ma fausse politique ;
 Mais aussi donnerai-je une scène publique ?
 Et tombant dans le cas de tant d'autres Maris
 Deviendrai-je comme eux la fable de Paris ?
 Ciel ! dans cet embarras daigne éclairer mon
 ame !
 J'aurois plutôt réglé tout l'Etat que ma Femme.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE I.

DORANTE *seul.*

JE marche, & je ne sçais où s'adressent mes pas.

Dans ma propre maison je ne me connois pas.

Je cours de tous côtez, & d'étage en étage,
Sans pouvoir rencontrer l'ingrate qui m'outrage.

Je méconnois sa chambre & son appartement.

L'excès de ma fureur m'ôte le jugement.

Mes sens à leurs erreurs asservissent mon âme.

Ciel! as-tu de fléau plus cruel qu'une Femme!

Insensé que je suis de m'être marié!

Mais encore, avec qui me suis-je apparié?

Prendre une belle Femme, ah! c'est mon infortune.

Il est tant de guenons; que n'en ai-je pris une?

Fût-elle en vrai magot tout le corps fagoté;

N'importe. Sa laideur feroit ma sûreté.

Comment ai-je oublié qu'une Femme fort belle

Du plus sensé Mari déranga la cervelle?

Que

Que quand par un miracle, avec tous leurs appas,
Les soins de mille Amans ne la toucheroient
pas,

Que sa vertu seroit au-dessus de ses charmes;
Son Epoux n'est jamais à couvert des allarmes,
Et ne peut éviter, dans ce siècle malin,
De paroître au public, ridicule, ou chagrin?

SCENE II.

DORANTE, CHAMPAGNE.

DORANTE.

Que viens-tu faire ici?

CHAMPAGNE.

Qui moi, Monsieur?

DORANTE.

Toi-même.

CHAMPAGNE.

Comment donc?

DORANTE.

D'où te vient cette insolence extrême?

CHAMPAGNE.

Il paroît en fureur, & je ne sçai pourquoi.

DORANTE.

Ne me connois-tu pas?

CHAMPAGNE.

Si je vous connois, moi?

Je vous voi tous les jours, puis-je vous mé-
connoître?

DORANTE.

Répons donc. Que fais-tu ceans?

CHAMPAGNE.

J'attends mon Maître.

DORANTE.

Est-il encore ici?

CHAM-

Pouvez-vous en douter ?

Nous sommes loin de l'heure où le Coq doit chanter.

On songera peut-être alors à la retraite ;
Supposé que du jeu la reprise soit faite,
Et que quelqu'un piqué n'aille pas s'aviser,
D'en demander une autre, & de la proposer ;
Ou bien que de concert la Compagnie entière,
Ne veuille pas à fonds traiter quelque matière ;
Ou que de conte en conte égaïant leurs propos,

Répétant des chansons , des vers & de bons
mois ,

Et lançant à l'envi les traits de la satire,
Ils ne se livrent pas au plaisir de médire.
Enfin depuis deux ans que, sans manquer un
jour ,

Nous venons tous les soirs faire ici notre cour,
Je n'ai pas une fois vû décamper mon Maître,
Sans voir en même tems le point du jour pa-
roître.

D O R A N T E.

Ah ! quelle étrange vie !

C H A M P A G N E.

Aussi c'est trop souffrir :

A force de veiller je suis prêt à mourir.

Mon Maître dort le jour ; & moi je cours la
Ville.

Pour sommeiller un peu je cherchois un azile,
Quand je vous ai trouvé, Monsieur, dans ce
salon.

Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maison.
Loin de tout ce fracas, dans une bonne chaise,
Je venois en ces lieux dormir tout à mon aise.
Pardonnez-moi, Monsieur, de vous avoir trou-
blé.

D O R A N T E.

Je ne puis plus tenir. Je suis trop accablé.

Pour sortir d'embarras, démêlons quelque route ;
Et

Et calmons-nous enfin, quelque prix qu'il en coûte.

L'on ne reliste point à des tourmens pareils.
Allons chercher Dubois & suivons ses conseils.
Risquons tout pour trouver une fin à ma peine.

SCENE III.

CHAMPAGNE *seul.*

OU va-t-il? & pourquoi cette fuite soudaine?

Pourquoi dès qu'il m'a vû s'est-il mis en fureur?
Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur?
Cet homme est enragé. Le diable le tourmente.
Mais Babet vient. Ma foi je la trouve charmante.

SCENE IV.

BABET, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

TU me charmes, Babet, je le dis franchement.

Je t'aime. Tu m'as plu d'abord infiniment.

B A B E T.

C'est parler sans façon.

CHAMPAGNE.

Faut il tant de mystere?

Je ne voi pour tous deux rien de meilleur à faire.

Clitandre aime Julie; ils se vont épouser.

Pour ton Epoux aussi je me viens proposer;

Aime-

Aime-moi ; nous ferons un double Mariage.
Songes-y.

B A B E T.

Dans quel tems me tiens-tu ce langage ?
N'y pensons plus.

C H A M P A G N E.

Comment !

B A B E T.

Un scrupole fatal

Renverse nos projets , & nous fait bien du mal.
Cecile a résolu d'éventer l'artifice.

On ne sçait tout d'un coup d'où lui vient ce caprice :

Mais elle ne veut plus cacher à son Epoux ,
La feinte & le dessein que nous conduisions
tous.

Près d'en voir le succès répondre à nôtre attente ,

Elle va , malgré nous , tout conter à Dorante.
Je suis au désespoir.

C H A M P A G N E.

J'enrage comme toi.

B A B E T.

Tout le monde est saisi de tristesse & d'effroi :
Clitandre veut mourir ; j'ai vû pleurer Julie :
Tout gemit. Cependant rien n'ébranle Cecile.

C H A M P A G N E.

Une Femme d'esprit peut-elle ainsi penser ?

Ah ! c'est pour contredire , & pour embarrasser !

On a beau la louer. Mais je me donne au Diable ;

Elle est Femme. Il suffit. Elle est déraisonnable.
Elle vient.

B A B E T.

Nos Amans la suivent pas à pas.

SCENE V.

CELIE, JULIE, CLITANDRE,
JUSTINE, BABET,
CHAMPAGNE.

CLITANDRE.

QUoi, Madame, à la fin ne vous rendrez-
vous pas?

Detruirez-vous ainsi toute nôtre esperance?
Ciel!

CELIE.

Je ne puis garder plus longtems le silence.
Je partage vos maux, & voudrois de bon cœur,
En vous donnant mon sang, faire vôtre bonheur:
Mais cette feinte auroit des suites si terribles,
Que j'ai pour la finir des raisons invincibles.
Je prévoi des malheurs que je dois prévenir.
Erafte viendra-t-il?

JUSTINE.

Madame, il va venir.

JULIE.

Hélas!

CLITANDRE.

Je suis perdu.

JUSTINE.

Je n'en puis plus. Je creve.
Et contre son projet tout mon cœur se soulève.

BABET.

Etrange contretemps!

CELIE.

Vous me maudissez tous;
Je vous l'ai déjà dit: Je souffre autant que vous.
Mais mon repos, l'honneur, la bienfaisance même,
S'opposent tous ensemble à nôtre stratagème.
Dorante est furieux; mais enfin le voici.

SCÈNE VI.

DORANTE, CELIE, JULIE,
CLITANDRE, DUBOIS,
JUSTINE, BABET,
CHAMPAGNE.

DORANTE *à Dubois.*

Allons. Fort à propos je les rencontre ici.
Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre....

CELIE.

Monsieur, je vous cherchois....

DORANTE.

Commencez par m'entendre,
Madame, s'il vous plaît; après vous parlerez.
Ma Sœur, Monsieur vous aime, & vous l'épouserez.

J'y consens de bon cœur, & pour cet Hymenée,
Prenons sans différer, cette même journée.
Le plutôt vaut le mieux.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas?

DORANTE.

Laissons des complimens l'inutile embarras.
Que l'Hymen, s'il se peut, redouble vôtre flamme:

à Celie.

Je fais des vœux au Ciel pour cela. Vous, Madame,

Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens,
Ces Messieurs du bel air, que je vois ceans,
Y viennent pour ma Sœur, & non pour vôtre compte.

J'en ai beaucoup souffert. Je l'avoué à ma honte.
J'ai balancé long-tems sans me déterminer;

Je

Je craignois les brocards qu'on pourroit me donner ;

Mais je me rends enfin ; & quoi qu'on puisse dire ,
Je défend désormais Qu'avez-vous donc à
rire ?

En vérité ce ris est rare & singulier.

Cependant nous vivrons d'un air plus régulier.
Je renonce à Paris , & vais à la campagne ;
Choisissez seulement la Brie ou la Champagne.
J'ai là deux bons Châteaux ; c'est à vous de choisir ;
Vous y vivrez tranquille , & pourrez , à loisir ,
Perdre le train maudit d'une façon de vivre ,
Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vû sui-
vre.

Mais quoi , je vous voi rire encore ?

C E L I E.

Oui , Monsieur ;

Et même j'avoûrai que je ris de bon cœur.

D O R A N T E.

Mais , tout le monde rit. Suis-je si ridicule ?
On se moque de moi sans crainte & sans scrupule.

Nous verrons à la fin si l'on aura raison.

C E L I E.

Nous vous avons , Monsieur , fait une trahison ;
Contre vous tout le monde étoit d'intelligence.
Daignez me pardonner cette legere offense.
Ma Mere est du projet : Vôte Oncle , contre vous ,
M'a seul déterminée & s'est joint avec nous.
Nous voulions vous résoudre à marier Julie :
Aujourd'hui vôte choix à Clitandre la lie.
C'étoit nôtre dessein. Nos soins ont réüssi.
Calmez donc vôte esprit ; vous êtes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre ;
Eratte va venir ; & vous allez entendre
Quels sont mes sentimens.

D O R A N T E.

Je ne sçais où j'en suis.

J U S T I N E.

Eh bien , de mes conseils reconnoissez les fruits.

Nous te devons beaucoup.

B A B E T.

Pour mon apprentissage,

Je n'ai pas mal tantôt joué mon personnage.

J U L I E.

Assûrément.

D O R A N T E.

Dubois, que dire à tout ceci ?

D U B O I S.

Pardonnez-moi, Monsieur, car j'en étois aussi.

D O R A N T E.

Quo ! toi-même es entré dans un tel artifice ?

D U B O I S.

Ou sans doute ; & j'ai crû vous rendre un grand service ?

Dans la reflexion vous-même en conviendrez,
Et j'espere qu'un jour vous m'en remercirez.

C E L I E.

Hélas ! si vous sçaviez, pour soutenir ma feinte,
Ce qu'il m'en a coûté de peine & de contrainte.
Ah ! dans le moment même, où vous venez d'en-
trer,

Je courois vous chercher pour vous tout déclarer.

Non. Je n'écoutois plus votre Sœur ni Clitandre ;
Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre ;
Je sacrifiois tout à votre seul repos.

Mais Erasme paroît. Il vient fort à propos.



SCENE DERNIERE.

DORANTE, CELIE, JULIE,
ERASTE, CLITANDRE,
JUSTINE, BABET,
DUBOIS, CHAM-
PAGNE.

CELIE.

ERASTE, de Clitandre enfin l'Hymen s'apprête,
Et Julie aujourd'hui doit être sa conquête.
Vous sçavez pour cela ce que nous avons fait.
Prenez part au bonheur d'un Ami si parfait.
Mais dans le même tems évitez ma présence.
Ne me voïez jamais.

ERASTE.

O Ciel ! Quelle deffence ?

CELIE.

J'ai de fortes raisons pour vous le demander ;
Vous me connoissez trop pour ne pas l'accorder.
Achevons leur Hymen , & partons.

DORANTE.

Non, Madame.

Je me sens pénétré jusques au fond de l'ame.
J'admire la vertu que vous me faites voir,
Et croirois faire un crime osant m'en prévaloir.
Demeurez à Paris ; vivez à l'ordinaire.

CELIE.

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends graces au Ciel de m'avoir, en ce jour,
Montré par vos transports jusqu'où va vôtie A-
mour.

Cet Amour fait lui seul le bonheur où j'aspire.
Je veux le ménager, quoi que vous puissiez dire;

222 LE JAL. DES AB.

Et me cachant au monde, au moins pour quelque tems,

Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux sont contens.

Puis qu'aujourd'hui j'aurai Clitandre pour Beau-frere,

Je partirai demain. Rien ne m'en peut distraire.

Mon devoir m'en prescrit l'indispensable loi ;

Et puisque vous m'aimez, vous viendrez avec moi.

J U S T I N E.

Elle est jeune, elle est belle & sage. Ah quelle femme !

Quel sens, quelle droiture, & quelle grandeur d'ame !

Exemple dans ce siecle & bien rare & bien beau !

Elle va s'enfermer dans le fond d'un Château.

Si vous voulez sçavoir quelle est votre Compagne, Messieurs, proposez-lui de vivre à la campagne.

F I N.

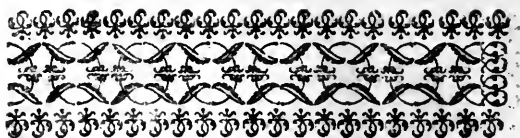


L'AMANTE AMANT



L'AMANTE
AMANT,
COMEDIE.

•



ACTEURS.

DORIMENE, Mere de Lucinde.

LUCINDE, Fille de Dorimene.

TIMANDRE, Amant de Lucinde.

LICIDAS, Amant de Lucinde, &
autrefois d'Angelique.

ANGELIQUE, Amante de Licidas.

JUSTINE, Femme de Chambre de
Dorimene.

LISE, Suivante d'Angelique.

L'ESPERANCE, Valet de Ti-
mandre.

JASMIN, Valet de Licidas.

LA VIOLETTE, Laquais de Do-
rimene.

La Scene est à Paris.



L'AMANTE AMANT, COMEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TIMANDRE, L'ESPERANCE.

L'ESPERANCE.

A Vez vous donc le Diable au corps,
Monsieur ? Vous venez de courir
quarante Postes sans vous arrêter.
Vous n'avez mis que trente-six heu-
res à venir de l'extrémité de la Flan-
dre à Paris ; & à peine vous ai-je debotté, que,
K 5 sans

sans me donner le tems d'avoir des fouliers, car vous sçavez que j'ai perdu les miens en courant, vous marchez par la Ville comme un possédé. Pour moi, je n'en puis plus, je vous l'avoue. Je suis sur les dents. Essoufflé, roué, écorché en plus d'un endroit... hai... hai... je ne sçaurois remuer ni pié, ni patte. Je meurs de faim, d'envie de dormir, & de lassitude. Comment pouvez-vous faire pour résister à tant de fatigue? Et se peut-il qu'un Homme de Qualité ne succombe à ces efforts violens?

TIMANDRE.

Les Gens de Guerre sont accoutumés à tout. L'honneur & l'ambition adoucissent les plus rudes peines où nôtre métier nous expose. Pour moi, je suis formé au travail, j'y ai été élevé dès mon jeune âge. Et que m'auroit servi d'avoir été Page d'un Duc des moins accommodés, en suite Mousquetaire, Lieutenant d'Infanterie, & enfin Capitaine?

L'ESPERANCE.

Il est vrai que tous ces états sont des Ecoles admirables pour la souffrance. Ah! que je devrois bien être endurci à la peine, moi, qui ai eu l'honneur de vous suivre par tout, qui, fidèle compagnon de vôtre fortune, ai toujours été vôtre digne Valet. Et que n'ai-je point fait pour vous? Quand j'y songe, franchement vous m'êtes bien obligé. J'ai refusé cent bonnes conditions pour vous servir; mais je ne m'en repens pas. Je vous aime, vous êtes bon, & si...

TIMANDRE.

Comment? & que pouvois tu faire de mieux? N'es-tu pas bienheureux d'avoir un Maître comme moi?

L'ESPERANCE.

Oui, j'en suis d'accord. Pour vous, il n'y a rien à dire. Vous êtes Homme de Qualité, Cadet d'une des meilleures Maisons de la Basse-Normandie, bien-fait, estimé par tout; mais
de quoi

de quoi est-ce que tout cela me sert ? Vous êtes gueux comme un rat ; & voilà ce qui m'importe.

T I M A N D R E.

Hé ! de quelle maniere de parler te fers-tu là ?

L' E S P E R A N C E.

Je me fers de l'expression la plus juste ; & je suis certain, que je n'en sçaurois trouver d'assez énergiques sur ce sujet. Ne vous fâchez pas. Laissez-moi parler ; vous sçavez que vous me l'avez toujours permis. Depuis douze ans que vous quitâtes le Château de votre Pere & qu'on vous donna un bidet, vingt pistoles & moi pour Valet, combien avez-vous reçu de Lettres de Change ? Hem ! répondez.

T I M A N D R E.

Tai-toi. Ne renouvelle point mes chagrins. Je ne sens que trop le triste état de ma fortune ; mais j'espère qu'elle changera. Je n'ai pas laissé de vivre jusqu'ici avec assez d'éclat, du moins en apparence, de m'avancer même dans le parti que j'ai pris ; & personne enfin ne me croit aussi malheureux que je suis.

L' E S P E R A N C E.

La peste ! pour vivre d'esprit vous êtes admirable. Nul ne l'entend mieux que vous. Je sçai que c'est une Science & une Prérogative annexée aux gens de votre Pais ; mais, il faut l'avouer à votre gloire, vous les passez tous de bien loin ; & il n'y a pas de Manceau, si hupé qu'il puisse être, à qui vous ne donniez aisément quinze & bisque. Doux, insinuant, cajolant bien, jurant mieux, prenant de grands airs, amusant vos Créanciers par de belles paroles, vous païant d'un côté, empruntant de l'autre ; enfin mentant parfaitement : Mais, sur tout, je ne puis assez louer cette vertu secrète & ce talent incomparable dont vous êtes doué : Aucune de vos Hôteses ne vous échape ; par tout où vous logez, vous êtes d'abord le Patron.

Ma foi, la Fortune n'est pas si aveugle que l'on pense; elle fait assez bien toutes choses, & donne à chacun, comme l'on dit, la robe selon le froid. Qu'aurions-nous fait sans cela? Nous aurions souvent mal passé notre tems, & fait bien des repas par cœur. Qu'en dites-vous? Mais, à propos, comment faîtes-vous avec Madame Barbe cette grosse Flamande? Comment pouviez-vous vous résoudre à lui dire des douceurs, vous qui êtes si mignon, toujours poudré, frisé, musqué par tous les endroits de votre corps? Elle étoit si mal-propre, si salope, si dégoûtante...

TIMANDRE.

Que veux-tu? On ne fait pas toujours tout ce qu'on veut.

L'ESPERANCE.

Voiez; qu'on a de la peine à gagner sa vie! Mais quoi, ne sortirons-nous jamais de ces embarras?

TIMANDRE.

Je puis me flâter de quelque sorte de réputation; & avec d'aussi bons Patrons que les miens, je n'ai pas lieu de me desesperer tout-à-fait.

L'ESPERANCE.

Zeste! Tous ces Patrons promettent beaucoup & tiennent peu, & donnent souvent le loisir de mener une triste vie: Mais votre Mariage avec Lucinde nous mettra à notre aise. Elle est riche, vous lui plaisez, & ne déplaît pas à Madame Dorimene sa Mere; vous êtes même un peu son Allié; & le dessein, où elle étoit, de vous donner sa Fille, est, croiez-moi, notre ressource la plus sûre. Hâtez-vous donc d'achever ce Mariage. Ah! que je vai m'en donner à vos Nôces!

TIMANDRE.

Hélas, mon pauvre l'Esperance! Je tremble de peur de ne pas réussir dans cette entreprise.

L'ES-

« Pourquoi? Lucinde vous aime: Que craignez-vous? »

T I M A N D R E.

Elle me le disoit du moins avant mon départ: Mais elle ne voïoit que moi en ce tems-là. J'ai été absent dix-huit mois; il n'en faut pas tant pour faire une infidelle. Je veux m'en éclaircir. Je ne viens ici que pour cela. Je r'avoûërai que je doute de sa fidélité. Il y a déjà quelque tems que je n'ai reçu aucune de ses Lettres. Je crains que quelque Rival n'ait avancé ses affaires pendant mon absence.

L'ESPERANCE.

Un Rival, dites-vous? Oh, parbleu! c'est ce qu'il faut bien empêcher. Lucinde en épouserait un autre? Diable! On nous l'enleveroit? Non non, cela ne se peut point; & je la compte déjà pour nôtre. Mais à propos; quand j'y songe, j'appréhende pour moi le même malheur. La friponne de Justine ne m'a plus écrit en dernier lieu aussi tendrement qu'elle avoit accoutumé de faire. J'en enrage. Ventre-bleu! Un homme comme moi seroit-il trahi? Peut-être aussi est-ce la faute du Secrétaire dont elle s'est servie. Enfin, sçachons la vérité; nous avons tous deux le même intérêt. Voilà leur maison. Frappons à la porte, & voïons ce qui en est: Mais non; ne vaudroit-il pas mieux que je sondasse un peu le gué avec Justine, avant que vous vous exposassiez vous-même?

T I M A N D R E.

Oui. Je croi plus à propos que tu parles à Justine avant que je voie Lucinde. Je prendrai des mesures plus justes sur ce que tu me diras. Adieu. Je te laisse. On ouvre la porte. Je ne veux pas encore être vû. Informe-toi au plutôt de ce qui se passe; & revien finir mon inquiétude.

SCENE II.

JUSTINE, L'ESPERANCE.

L'ESPERANCE.

C'est Justine qui sort. Ah! que je l'aime! Je le sens bien en ce moment. Le sang me tribouille par tout. Mais retirons-nous un peu à l'écart, & observons ses discours pour avoir le plaisir de la surprendre.

JUSTINE.

Ah! Amour, traître Amour, qu'on est malheureux de suivre tes loix! Que tu es cruel! & que c'est un destin bien funeste que celui d'aimer!

L'ESPERANCE.

Ah! morbleu, qu'elle est toujours aimable!

JUSTINE.

C'en est fait: mon repos est allé à vau-l'eau: Je ne dors plus & je sèche sur mes pies depuis que je ne vois plus le digne Objet de mes desirs. Ah! L'Esperance, mon cher l'Esperance! Où es-tu maintenant?

L'ESPERANCE.

Hélas, la pauvre Enfant! Elle parle de moi.

JUSTINE.

Que ne peux-tu voir toutes les larmes que je verse, & entendre tous les soupirs qui sortent de mon estomac? Tu connoîtrois bien que je ne sçaurois vivre sans toi.

L'ESPERANCE.

Ouf! je me sens attendrir à ces douces paroles. Elle me fend le cœur. Je soupire moi-même à l'entendre, & je suis prêt à pleurer.

JUSTINE.

Malheureuse que je suis d'aimer! Etoit-ce à moi de prendre tant d'amour? Passe encor pour les

les Femmes de Qualité; elles n'ont autre chose à faire: mais une malheureuse comme moi a bien d'autres occupations. Hélas! je n'en puis plus; je me meurs! Et pour qui? Ah! quand j'y pense, cela me met au désespoir; pour un débauché, pour un yvrogne, un sac à vin.

L'ESPERANCE.

Je vous remercie des louanges dont vous m'honorez.

J U S T I N E.

Qui depuis qu'il m'a quittée n'a peut-être fait que boire sans penser à moi.

L'ESPERANCE.

Oui; cela m'est arrivé quelque fois.

J U S T I N E.

Et qui, dans le tems que je me tourmente, se console de mon absence, & prodigue peut-être ses caresses à quelque infame Vivandière, ou à quelque Vendeuse de Brandevin.

L'ESPERANCE.

Oh! non; cela n'est pas vrai. Depuis que je suis parti j'ai été aussi sage qu'un Enfant d'un an.

J U S T I N E.

Ah! si je le sçavois!

L'ESPERANCE.

Eh bien?

J U S T I N E.

Je me vengerois sur l'heure. Oui; sans différer un moment....

L'ESPERANCE.

Hola, hola! la peste! Garde-toi bien de faire la sottise.

J U S T I N E.

Mais non; soions fidelle jusques à son retour; faisons notre devoir; aimons-le toujours tendrement.

L'ESPERANCE.

Ah! voilà qui me plaît; c'est parler raisonnablement, cela.

J U S-

JUSTINE.

Oui ; quoique je souffre pour lui , je ne dois point m'en plaindre ; je suis trop heureuse d'avoir un Amant tel que lui.

L'ESPERANCE.

Sans doute.

JUSTINE.

Il est bienfait.

L'ESPERANCE.

Cela se voit.

JUSTINE.

Il a du courage.

L'ESPERANCE.

Comme un Diable.

JUSTINE.

Enfin , c'est un homme qui merite d'être aimé. Hélas ! Sera-t-il encore long tems absent ? L'Esperance , mon pauvre l'Esperance , quand est-ce que je te reverrai ? Quand pourrai je

L'ESPERANCE.

Tout à l'heure ; & me voila , Dieu merci.

JUSTINE.

Hâi !

L'ESPERANCE.

Qu'est-ce donc ?

JUSTINE.

Misericorde ! Ah ! je n'en puis plus , je me pâme !

L'ESPERANCE.

Qu'est-ce qui t'épouvante ? Morbleu ! qu'elle est lourde ! Elle est plus pesante que du fer. Rassûre-toi ; je suis ton cher , ton fidelle l'Esperance.

JUSTINE.

Toi ?

L'ESPERANCE.

Oui.

JUSTINE.

Non ; je crois qu'il est un fantôme qui me tient.

L'ES-

L'ESPERANCE.

C'est moi-même, te dis je. Tâte plutôt.

J U S T I N E.

Tout de bon ?

L'ESPERANCE.

Oui, ma foi.

J U S T I N E.

Falloit-il me faire tant de peur, & me surprendre ainsi mal à propos ? Qui t'auroit deviné là ? Mais se peut-il que ce soit l'Espérance ?

L'ESPERANCE.

Quoi, ne me connois-tu pas ?

J U S T I N E.

Eh, eh.

L'ESPERANCE.

Voïez ; elle ne peut me reconnoître. Va ; je ne m'en étonne pas. Les fatigues de cette Campagne ont fait un terrible effet sur mon visage. Ma foi, la Flandre change bien les gens ; n'est-il pas vrai ? Je ne suis pas aussi beau que j'étois ; mais il ne faut pas que cela t'allarme ; tout reviendra, s'il plaît à Dieu ; & un mois de séjour à Paris racommodera tout ce que la Guerre a gâté.

J U S T I N E.

Tu en as bon besoin.

L'ESPERANCE.

Maintenant que tu ne doutes plus que je ne sois moi-même, je vai me servir de mon ancien privilege & te saluer avec ceremonie, comme un homme qui revient de loin.

J U S T I N E.

Bon Dieu ! comme te voilà fait !

L'ESPERANCE.

Tu me vois un peu en desordre. J'ai laissé mon Equipage derrière ; nous sommes venus en Poste, mon Maître & moi ; & j'ai déjà vu arriver plus d'un Prince, aussi halé & aussi dégouillé que moi.

J U S

JUSTINE.

Vous avez donc bien fatigué?

L'ESPERANCE.

Fatigué? Morgué! cela est incroyable. Sans le Brandevin, que j'ai bû, je n'aurois jamais résisté. Ces Rodomons d'Espagnols ont paru vouloir faire les mauvais; mais ils ont trouvé à qui parler, & nous leur avons montré leur bec jaune. Cependant qu'avez-vous fait ici? Comment tout s'est-il passé? Venons au fait. Mon Maître est dans une grande impatience d'en être instruit.

JUSTINE.

Ma foi, il y a bien du changement.

L'ESPERANCE.

Comment donc? Qu'est-ce à dire?

JUSTINE.

C'est à dire, que Lucinde a un autre Amant qui lui rend bien des soins. Dorimene prend grand plaisir à le voir, & le reçoit fort bien. Il est riche, galant & bienfait.

L'ESPERANCE.

Tant pis; cela ne vaut pas le Diable. De quel pays est-il, ce nouvel Amant?

JUSTINE.

Il est de Paris.

L'ESPERANCE.

Tant mieux. Un Parisien n'est qu'une dupe en comparaison d'un Bas-Normand, & mon Maître l'attrapera.

JUSTINE.

Son nom est Lcidas. Franchement c'est un dangereux Garçon; & Lucinde à la fin, voyant Timandre absent, auroit bien pu s'en accommoder: mais elle aime ton Maître; & puis qu'il est revenu, tout ira bien, & il n'y a plus rien à craindre.

L'ESPERANCE.

Aparamment il y a quelque faquin de Valet qui te fait les yeux doux. Hem! parle. Je le gagerois à ta mine.

J U S-

J U S T I N E.

Oui; il y en a un qui s'en est voulu mêler; mais il n'y a guere trouvé son compte jusques ici. Je te suis trop fidelle.

L' E S P E R A N C E.

Ventre-bleu, suffit.... Il faut que je l'assomme. Quelle est la Profession du Maître & du Valet? Sont-ce des Gens de Guerre?

J U S T I N E.

Non.

L' E S P E R A N C E.

Quoi? Ce ne sont pas des Gens de Guerre, & ils osent être nos Rivaux? Ils ont perdu l'esprit.

J U S T I N E.

Dame, la chose est pourtant comme je le dis. Le maître est un jeune homme, qui n'a que les plaisirs pour objet, qui ne cherche qu'à se divertir.

L' E S P E R A N C E.

J'entens; c'est un jeune Damoiseau, un petit Mignon de couchette, un Coquet bannal qui n'a vû que Ruël, Vincennes & le Bois de Boulogne, & peut-être est-ce sur le tout le fils d'un Fermier. Ah! que j'en serois aise! Adieu; il faut que je te quitte; je me suis déjà arrêté ici trop long temps. Mon Maître m'attend. Je suis sûr qu'il jure, à l'heure qu'il est, de mon peu de diligence; & je vai lui rendre compte de toute nôtre conversation. Mais, qui est cet homme-là?



SCENE III.

JUSTINE, L'ESPERANCE,
JASMIN.

JUSTINE.

C'Est justement le Valet de Lcidas, de l'Amant de Lucinde.

L'ESPERANCE.

Quoi ! C'est-là mon Rival ! Ah, ah, qu'il est plaisant !

JASMIN.

Parle donc, Justine. Quel est ce Goujat ? Je croi, Dieu me pardonne, qu'il se gausse de moi.

L'ESPERANCE.

Tu l'as deviné. Mais, laissons-là la raillerie, & parlons sérieusement. L'Ami, on m'a dit que vous vous mêliez de venir cajoler ma Maîtresse que voilà. Je veux bien vous avertir, de peur d'incongruité, que vous ne lui parliez plus ; autrement, touchez là, je vous couperai les oreilles. Adieu.

SCENE IV.

JUSTINE, JASMIN.

JASMIN.

A Qui en a-t-il donc, cet avaleur de charrettes ? Oui, oui, tu n'as qu'à venir ; tu trouveras à qui parler. Parbleu, j'ai été si sot que je ne lui ai rien répondu, tant son compliment m'a surpris ; mais à la première rencontre je lui ferai voir qui je suis.

JUS-

J U S T I N E.

Ne te frotes pas à lui. C'est un mechant Garçon. Gare les oreilles.

J A S M I N.

Qu'il prenne garde à son nez, lui; Je pourrois bien le lui rogner d'un quartier. C'est donc là ce Guerrier si redoutable, dont tu m'as si souvent parlé?

J U S T I N E.

Lui-même.

J A S M I N.

Par ma foi, c'est un laid mâtin; & il faut que tu sois bien aveuglée, pour me le préférer.

J U S T I N E.

Que veux-tu? je l'aime tel qu'il est.

J A S M I N.

Tant pis pour toi. Timandre son Maître est-il aussi revenu?

J U S T I N E.

Sans doute.

J A S M I N.

Je prévoi ici un grand brouillamini. Il y aura bien du sang répandu; mais mon Maître pourra-t-il voir Lucinde ce matin?

J U S T I N E.

Non; elle est un peu indisposée. Qu'il attende à tantôt. Adieu; je rentre. Il faut que j'aille apprendre à ma Maîtresse le retour de Timandre.

S C E N E V.

J A S M I N, *seul.*

Voilà pourtant de terribles affaires. Cruelle disgrâce pour nos amours! Mon Maître ne pourra jamais... Mais le voici.

S C E-

SCENE VI.

LICIDAS, JASMIN.

LICIDAS.

EH bien, Jasmin; as-tu de bonnes nouvelles à me donner?

JASMIN.

Oui, de très-bonnes.

LICIDAS.

Quoi? que veux-tu dire?

JASMIN.

Je veux dire que.... Mais, attendez que je voie auparavant, si vous avez vos deux oreilles.

LICIDAS.

Je croi qu'il est devenu fou.

JASMIN.

Les voilà toutes deux bien entieres. C'est dommage; dans huit jours vous n'en aurez plus.

LICIDAS.

Je pense qu'il extravague. Qu'est-ce que cela signifie?

JASMIN.

Cela signifie que, si Timandre est aussi méchant & aussi brutal que son Valet, nous serons tous deux courtaudez.

LICIDAS.

Il est donc revenu, ce Monsieur Timandre.

JASMIN.

Oui, de par tous les Diables, il est revenu, & son Valet aussi, Monsieur l'Esperance. Je l'ai rencontré ici avec Justine. Bon Dieu! quelle mine! quel fierabras! Il m'a d'abord interdit la vue de la Femme de Chambre, sous peine de
me

me les couper toutes deux, en cas de désobéissance. Timandre vous deffendra, sans doute, de voir sa Maîtresse sous la même peine. M'en croirez-vous, Monsieur ? Tirons nos chausses de bonne heure ; cedons à la force ; faisons les choses de bonne grace ; allons à Lion revoir la belle Angelique, cette jeune Veuve si aimable. Elle vous aime toujours, j'en suis sûr ; cependant vous l'abandonnez cruellement. Il y a trois ans qu'elle attend votre retour ; allons, vous dis je ; elle vous recevra à bras ouverts.

L I C I D A S.

Ah ! ne m'en parle plus. Je suis confus de mon ingratitude ; mais l'absence & les yeux de Lucinde ont été plus forts que toutes mes reflexions. Je croi même qu'Angelique ne pense plus à moi. Elle ne m'écrit plus, & je ne reçois plus de ses nouvelles, & peut-être aime-t-elle ailleurs aussi bien que moi.

J A S M I N.

Non assurément. De la maniere dont vous m'en avez toujours parlé, je ne lui sçaurois faire l'injustice de le croire ; & , bien loin qu'elle ait fait un nouvel engagement, je répondrois qu'elle pleure sans cesse votre infidélité.

L I C I D A S.

Tu es de bonne foi, mon pauvre Jasmin. Il ne faut pas tant de tems à une Femme pour se consoler de la perte d'un Amant : Mais, quand il seroit vrai qu'Angelique m'aimeroit encore, ne me le dis plus dorenavant ; Laisse-moi penser au contraire, qu'elle est comme toutes celles de son Sexe, afin de m'épargner le remords dont je serois dévoré, si je croiois que je lui fusse cher encore.

J A S M I N.

Allons la trouver, Monsieur, je vous supplie. Vous cherchez ici quelque malheur.

L I C I D A S.

Poltron !

J A S-

J A S M I N.

Je ne le suis point du tout. Si nos Rivaux étoient des gens comme nous, vous verriez comment je serois brave; mais ce sont des gens de Guerre, accoutumez au fer & au feu.

L I C I D A S.

Eh! pour avoir été à la Guerre, crois-tu qu'ils aient plus de courage, & qu'ils en soient plus redoutables?

J A S M I N.

Oui, parbleu, je le croi.

L I C I D A S.

Eh bien, détrompe-toi. Sois persuadé qu'il y a pour le moins à l'Armée autant de poltrons que de braves. J'en connois beaucoup qui ne sont rien moins que ce qu'ils s'efforcent de paroître; cependant, pour s'être trouvez dans quelque occasion où ils ne sont allez que par force, en enrageant & en faisant mille vœux secrets, ils regardent avec mépris ceux qui n'ont pas pris le parti des Armes, quoi-qu'ils y aient été contraints ou par leur fortune ou par la volonté de leurs parens. Oui; quand ce ne seroit que parce que Timandre a été à l'Armée & que je n'y ai pas été moi, je veux m'attacher à Lucinde plus que jamais. Viens; entrons chez elle.

J A S M I N.

Vous ne lui sçauriez parler que l'après-dinée. Justine me l'a assuré.

L I C I D A S.

Allons donc chez mon Banquier prendre de l'argent. Je n'en ai plus.

J A S M I N.

C'est fort bien fait.

L I C I D A S.

Allons; aussi bien je voi deux Femmes masquées qui s'arrêtent ici. Nous les incommoderions sans doute, si nous y demeurions plus long-tems. Apparemment elles ont quelque rendez-vous en ce lieu.

J A S-

J A S M I N.

Peut-être. Je ne sçai qui elles sont. Mais il me semble que je les ai vu nous suivre & nous observer trois ou quatre fois.

L I C I D A S.

Ce ne sont pas là nos affaires. Sui-moi sans t'arrêter davantage.

S C E N E VII.

ANGELIQUE, LISE.

L I S E *se démasquant.*

EH bien, le voilà parti. Prenons un peu d'haleine, & donnons-nous de l'air.

A N G E L I Q U E.

Hélas!

L I S E.

Quoi, Madame, vous soupirez?

A N G E L I Q U E.

Il s'éloigne, ma chere Lise; il me fuit: Pourrois-je ne pas soupirer?

L I S E.

Non, vous ne le devriez pas; & j'enrage de vous voir faire tout ce que vous faites, pour un petit ingrat, indigne de la moindre de vos bontez.

A N G E L I Q U E.

Ah! cesse de l'outrager. Ma tendresse s'offense des injures que tu lui dis; j'excuse même, en quelque façon, son inconstance; il est jeune; il ne m'a point vûe depuis trois ans. Enfin, Lucinde n'a que trop de beauté pour l'enflâmer.

L I S E.

Par ma foi, vous êtes bien folle, pardonnez-moi ce mot, ma chere Maitresse, d'avoir tant d'indulgence pour un homme, qui vous a trompé

L

pé

pée, après vous avoir donné sa parole & pris de si grands engagements avec vous. Je ne suis qu'une malheureuse; mais si un homme m'avoit traitée de la sorte, fût-il plus beau qu'un Ange, je ne lui pardonnerois jamais.

ANGÉLIQUE.

Je ne suis pas si vindicative. Enfin, je me console par l'exemple de mille autres qui ont plus de mérite que moi, & qui ont le même malheur.

LISE.

Il est vrai, que ce n'est point aujourd'hui le Siècle des Femmes; la mode en est passée, & ces bourreaux d'hommes nous méprisent en un point qui n'est pas concevable: Mais, si toutes les Femmes étoient de mon humeur, & qu'elles voulussent me croire, je sçai bien ce qu'elles devroient faire.

ANGÉLIQUE.

Et quoi?

LISE.

Les envoyer tous promener, & n'en souffrir jamais aucun.

ANGÉLIQUE.

Ah! pauvre Lise; tous ingrats & perfides qu'ils sont, ils ne laissent pas de nous être agréables; je ne l'éprouve que trop moi-même.

LISE.

Il est vrai.

ANGÉLIQUE.

Sans ce maudit charme qui nous attache à eux, ils seroient assez punis; nous n'aurions qu'à les laisser là sans y songer jamais; car enfin, que feroient-ils sans nous?

LISE.

Eh! que ferions-nous sans eux?

ANGÉLIQUE.

Nous nous ennuirions un peu, franchement; mais du moins, de leur côté, ils auroient leur part de nôtre ennui.

LI-

L I S E.

Pas tant que vous pensez.

A N G E L I Q U E.

Comment donc ?

L I S E.

C'est qu'ils ont mille occupations sérieuses ou agréables qui les empêchent de penser à nous. La Guerre, la Chasse, le Jeu, les Voïages, la bonne chère : Mais, pour nous, il n'en est pas de même ; nous n'avons pas à choisir ; & la fortune injuste, pour humilier nôtre orgueil, a borné toute nôtre félicité à goûter les douceurs que l'amour donne. J'en enrage ; quelle cruauté ! Pourquoi faut-il que les choses ne soient pas égales ? Mais, Madame, puis qu'il faut que vous aimiez pour être heureuse, cessez du moins de poursuivre Lidas. Croïez-moi ; faites un autre choix, & épargnez-vous tous les chagrins que vous souffrez, en aimant sans être aimée.

A N G E L I Q U E.

Non ; je ne puis suivre ce conseil. Lidas m'a paru aimable. Je lui ai dit que je l'aime : C'est assez pour me le faire aimer toute ma vie.

L I S E.

Que prétendez-vous donc faire ? Que ne lui parlez-vous ; que ne vous faites vous connoître, puisque vous ne sçauriez vous passer de lui ? Il y a tantôt deux mois, que nous sommes arrivées à Paris pour chercher ce traître. Vous avez tout quitté à Lyon pour cela, sous prétexte de venir faire juger un procès d'une très-grande conséquence pour vous. Cependant, depuis que vous êtes dans cette Ville, vous ne faites que pleurer & soupirer sans rien conclure.

A N G E L I Q U E.

Hélas, Life ! C'est pour ne me point exposer au mépris de cet ingrat. Je ne prétens me découvrir, que lors que je serai presque assurée d'un heureux succès.

Mais, Madame, si vous tardez plus longtemps, vous serez peut-être traversée dans vos desseins. Vous n'ignorez pas qu'on vous cherche, que vous avez ici des Parens & des Amis qui ont ordre de s'informer de ce que vous faites.

A N G E L I Q U E.

C'est ce qui m'occupe le plus, & la première des choses où je dois remédier. Je croi même avoir trouvé ce qu'il faut pour cela. Ecoutez: Depuis deux ou trois jours il m'est venu une idée qui me semble tout à fait propre au dessein que j'ai de me cacher. Tu ne manqueras pas de la condamner d'abord comme ridicule & extravagante.

L I S E.

Peut-être. Sachons ce que c'est.

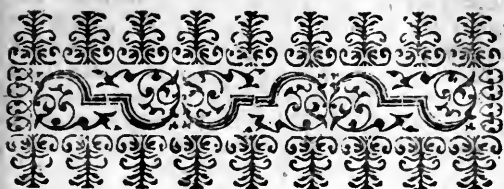
A N G E L I Q U E.

Non, je ne veux pas te le dire encor. Suffit que rien ne me peut détourner de ma résolution. Vien au logis; allons y travailler tout à l'heure: Mais, au reste, j'ai besoin de toi, & il faut que tu joues avec moi un terrible personnage. Je croi que tu voudras bien le faire pour moi.

L I S E.

Hélas! je ferai tout ce que vous voudrez. Allons; je vous sui, Madame. Je suis prête à tout entreprendre. Je çai trop qu'une Femme de chambre, qui a la confidence de sa Maîtresse, doit être, pour servir son amour, & à vendre, & à engager.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

ANGELIQUE, LISE,
en habits d'Homme.

L I S E.

ENfin, Madame, nous voilà équipées. Bon Dieu! quelle entreprise! Je n'ai de ma vie été si embarrassée. Je ne marche dans la rue qu'avec honte; & il me semble que tout le monde se moque de moi.

A N G E L I Q U E.

Tu me parois pourtant assez délibérée; & ta physionomie répond assez au personnage que tu vas jouer.

L I S E.

Je ne sçais; mais depuis que j'ai endossé ce harnois, il me semble que j'ai mille fois plus d'adresse que je n'avois. Je croi que je m'acquitterois assez bien des devoirs d'un Laquais favori d'une Dame galante; & j'en connois plus d'une en cette Ville qui me donneroit de bons gages pour la servir. Enfin, s'il est vrai ce qu'on dit, qu'un Laquais, pour être bon, doit être

L 3:

me-

mechant, je sens que je serois le meilleur Laquais du monde. Mais, Madamie, vous me charmez sous cet habit; & si je n'étois aussi fortement persuadée, que je le suis, que vous êtes Femme, franchement je succomberois à la tentation. Ah! la jolie taille! quelle demarche! Voïons: Promenez-vous un peu.

ANGELIQUE.

Que tu es folle!

LISE.

Par ma foi, vous êtes adorable, & je gagerois qu'à l'heure qu'il est vous faites de terribles effets sur l'esprit de ceux qui vous regardent.

ANGELIQUE.

Hélas! dans l'état où je suis, je n'ai dessein de plaire à personne. L'unique sujet de mon déguisement est l'envie que j'ai de tromper ceux qui me cherchent. Cependant, comme Dorimene la Mere de Lucinde est un peu coquette à son âge, je veux essayer de profiter de l'habit que je porte. J'ai résolu de lui rendre des soins. Avouë que, si je pouvois m'en faire aimer, j'aurois par là un moyen bien certain & bien agréable pour me vanger de mon traître.

LISE.

Comment donc?

ANGELIQUE.

En obligeant Dorimene de chasser Lcidas de sa maison, & d'ordonner à sa Fille de rompre tout commerce avec lui.

LISE.

Tout cela est le mieux du monde: Mais, Madame, Lcidas vous reconnoîtra d'abord, & vôtre déguisement sera inutile.

ANGELIQUE.

Hélas! depuis trois ans qu'il ne m'a vûë, & qu'il ne pense plus à moi, mon visage est assez changé. Je paroîtrai devant lui sans crainte d'être reconnuë. L'habit que je porte, & une per-
ruque d'une couleur différente de celle de mes
che-

cheveux feront l'effet que j'en attens. Enfin, quand même il se souviendrait de m'avoir vûe ailleurs, il me prendra sans doute pour mon Frere le Chevalier, à qui tu sçais que je ressemble si parfaitement, qu'on s'est mépris cent fois au bal, en nous voiant tous deux, d'abord que j'étois déguisée en homme.

L I S E.

Mais, comment ferez-vous pour vous introduire chez Dorimene ?

A N G E L I Q U E.

Il en faut chercher quelque occasion. Cependant je veux la suivre par tout & m'attacher à la regarder, comme un homme qui a quelque dessein. Ces vieilles Coquettes ne s'y trompent jamais. Elles y prennent garde, & vous tiennent compte de tout.

L I S E.

C'est fort bien fait ; Mais vous, qui voulez plaire à une Femme, sçavez-vous de quelle maniere il s'y faut prendre ? Avez-vous les airs pour cela ? Vous sçauvez-vous façonner sur de bons modèles dans le role que vous jouez ?

A N G E L I Q U E.

Hélas ! je ne sçai. Je suis si pleine de ma passion & de ma tendresse, que je ne songe guere à toutes ces choses.

L I S E.

Je le voi bien : Vous voulez plaire, & vous n'avez point de mouche. Aprochez, que je vous en mette une. C'est un sacrilege en galanterie que d'en manquer. Tous les Coquets de profession en portent ; & c'est aujourd'hui la marque des Gens à bonne fortune.

A N G E L I Q U E.

Je le croi.

L I S E.

Voïons votre air. Ajustez un peu votre perruque ; peignez-la ; mettez votre chapeau. Fi ! cela n'est pas bien. Voilà qui est trop bourgeois.

L 4

Regar-

Regardez-moi. Voïez comme je fais. Tâchez de m'imiter. Allons. Bon cela. Prenez des manieres un peu languissantes; une façon de parler lente, tardive & nonchalante. Apprenez à vous jouer toujours avec quelque chose, avec un de vos gands, avec vôtre cravate, avec une canne, ou avec les bouts de vôtre perruque.

ANGELIQUE.

Que tu es badine!

LISE.

Voilà justement comme il faut être pour toucher les Dames. Pensez-vous les charmer avec un sérieux philosophique? Mais vôtre jambe est-elle bien taillée? Oui, j'en suis bien contente. C'est là le principal. On n'est jamais bien fait si l'on manque par là. La jambe, morbleu, la jambe.

ANGELIQUE.

Comment, Life, tu jures.

LISE.

Sans doute; puis je m'en dispenser, étant devenuë Laquais? Y a-t-il de Laquais qui ne jure? Allez; ne faites pas tant la rancherie. Il faudra bien vous y accôûtumer, & apprendre, à la maniere des Courtisans, à orner de tems en tems vos discours d'un serment fait à propos. Par exemple: Lors qu'on parle à quelque Belle des sentimens qu'elle inspire: Oui, Madame, je vous adore; vous êtes la plus aimable Personne de l'Univers; je vous jure que je n'aimerai jamais que vous, & qui pourrois-je aimer après vous avoir connuë? Si elle doute de la sincerité de vos paroles, on repart à l'instant: Ah! Madame, quelle injustice vous me faites! Dieu me damne! si je ne vous dis vrai. Que la foudre m'écrase! si je ne vous adore. Cela fait des merveilles; & l'on se fait croire d'abord; autrement la conversation n'a point de grace.

ANGELIQUE.

Va; je ferai peut-être mieux que tu ne penses.

LISE.

L I S E.

Peut-être aussi ne ferez-vous rien qui vaille. Croïez-moi, Madame ; le Personnage d'un Coquet n'est pas si facile à faire que vous pensez, & vous ne devriez point vous exposer à le jouer, sans en avoir fait auparavant plusieurs répétitions.

A N G E L I Q U E.

Dans un autre tems j'aurois bien aimé à me donner ce divertissement : Mais j'ai l'esprit trop occupé de pensées plus sérieuses pour m'y pouvoir appliquer à présent.

L I S E.

Et la tabatiere que je vous ai donnée, sçavez-vous vous en servir à propos ? Sçavez-vous qu'il y a de l'art parmi les Gens de Cour jusqu'à prendre du tabac ?

A N G E L I Q U E.

Oui : Je sçais que c'est une des choses à quoi ils s'appliquent le plus, & qui leur est d'une des plus grandes ressources. Le Tabac en effet est pour les Hommes ce que l'Eau de la Reine d'Hongrie & les Boëtes à Vapeurs sont pour les Femmes. L'un & l'autre sert de contenance. On se tire d'affaires par là. L'on en prend en Compagnie, d'abord qu'on ne fait plus que dire & par où fournir à la conversation.

L I S E.

Ah ! Vous sçavez cela ? Il ne faut plus s'étonner, s'il y a tant de Gens qui en prennent : C'est encor beaucoup. Voïons si vous en prendrez methodiquement.

A N G E L I Q U E.

Oui. Tien. J'ai remarqué, parmi les preneurs de Tabac, quelques-uns des plus distinguez, & de ceux-là, tu m'entens bien, de ceux qu'on peut se proposer pour exemple. Je croi que je les imite assez bien.

L I S E.

Oui, vous avez fort bien fait cela.

L 5

A N-

Mais, sçais-tu ce qui me fait le plus de plaisir dans mon déguisement? C'est d'être à couvert de mille sottises que les Gens viennent vous dire à tous momens. Une Femme un peu raisonnable est exposée à entendre & à souffrir les Galanteries de tous ceux qu'elle rencontre. Cela ne m'accommoderoit point, inquiète comme je suis.

L I S E.

Quoi? Vous croïez que l'habit que vous portez vous en sauvera?

ANGÉLIQUE.

Assûrément que je le crois. Et qui s'aviserait de m'en conter, habillée comme je suis?

L I S E.

Tout le monde.

ANGÉLIQUE.

Comment? tout le monde.

L I S E.

Oui, tout le monde. Vous verrez combien de conquêtes vous ferez.

ANGÉLIQUE.

Avec cet habit?

L I S E.

Avec cet habit. Ma foi, toutes les Dames en tiendront. Ce déguisement vous est avantageux, & vous n'aurez pas plutôt paru avec cet équipage, que vous aurez trente déclarations à es-suier, ou de vive voix, ou par écrit. On vous assiegea de tous les côtez; & je gagerois que moi, qui ne suis pas si belle que vous, je trouverai aussi quelque bonne fortune.

ANGÉLIQUE.

Tai toi; c'est trop badiner. Songeons à mes affaires: Mais on vient à nous.

S C E N E II.

ANGELIQUE, TIMANDRE,
LISE, L'ESPERANCE.

T I M A N D R E.

L'Esperance, va-t-en sçavoir. . . Mais, que
vois-je? Suis-je trompé? Et n'est-ce point
lui-même?

A N G E L I Q U E.

Qui est cet homme-là? Je croi le reconnoître.
Mes soupçons sont véritables. Oui, assurément.
Timandre!

T I M A N D R E.

Chevalier!

A N G E L I Q U E.

Ah! que je suis ravi de vous voir!

T I M A N D R E.

Ah! mon cher, que je vous embrasse. Quel-
le joie de vous trouver ici!

A N G E L I Q U E. *à part.*

Elle est extrême pour moi. Il me prend pour
mon Frere le Chevalier. Mais comment vous
êtes-vous porté depuis que nous ne nous som-
mes vûs?

T I M A N D R E.

Assez bien, hors les fatigues de la Guerre,
qui m'ont quelquefois un peu accablé.

A N G E L I Q U E.

Toujours Dragon?

T I M A N D R E.

Toujours. Il y faut mourir. Et vous, mon
cher Ami, comment avez-vous passé votre
tems? Votre santé a-t-elle toujours été bonne?

A N G E L I Q U E.

Oui, Dieu merci,

T I M A N D R E.

Madame vôtre Sœur comment se porte-t-elle? Parbleu, il me semble que je la voi, quand je vous regarde.

A N G E L I Q U E.

Elle se porte le mieux du monde.

T I M A N D R E.

Est-elle remariée?

A N G E L I Q U E.

Non.

T I M A N D R E.

Tant pis. C'est une fort grande injustice; je vous jure.

A N G E L I Q U E.

Je vous suis fort obligé.

T I M A N D R E.

Je vous assure que je n'oublierai jamais les obligations que j'ai à toute vôtre Famille & les bontez que vous eutes tous pour moi, pendant le Quartier d'Hyver que je passai à Lyon.

A N G E L I Q U E.

Ne vous y reverrons-nous jamais?

T I M A N D R E.

Hélas! mon cher Ami, je n'en suis pas le maître. Il faut attendre qu'on m'y envoie.

A N G E L I Q U E.

Mais, quelles affaires avez-vous à Paris? Peut-on vous demander cela sans être indiscret?

T I M A N D R E.

Je n'ai point de secret pour vous. Sçachez donc, que je suis amoureux; que je suis venu ici de l'Armée en diligence pour revoir ma Maîtresse, me flâtant même de l'épouser au plutôt. Tout sembloit me favoriser avant mon départ; mais aujourd'hui j'apprens qu'un Rival riche est bien dangereux.

A N G E L I Q U E.

Hélas! il suffit d'être amoureux pour éprouver quelque disgrâce.

T I

T I M A N D R E.

Cependant je suis bienheureux de vous avoir rencontré. C'est un coup de ma bonne fortune; & vous pouvez me rendre un bon office. Connoissez-vous Dorimene?

A N G E L I Q U E.

J'en ai ouï parler.

T I M A N D R E.

C'est la Mere de la Personne que j'aime; & puis que vous en avez entendu parler, il seroit inutile de vous repeter ce que vous avez sans doute appris. Sur quel pied la connoissez-vous?

A N G E L I Q U E.

Sur le pied d'une Personne galante, qui aime à avoir des Amans.

T I M A N D R E.

Voilà le fait. C'est la Femme du monde la plus facile à s'engager; mais, sur tout, elle a un foible invincible pour les jeunes Gens. Rendez-lui des soins, je vous en conjure.

A N G E L I Q U E.

Moi?

T I M A N D R E.

Oui. Ne vous en défendez pas. Il s'agit de toute ma fortune. Si vous pouvez une fois vous rendre le maître de son esprit, vous assurerez mon bonheur, en me faisant préférer à mon Rival.

A N G E L I Q U E. *à part.*

Je ferai toutes choses pour vous. Tout semble conspirer à mes desseins. Mais au moins, dites-moi de quelle maniere il s'y faut prendre?

T I M A N D R E.

Il ne faut que l'aller voir chez elle; & je vais vous y mener tout à l'heure.

A N G E L I Q U E.

Quoi, sans autre façon?

T I M A N D R E.

Oui, Dorimene est une Femme sans ceremo-

nie, chez qui tous les honnêtes Gens sont bien reçus. D'ailleurs, je puis me flater de quelque privilege: Mais, pour vous ôter toute sorte de scrupule, l'Esperance, sçachez, si nous pourrions voir ces Dames, Monsieur le Chevalier & moi. Cependant puis-je, à mon tour, vous demander quelles affaires vous ont attiré à Paris?

ANGELIQUE.

Le seul desir d'aller servir une Campagne. La fantaisie m'en a pris d'une maniere à ne pouvoir plus résister à la tentation.

TIMANDRE.

Ah! ne le faites point, croïez-moi. Je vous parle en Ami. Il y a trop de fatigues à es-
suyer.

ANGELIQUE.

Bagatelle. Ma Physionomie est la plus trompée du monde. Je paroïs un peu delicat & même effeminé, j'en demeure d'accord, mais vous ne sçavez pas tout ce que je sçai faire.

TIMANDRE.

Vous vous moquez.

ANGELIQUE.

Je ne me moque point; & pour vous en convaincre, je veux faire la premiere Campagne avec vous. Au moins, je me flâte que vous aurez quelque égard pour moi, & que vous ne me traiterez pas avec toute l'autorité & la rigueur qu'un Capitaine a ordinairement pour ses Soldats.

TIMANDRE.

Parbleu! vous ferez le maître. Je vous obéirai toujours. Enfin, nous ne nous quitterons point. Vous aurez ma Tente, mes chevaux, mes valets, ma soupe & la moitié de mon lit.

ANGELIQUE.

Tout de bon? Puis je compter là-dessus?

TIMANDRE.

Oui, je vous jure. Je voudrois déjà que nous y fussions.

AN-

Que je vous suis obligé ! Votre générosité est extrême.

T I M A N D R E.

Que ne feroit-on point pour vous ? Cependant, croiez-moi, vous ne vous repentirez pas de m'avoir suivi. Vous serez fort agréablement parmi nous, je vous jure ; & entre tous nos Officiers ce sera à qui vous aura.

A N G E L I Q U E.

C'est-à-dire, que je ne manquerai pas de Camarades.

T I M A N D R E.

Non, je vous en réponds.

S C E N E III.

TIMANDRE, ANGELIQUE,
LISE, L'ESPERANCE,
JUSTINE.

J U S T I N E.

Lucinde vous attend au jardin ; Monsieur, vous pouvez l'y aller trouver, & je puis vous assurer par avance qu'elle aura beaucoup de plaisir de vous voir, & vous & Monsieur votre Ami.

T I M A N D R E.

Allons, Chevalier. Et Madame Dorimene ?

J U S T I N E.

Elle n'est pas encore habillée. Elle ne s'habille ordinairement qu'à trois heures après midi.

T I M A N D R E.

Eh bien ; voici l'heure à peu près ; hâtez-vous de l'aller habiller, afin que nous puissions avoir l'honneur de la saluer.

J U S T I N E.

Je n'y manquerai pas.

SCENE IV.

LISE, L'ESPERANCE,
JUSTINE.

JUSTINE.

Certes, l'Ami de ton Maître est un joli-jeune homme, & l'on pourroit bien l'aimer chez nous.

L'ESPERANCE.

Ne va pas aimer son Valet, toi. Il est bien joli aussi.

LISE.

Oui-da, je suis assez mignon, & assez bien bati dans ma taille.

L'ESPERANCE.

Avec tout cela je ne te crains plus. Tu as un défaut qui efface toutes tes bonnes qualitez. Tu n'as point de barbe.

LISE.

C'est que je suis encor trop jeune pour en avoir.

L'ESPERANCE.

Non, ce n'est pas cela; tu n'en auras jamais, ni jeune ni vieux. Je m'y connois fort bien. Approche, que je voie encor un peu. Par ma foi, tu n'as pas seulement le moindre petit poil follet.

LISE.

Eh bien, qu'est-ce que cela fait?

L'ESPERANCE.

Qu'est-ce que cela fait? Morgué, cela fait tout. Tu ris; mais il n'y a pas de quoi rire. Ce que j'avance ici je ne l'avance pas sans fondement; & j'ai oui dire plusieurs fois à ma Mere, qui ne s'y connoissoit pas mal, & qui

qui jugeoit fort sagement des choses, qu'un Homme sans barbe est un Apoticaire sans sucre.

J U S T I N E.

Adieu; tu n'es qu'un babillard.

L' E S P E R A N C E.

Quoi? tu me quittes si-tôt? Où vas-tu donc, mon petit cœur?

J U S T I N E.

Je m'en vais habiller Dorimene.

L' E S P E R A N C E.

Tu n'as pas là une petite occupation. Elle est toujours la même?

J U S T I N E.

Toujours. Elle ne changera jamais. Elle est aussi coquette qu'elle l'étoit à l'âge de quinze ans, croit être belle, fait la jeune, & ne peut se passer d'une Amourette. Enfin, la Galanterie est son élément; mais elle a de la vertu dans le fonds.

L I S E.

Oh! je le crois bien. Tu ne la servirois pas sans cela.

J U S T I N E.

Non, ma foi.

L I S E.

Mais parce que tu sçais bien qu'elle a de la vertu dans le fonds, tu te rends charitable, & tu es toujours du secret.

J U S T I N E.

Ne faut-il pas faire comme les autres. Je la fers autant que je puis; & n'est-il pas juste de garder le secret à ceux qui se fient à nous?

L' E S P E R A N C E.

Sans doute. On y est obligé en conscience. Mais, adieu. Nous allons nous promener tous deux. Dans combien de tems pourrai-je revenir? Seras-tu long-tems à habiller Dorimene?

J U S T I N E.

Non, je n'y serai qu'une heure au plus, car elle

elle est déjà coiffée, elle a pris sa chemise; de sorte que la moitié de la besogne est faite.

L'ESPERANCE.

Adieu donc.

JUSTINE.

Adieu, mes Enfans.

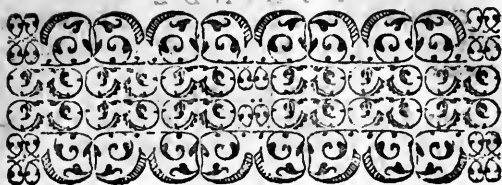
SCENE V.

JUSTINE *seule.*

ALions donc ajuster nôtre Douairiere. Ah! que je vai lui faire bien ma cour, en lui vantant le Chevalier!

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

DORIMENE, TIMANDRE,
ANGELIQUE, LUCINDE,
JUSTINE.

ANGELIQUE.

DE grace, mes Dames, laissons-là les complimens. Je ne sçai comment m'y prendre pour répondre à vos honnêtetez. Toutes ces façons m'embarassent; je suis libre & la contrainte me desesperes. Peut-on vous demander à quoi vous passez vôtre tems, quels sont vos plaisirs? Peut-on être de vos parties?

LUCINDE.

Hélas! Nôtre tems se passe souvent assez mal, quelquefois mieux; enfin, nous faisons comme toutes les autres: le Bal, l'Opera, le Jeu, la Promenade & la Comedie nous occupent tour à tour, selon la saison & les occasions.

TIMANDRE.

A propos de la Comedie, j'y dois aller demain, & je suis prié d'en aller décrier une qu'on représentera pour la premiere fois.

LU-

Comment donc? Peut-on faire de semblables prières, sans sçavoir si la Piece est bonne ou mauvaise?

ANGELIQUE.

Sans doute. Je connois deux ou trois Hommes qui sont en passe, depuis long tems, d'en user de la sorte. Ils n'y manquent jamais, lors que l'Auteur n'a pas pris le soin de les mettre dans ses interêts, en leur lisant sa Piece, en les consultant sur la conduite de son Ouvrage, & en leur prouvant, par des louanges impertinentes, qu'ils sont les plus sçavans du monde dans la Poétique.

DORIMENE.

En verité, cela est bien ridicule: Mais je ne voi pas qu'il soit facile d'empêcher le succès d'une Piece, quand elle est véritablement bonne.

TIMANDRE.

Fut-elle la meilleure du monde, il faut qu'elle saute, lors que nous nous en mêlons, quelques-uns que nous sommes. Pour cela, nous nous plaçons sur le Théâtre, trois ou quatre de chaque côté, à quelque distance l'un de l'autre. Nous parlons; nous prenons du tabac; nous nous mouchons souvent; nous passons d'un côté à l'autre; nous venons reprendre nôtre première place; & dans les endroits les plus pathétiques, nous faisons, ou disons quelque plaisanterie, bonne, ou mauvaise; n'importe: Nous en rions aussi-tôt. La moitié du Parterre en rit aussi; l'autre en enrage. Tout cela ensemble fait du bruit. L'Auteur s'arrête; il se rebute; tout son feu se perd; il ne joue plus rien qui vaille: Voilà la Piece au Diable.

ANGELIQUE.

Fort bien.

TIMANDRE.

Qui pourroit tenir là contre?

L U C I N D E.

Oh ! personne. Je voi que vous ne l'entendez pas mal. Mais quel fruit retirez-vous de cette malice ?

T I M A N D R E.

Le plaisir de nous divertir.

A N G E L I Q U E.

Parbleu, il faut que je me mette de la partie. Vous verrez si je jouerai mal mon rôle, quand il ne s'agira que de faire du bruit.

L U C I N D E.

Ah ! je ne croi pas que vous vouliez le faire.

A N G E L I Q U E. *bas.*

Je vous assure que dès demain.... Mais, juste Ciel ! voici mon Traître.

S C E N E II.

DORIMENE, LUCINDE,
ANGELIQUE, TIMANDRE,
LICIDAS, JUSTINE.

D O R I M E N E.

AH ! bon jour, Monsieur, vous êtes aujourd'hui un peu paresseux, & vous nous venez voir bien tard.

L I C I D A S.

Madame, je suis moins paresseux que vous ne pensez. Je suis déjà venu ici ; on m'a renvoïé ; Mais, quand je ne serois point venu du tout, vous ne m'auriez guere souhaité, aiant si bonne Compagnie.

L U C I N D E.

Elle est fort bonne sans doute.

L I C I D A S.

Elle est bien heureuse que vous la trouviez telle, Madame.

T I-

TIMANDRE.

Assûrément. Que peut-on souhaiter de plus?

ANGELIQUE.

Elle eut été encore meilleure, si Monsieur fût venu des premiers.

LICIDAS.

Je ne sçai, Monsieur, de quelle maniere vous l'entendez ; mais il me semble que le ton, dont vous le dites, marque plus de raillerie que de sincerité.

ANGELIQUE.

Point du tout. Vous me faites tort, si vous l'avez crû. Je suis naturel dans tout ce que je dis, & ma bouche ne trahit jamais les sentimens de mon cœur. Je vous assure encore une fois que j'ai plus de plaisir de vous voir ici que je n'en aurois, si vous n'y étiez pas. Je le dis franchement devant ces Dames, & je croi qu'il suffit de cet aveu pour vous persuader que je ne deguise jamais ce que je pense.

LICIDAS.

*bas.**haut.*

Que vois-je ? seroit-ce lui ? Je ne sçai, Monsieur, par où je puis m'être attiré tant d'honnêteté de vôtre part.

ANGELIQUE.

J'aurois peine à vous le dire moi-même. Peut-être est-ce un de ces effets de la Sympathie qui fait que nous nous interessons plutôt pour une personne que pour une autre. Peut-être y a-t-il quelque raison plus puissante qui m'oblige à vous vouloir du bien : Mais, quoi qu'il en soit, je ne sçauois résister au panchant secret qui me force d'être de vos Amis.

LUCINDE.

Voilà une declaration bien obligeante.

DORIMENE.

Elle ne peut pas l'être davantage.

L I C I D A S.

J'y suis aussi sensible que je dois, & je proteste à Monsieur que personne ne l'honore & ne l'estime plus que moi.

A N G E L I Q U E.

Ce n'est pas assez pour moi. Je veux quelque chose de plus tendre & de plus pressant. Je suis aussi jaloux en amitié qu'un autre pourroit l'être en amour. Je crains même beaucoup en vous donnant la mienne. Il y a une chose qui me chagrine ; vous avez la reputation d'être inconstant.

bas.

L I C I D A S.

Je ne me trompe point ; c'est le Chevalier lui-même. *haut.* Ne craignez rien. Rassûrez-vous. Vous n'êtes pas bien informé de mon humeur.

A N G E L I Q U E.

Je le suis peut-être mieux que vous ne pensez.

L I C I D A S.

Vous ?

A N G E L I Q U E.

Oui, moi. Faites-vous justice vous-même. Rappelez dans votre esprit tout ce qui vous est arrivé. N'y a-t-il pas quelque chose qui n'est pas tout-à-fait bien ? & ne sentez-vous point quelques remords, lors que vous songez à ce que vous avez fait à Lyon ?

L I C I D A S.

A Lyon ? Qu'y aurois-je fait qui me dût causer des remords ?

A N G E L I Q U E.

Songez-y. Vous le sçavez mieux que personne. Mais, quoi ? Vous rougissez ; Ah ! ma foi, cette rougeur vous trahit.

L I C I D A S.

Ah ! je conçois ce que vous voulez me dire. Vous me voulez parler sans doute d'une Personne que j'y ai connuë ; & en effet, plus je vous regarde, plus je me confirme dans mes soupçons.

çons. Oui, vous êtes son Frere. Je n'en sçau-
rois plus douter.

ANGELIQUE.

Et bien, oui, je suis son Frere. Ai-je tort de
vous reprocher que vous êtes inconstant?

LUCINDE.

Expliquez-nous cette énigme.

LICIDAS.

Elle n'est pas bien difficile, Madame. Il y a
quatre ou cinq ans qu'étant à Lyon, j'y vis u-
ne jeune Personne: je lui rendis plusieurs visi-
tes; & comme on ne peut parler dans
ces rencontres que de galanterie, il m'échapa,
sans reflexion, de lui dire, que je l'aimois.
Monsieur veut me persuader, que j'ai commis
un fort grand crime, d'avoir manqué à des cho-
ses que je n'avois dites qu'en riant.

ANGELIQUE.

Ma foi, vous voilà bien excusé. Après cela
il n'y a plus rien à dire. Eh! Monsieur; au
moins ne deguisez pas la verité avec si peu de
bonne foi. Dites plutôt, qu'on n'est pas le mai-
tre de son cœur, comme on le veut; qu'on n'en
dispose pas à son gré, comme on le veut; que
vous avez vû Madame, & que vous n'avez pû
vous empêcher de l'aimer. Mais, ne vous dé-
fendez pas d'avoir autrefois aimé ma Sœur &
de le lui avoir dit avec fureur: Enfin, d'avoir
fait, pour l'en convaincre, tout ce que font les
Amans les plus emportez; jusqu'à lui donner
votre foi, de n'avoir jamais d'autre Femme
qu'elle.

DORIMENE.

Cela est-il bien possible?

LUCINDE.

Quoi, Monsieur? Vous êtes engagé ailleurs?
Vraiment, je suis bien aise de sçavoir cela.

ANGELIQUE.

Eh, Madame! Croïez-vous que cela l'emba-
rasse? Monsieur est au dessus de ces bagatelles.

LI-

L I C I D A S.

Si la promesse, dont vous me parlez, étoit véritable, je pourrois faire quelque scrupule de la rompre: Mais, comme elle n'a jamais été qu'en l'air, tant pis pour celle qui y a ajouté foi.

A N G E L I Q U E.

En verité, cette présomption de vous-même est un peu extraordinaire. Mais, Madame, vous voiez qu'il ne parle de la sorte, que pour s'excuser, & avoir lieu de vous dire, qu'étant aussi aimable que vous l'êtes, vous ne devez rien craindre de sa legereté, puis qu'il n'a abandonné ma Sœur qu'à cause de son peu de merite.

T I M A N D R E.

Il n'y a pas grand fonds à faire là-dessus.

L U C I N D E.

Mais, Madame votre Sœur a dû entierement l'oublier.

A N G E L I Q U E.

Hélas, Madame! Dans ces occasions fait-on tout ce que l'on doit, & tout ce que l'on veut? La pauvre Femme se plaît à nourrir sa malheureuse passion. Elle entretient avec opiniâtreté ce qui la devore, & se rend, par cet amour déraisonnable, la plus infortunée Personne du monde. Pardonnez-moi, Madame, je vous en conjure, la douleur que ce souvenir me donne; elle paroît trop à vos yeux: Mais je ne sçaurois penser, sans une mortelle tristesse, à la pitoyable destinée d'une Sœur qui m'est si chere, que ses maux sont presque les miens. Si bien que je donnerois volontiers la moitié de mon sang, pour lui rendre la tranquillité & le bonheur que l'oubli & le mépris de cet Amant perfide lui ont ôté pour jamais.

L I C I D A S.

Parbleu! Monsieur ne jouë pas mal la comédie.

LUCINDE.

Quoi , vous plaïsantez encore ? Allez ; vous devriez mourir de honte.

LICIDAS.

Il n'y a jamais eu rien de si plaïsant.

DORIMENE.

Taisez-vous. Vous êtes un méchant homme , de faire ainsi souffrir une pauvre Femme. Il faut être plus que Tigre pour cela ; & je ne veux plus vous voir.

LICIDAS.

Eh bien , Madame ; je me retire. Il faut donner à votre colere le tems de se dissiper. Cependant , je promets à Monsieur , qui veut si fort être de mes Amis , & qui m'a si bien servi auprès de vous , que je l'en remercierai comme il faut.

ANGELIQUE.

Vous me ferez plaïsir ; & j'attendrai votre remerciement avec impatience.

LICIDAS.

Je vous l'épargnerai , sans doute ; & vous n'aurez pas long-tems à attendre.

ANGELIQUE.

Tant mieux ; c'est ce que je souhaite le plus.

SCENE III.

DORIMENE , ANGELIQUE ,
LUCINDE , TIMANDRE ,
JUSTINE.

LUCINDE.

IL s'en va bien en colere : Je crains qu'il vous fasse une querelle.

ANGELIQUE.

Je vous promets , Madame , que le combat
ne

ne sera jamais sanglant entre nous.

T I M A N D R E.

J'y prendrai garde de mon côté, & je vous répons de l'événement.

D O R I M E N E.

N'y manquez pas au moins.

S C E N E IV.

DORIMENE, LUCINDE,
ANGELIQUE, JUSTINE,
TIMANDRE, LA VIO-
LETTE.

LA VIOLETTE.

VOtre Maître de Claveffin est dans votre chambre qui vous attend, Madame. Que lui dirai-je, s'il vous plaît?

D O R I M E N E.

Allez, ma Fille, allez prendre votre leçon. Ces Messieurs seront bien aise de vous entendre jouer. J'irai vous rejoindre dans un moment. J'ai quelque ordre à donner à Justine.

S C E N E V.

DORIMENE, JUSTINE.

D O R I M E N E.

AH, Justine! Que voilà un joli homme que Monsieur le Chevalier!

J U S T I N E.

Je vous l'avois bien dit, Madame, qu'il étoit beau.

M z

DO-

Il faut que je t'avouë que je n'aurois jamais crû qu'il l'eut été à ce point-là. Ah! ma chère Justine; qu'il y auroit de plaisir d'en être aimée!

JUSTINE.

Assûrément.

DORIMENE.

Pour moi, je l'aime; je ne sçaurois m'empêcher de te le dire.

JUSTINE.

Eh bien! il n'y a pas grand mal à cela.

DORIMENE.

Je voudrois fort en être aimée.

JUSTINE.

Et pourquoi ne le seriez-vous pas?

DORIMENE.

Par mille raisons. Premièrement, ces jeunes Gens sont presque tous étourdis & incapables d'une véritable passion. J'ai déjà été souvent trompée; on m'a fait mille infidelitez.

JUSTINE.

Allez, Madame; laissez-moi faire; ne craignez rien de l'avenir, sur l'exemple du passé. Si vous avez été autrefois trompée, je n'étois pas auprès de vous pour vous conduire. Pourvu que vous me vouliez croire, le Chevalier vous aimera pour le moins autant que vous l'aimez.

DORIMENE.

Est-il possible?

JUSTINE.

Je vous dis que dans quinze jours je vous le livre le plus amoureux de tous les hommes; & si je manque d'y réussir, je consens que vous me preniez pour la plus sorte Fille de Paris: Ce que je ne suis pas, Dieu merci.

DORIMENE.

Ah! que je t'aurai d'obligation! Tu dois tout esperer de ma reconnoissance. Mais ça, que faut-il faire pour cela? Apprens-le moi. Tout le monde

monde parle de toi, comme d'une Fille extraordinaire. Pour moi, quelque panchant que j'aie toujours eu à la galanterie, je ne suis pas sçavante sur cette matière; & trop de bonne foi m'a toujours perduë.

J U S T I N E.

Il y a divers moïens, Madame: Mais, comme il n'est pas à propos de s'amuser à la bagatelle, & qu'il n'y a pas de tems à perdre, je ne vous rapporterai que les principaux, & les plus certains.

D O R I M E N E.

Voïons donc.

J U S T I N E.

En premier lieu, il faut commencer par bannir toutes les ceremonies; se défaire de ces vieilles erreurs où l'on étoit autrefois, que les hommes doivent parler les premiers. C'est une pure sottise. On a reformé cet abus fort justement; & il est bien raisonnable, après tout, que celui qui se sent le plus malade demande le premier le remede & le soulagement à ses maux.

D O R I M E N E.

Il n'est rien de plus juste.

J U S T I N E.

Ainsi, vous voïez bien que puisque vous êtes la premiere à sentir de l'amour; car il n'est pas certain que vôtre vûë ait fait sur le cœur du Chevalier le même effet que la sienne a fait sur le vôtre. Puisque vous êtes la premiere, dis-je, à l'aimer, vous devez être la premiere à le lui faire connoître. N'est-il pas vrai?

D O R I M E N E.

Oui, je comprends cela.

J U S T I N E.

C'est aussi à quoi vous devez vous résoudre; mais, sur tout, à donner un bon tour à la déclaration que vous ferez; ne paroître ni trop tiede ni trop empressée: Enfin, ne pas man-

quer de traiter, avec un grand air de mystère, le commerce que vous voulez lier.

DORIMENE.

Voilà de fort bonnes maximes.

JUSTINE.

Tout cela n'est qu'une introduction à la chose. Voici le fait; en un mot le secret des secrets, pour se faire aimer.

DORIMENE.

Quel est donc ce rare secret?

JUSTINE.

C'est, de donner, Madame. Quelque défaut qu'on puisse avoir d'ailleurs, on ne sauroit manquer d'être aimée avec cette qualité.

DORIMENE.

Je l'ai ouï dire comme cela.

JUSTINE.

Vous avez fort bien ouï dire; & l'expérience nous le fait voir tous les jours. Par quel endroit, croiez-vous, que Madame Dinet & Madame Dortille se fassent valoir dans le monde? Est-ce par leur beauté? Elles n'ont jamais été belles. Est-ce par leur jeunesse? On ne sait pas qu'elles aient été jeunes. Cependant on les voit accablées d'Amans; & de quels Amans encore? des plus accomplis de la Cour; tandis que Madame Duri & Madame de Plé, qui sont les plus aimables Femmes de France, n'en ont aucun. Pourquoi cette disette & cette abondance si injustes? C'est que les unes donnent beaucoup, & que les autres ne donnent rien.

DORIMENE.

Il faudra donc se résoudre à faire comme les autres, & à donner. Mais quoi? des garnitures, des nœuds d'épées, des écharpes?

JUSTINE.

Fi! Ce sont des présens qu'on fait à des Gens qu'on ne veut pas aimer long-tems.

D O R I M E N E.

Quoi donc? Des montres, des bagues, des bracelets, des agraffes?

J U S T I N E.

Cela est un peu plus raisonnable; mais tous ces bijoux embarrassent, outre qu'il y a trop à perdre chez les Jouailliers. Madame, croiez-moi; de l'argent, de l'argent: Voilà tout ce qu'il faut. Deux cens Louis font plus de plaisir & plus de profit à un jeune homme, qu'un diamant de quatre cens.

D O R I M E N E.

Je le croi.

J U S T I N E.

Ce n'est pas tout, Madame; Il faut sçavoir donner à propos; se rendre la maîtresse des dons que l'on fait; de sorte qu'il ne soit jamais permis à un Amant de rien exiger, afin qu'il reçoive les moindres liberalitez comme de pures graces & jamais comme une chose due. Enfin, il faut sçavoir bien prendre son tems pour faire ses présens; par exemple, lors qu'il y a quelque fête à la Cour où tout le monde veut être magnifique, ou bien, pour faire un équipage à la veille ou au retour d'un voiage.

D O R I M E N E.

Je ne doute pas que les présens ne soient alors parfaitement bien reçûs.

J U S T I N E.

Madame, ils font dans ces momens des effets admirables: On vous adore, on pleure de tendresse en prenant votre argent. Vous moquez-vous? Un Courtisan, dans ces occasions, se donneroit de bon cœur au Diable pour en avoir. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pû apprendre de plus fin & de plus juste par une longue experience, & par l'intime confiance dont m'ont honorée plusieurs Femmes de Qualité que j'ai eu l'honneur de servir successivement. Voilà le moyen le plus sûr, & quasi l'unique, d'être tou-

jours tendrement aimée ; de ne s'apercevoir jamais de la vieillesse ni des autres disgrâces, d'entretenir la fine galanterie, & de faire durer les belles passions. Je vous en fais part avec joie ; heureuse, si je puis par-là me rendre digne de votre estime, & contribuer à votre satisfaction, en tout bien & en tout honneur.

D O R I M E N E.

Ne doute point que je ne t'aime, & ne te distingue beaucoup au dessus d'une fille de service. Aussi fais-tu bien paroître que tu n'es pas une personne du Commun. Mais, Justine, ce n'est pas tout. Supposé que le Chevalier m'aime, & qu'il réponde à mes empressements, je veux l'épouser, nous nous marierons en secret ; car tu sçais bien que je ne sçauois le faire autrement, de peur de faire crier contre moi toute ma Famille qui n'a jamais voulu consentir que je me remariaisse. D'ailleurs, je n'ai la plus grande partie du Bien, dont je jouis, qu'à condition de demeurer Veuve. Ainsi, il faudra cacher soigneusement ce Mariage. Cependant, quand j'aurai épousé le Chevalier, comment ferai-je pour le voir ? Il faudra sauver les apparences, & il ne suffira pas qu'il soit mon Mari en effet, & que les intentions soient bonnes : Je hais les caquets ; je suis fort delicate sur la reputation, & je ne veux point qu'on puisse gloser sur notre commerce, comme on fait sur plusieurs autres.

J U S T I N E.

Je voi bien qu'il faut que je vous donne des avis là-dessus. Puisque le Chevalier sera votre Mari, car autrement, de bonne foi, je ne le ferois pas ; je suis trop scrupuleuse sur ce point : Vous ferez donc, Madame, pour voir votre Epoux, ce que toutes les autres Femmes font pour voir leur Amant. Aussi bien le Chevalier sera-t-il presque la même chose pour vous ; & puisque vous ne le verrez qu'en secret, vous trou-

trouverez en lui toute la sûreté d'un Mari & tout le ragoût d'un Galant. Sçachez donc, Madame, que vous pourrez vous servir, pour le voir, de la maison d'une Amie, sans conter celles de certains Peintres, des Musiciens qui font des Concerts chez eux certains jours de la semaine, celles des Danceurs, des Coëffieuses, des Lingeres & des Operateurs pour les dents : mais tout cela me semble périlleux ; & d'abord qu'il faut se confier à quelqu'un, je n'en suis plus.

D O R I M E N E.

Il ne faut donc se fier à personne.

J U S T I N E.

Non, Madame. Il ne faut se fier qu'à une Femme de Chambre, parce que cela est indispensable, & qu'on ne sçauroit s'en passer. Ce sont là, Madame, les diverses manières dont vous pouvez voir votre Mari ; mais la plus sûre est, de le faire venir chez vous.

D O R I M E N E.

Chez moi ? Ah ! cela est trop dangereux.

J U S T I N E.

Au contraire, Madame ; croïez que les choses les moins vrai-semblables sont celles qu'on peut hazarder avec moins de crainte. On fait entrer un Homme sur la brune, un manteau sur le nez ou déguisé. Il se coule dans votre appartement, on l'enferme dans un Cabinet, on le garde trois ou quatre jours ; cependant on fait la malade, pour avoir plus de liberté, & on s'entretient avec lui tant qu'on veut.

D O R I M E N E.

Mais, comment faire porter à manger à un Homme, sans qu'on s'en aperçoive dans la maison !

J U S T I N E.

Bon ! On le nourrit de confitures. Voilà le meilleur de l'aventure. Vous ne sçauriez croire le plaisir que l'on fait à tous ces Messieurs, de

M s les

les tenir ainsi enfermez. Comme on est quelques jours sans les voir dans le monde, on leur fait la guerre après, sur ce qu'ils ont disparu; & ils passent pour gens à bonne fortune. Cela les charme; sans conter la joie qu'ils ont de dire, en arrivant chez eux; hai! qu'on me couche au plus vite, qu'on me donne un bouillon dans deux heures, & , sur tout, qu'on ne laisse entrer personne dans ma chambre; je veux dormir trois jours pour me refaire.

D O R I M E N E.

Oui. Voilà, sans doute, le meilleur expedient. Mais, allons rejoindre la Compagnie & faire après tenir un billet au Chevalier, pour l'avertir de se rendre ici cete nuit. Cependant, sois persuadée de ma reconnoissance.

J U S T I N E.

J'espere, Madame, de vous faire encore mieux connoître mes talens, & ce que je vauz, dans la suite de l'avanture,

Fin du Troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE I.

ANGELIQUE, LISE.

LISE.

Vous l'avez donc bien embarrassé, Madame.

ANGELIQUE.

Je te dis, que je l'ai mis au desespoir, mais il a toujours cru, que j'étois le Frere d'Angelique; & le volage n'a pas eu le moindre soupçon de la verité. Cependant, je t'avouërai, que j'ai pris un fort grand plaisir à jouir de son embarras.

LISE.

Mais, n'aprehendez-vous point qu'il vous querelle & vous oblige à deguainer?

ANGELIQUE.

Plût à Dieu! Je sçai bien le moïen de lui répondre.

LISE.

Mais, comment sortirez-vous d'un autre embarras bien plus grand à mon gré? De bonne foi, vous avez une terrible affaire sur les bras, &

Dorimene ne vous fera point de quartier. Diantre, comme elle y va ! A peine vous a-t-elle parlé, qu'elle vous écrit de vous rendre chez elle, environ sur le minuit ; qu'en toussant deux fois on vous ouvrira la porte, où vous trouverez un Guide qui vous conduira en des lieux, où vous ne serez pas fâché d'être venu. Que pensez-vous que tout cela signifie ?

ANGELIQUE.

Mais toi, qu'en penses-tu toi-même ?

LISE.

Franchement, je croi que l'assignation sera périlleuse, & que vous n'en sortirez pas à votre honneur.

ANGELIQUE.

Pourquoi non ? Dorimene veut seulement me parler en particulier ; & voilà tout.

LISE.

Bagatelle. Les Femmes de son caractère ne veulent point perdre de tems. Elles savent trop bien qu'on ne le recouvre jamais, quand il est une fois perdu. Enfin, croïez-moi, Madame ; c'est un dangereux animal qu'une Beauté surannée.

ANGELIQUE.

Nous verrons. J'ai trop besoin de cette Femme, pour manquer à son rendez-vous. Enfin, quoi qu'il en arrive, je rirai au moins de l'aventure. Mais voici l'heure, à peu près. Approche de la porte, & faisons le signal. Est-ce de ce côté ?

LISE.

Oui ; je pense que nous y voilà.

ANGELIQUE, *après avoir toussé.*

St, St. Peut-être ne viendra t-il personne.

LISE.

On ne viendra que trop. Ce n'est pas par-là que l'intrigue manquera,

AN-

St, St.

S C E N E II.

A N G E L I Q U E, L I S E,
J U S T I N E.S T, St. J U S T I N E, *ouvrant la porte.*

L I S E.

Je vous l'avois bien dit. Il y a déjà long-
tems que la Sentinelle étoit posée.

A N G E L I Q U E.

Tai-toi. Qui va-là?

J U S T I N E.

Qui va-là, vous-même?

L I S E.

Amis de la garde.

J U S T I N E.

Bon. Est-ce vous, Monsieur le Chevalier.

A N G E L I Q U E.

Oui, c'est moi.

J U S T I N E.

Venez. Donnez-moi la main, que je vous
conduise; sur tout ne faites point de bruit.

A N G E L I Q U E.

Non, non; ne craignez rien. Je sçai comme
il en faut user.

J U S T I N E.

Je n'en doute point. Ce n'est pas la première
fois que vous vous êtes trouvé en pareille fête.

A N G E L I Q U E.

Il y paroît bien aussi, que tu n'en es pas à
ton apprentissage.

L I S E.

La peste! La Matoise ne l'entend pas mal.

Allons. Ferai-je entrer mon Valet?

JUSTINE.

Non; vous pouvez le renvoyer.

ANGELIQUE.

Va-t-en au logis.

SCENE III.

LISE *seule.*

B On soir. La voilà bien gîtée, ma foi. Comment fera-t-elle pour s'en tirer? car enfin, ce n'est pas pour rien qu'on la fait venir là. Diable! Les Femmes de Paris y vont dru. Elles ne s'amusent pas long-tems à la ceremonie: C'est aussi le meilleur parti, franchement; c'est avoir du bon sens. A quoi bon tant lantiponer? Mais, à propos, quand j'y fais reflexion, l'habillement que j'ai m'a trop enhardie, je croi que j'ai perdu l'esprit: Me voici à minuit, seule dans les ruës. Il pourroit m'arriver mal-encontre. Regagnons donc la maison au plus vite. Mais, qu'est-ce que j'entens?

SCENE IV.

JASMIN, LISE.

JASMIN.

O Ui, morbleu! c'en est trop, & ceci ne peut pas durer. Voilà une belle heure pour porter un billet au Chevalier. Où diable le trouver? Ma foi, mon Maître n'a pas de conscience.

LISE,

L I S E.

Je croi que c'est Jasmin, le Valet de Licidas. Oui, c'est lui-même. Tâchons d'entendre ce qu'il dit, & d'apprendre ce qu'il vient faire ici, à l'heure qu'il est.

J A S M I N.

J'aimerois mieux servir le Diable que cet homme-là. Quoi ! il faudra toujours mener la même vie ? Etre exposé, à tous momens, aux caprices & à la mauvaise humeur d'un étourdi de Maître ; employer la moitié du tems à courir, par son ordre, dans les ruës de Paris, l'autre à le chercher dans les Cabarets, dans les Academies ou autres lieux ; & après, pour se refaire, passer la nuit en sentinelle devant la porte de sa Maîtresse, le plus souvent sans avoir soupé ? Non, Jasmin, cela ne se peut pas. Vous vous tuerez, mon Ami, & vous êtes un sot. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je commence à vous le dire : Songez donc ~~serieusement~~, dès demain, à demander votre congé, ou à le prendre en cas de refus. Oui ; c'est une chose résolue. Après demain, plus de peine. Prenons donc patience pour cette nuit ; & puisque c'est pour la dernière fois, promenons-nous le long de cette ruë.

L I S E.

Je veux aussi me promener & marcher sur ses pas, pour l'embarasser un peu.

J A S M I N.

N'entens-je point quelqu'un. Oui, je ne me trompe point. C'est peut-être un homme qui ne pense pas à moi, & qui de bonne foi passe son chemin. Mais pourtant il me semble qu'il me suit pas à pas. Voïons encore. Justement. Il faut sçavoir pourquoi il en use de la sorte. L'Ami, parle un peu à moi, écoute.

L I S E.

Et bien, qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?

J A S.

J A S M I N.

Je voudrois bien ſçavoir, quel eſt ton deſſein de venir m'obſerver ici.

L I S E.

Eh ! qui t'a dit que je viens pour cela ?

J A S M I N.

Qui me l'a dit ?

L I S E.

Oui ! qui te l'a dit ?

J A S M I N.

Vraiment, il ne faut pas être grand ſorcier pour le deviner. Ta maniere d'agir me le fait aſſez connoître.

L I S E.

Tu rêves, mon Ami. Je ne penſe pas ſeulement à toi.

J A S M I N.

Aurois-je tort, en effet, de l'avoir ſoupçonné ? & me ſerois-je allarmé mal à propos ? Voions encore. Eh bien, ne voila-t-il pas mon conte ?

L I S E.

Quoi ?

J A S M I N.

Pourquoi marches-tu derrière moi, quand je ſuis devant ?

L I S E.

Eh ! pourquoi ès-tu devant, quand je marche derrière ?

J A S M I N.

Pourquoi ne marches-tu plus, quand je m'arrête ?

L I S E.

Pourquoi t'arrêtes-tu, quand je ne marche plus ?

J A S M I N.

Pourquoi me regardes-tu, quand je tourne la tête ?

L I S E.

Pourquoiournes-tu la tête, lors que je te regarde ?

J A S-

J A S M I N.

Bas. Voici un Drôle bien resolu. Tâchons de l'épouvanter; en tout cas, s'il fait le mauvais, j'ai bonnes jambes. *Haut.* Oh, morbleu! ma patience est à bout. Je ne puis plus souffrir cette insolence.

L I S E.

Comment, qu'est-ce à dire?

J A S M I N.

C'est à dire que tu prendras la peine de décamper, autrement tu verras beau jeu.

L I S E.

Il ne me plaît pas, moi, de m'en aller; & n'ai-je pas ma part, comme toi, sur le pavé du Roi?

J A S M I N.

D'accord. Mais, voilà ta part là bas, & voici la mienne. Si tu t'avises de faire un seul pas sur mes terres, je t'étrillerai comme il faut.

L I S E.

Toi?

J A S M I N.

Oui, moi. Veux-tu voir un peu par plaisir?

L I S E.

Voïons donc ces grandes prouesses.

J A S M I N.

Tu vas voir. Ah! Coquin, tu fuis? J'avois toujours bien crû que tu ne valois rien; & tu ne merites pas que je te suive.

S C E N E V.

J A S M I N *seul.*

ME voici seul enfin. La triste figure qu'un homme fait la nuit au milieu d'une rue! N'importe, consolons-nous. On dit, que les Amans ont toujours été sujets à ces sortes d'accidens

cidens ; & puisque je suis rangé parmi leur nombre, subissons, sans murmurer, toutes les fatigues de l'Amour.

SCENE VI.

JASMIN, L'ESPERANCE,
LISE.

L'ESPERANCE à *Lise*.

VA-t-en t'amuser. Montre-lui un peu de résolution. Enfin, s'il fait le mauvais, fais semblant de te vouloir battre, tu verras beau jeu.

LISE.

Prends-y bien garde au moins. Il est brutal comme un Diable, & il m'assommeroit.

L'ESPERANCE.

Va, te dis-je ; & laisse-moi faire.

JASMIN.

Parbleu ! j'ai été tantôt bien heureux, d'avoir affaire à un Drole qui a eu encor plus de peur que moi. Sans cela, j'en aurois pour mon compte. Voilà de quoi sert de parler quelquefois : Mais, on me suit ; & je croi que voici mon Homme revenu.

LISE.

A peu près.

JASMIN.

Ah ! mon Mignon ; tu reviens pour te faire battre. Parbleu ! il faut que je t'assomme.

LISE.

Oui ? Voïons qui sera le plus fort des deux.

L'ESPERANCE.

Eh ! Messieurs. Arrêtez-vous. Les combats sont défendus. Je ne souffrirai point que vous vous battiez.

JAS-

J A S M I N.

La peste ! quel coup il m'a donné ? Monsieur, prenez garde , s'il vous plaît.

L' E S P E R A N C E.

Non ; il faut que je vous separe.

J A S M I N.

Diantre ! quelle maniere de separer !

L I S E.

Ah , Coquin !

L' E S P E R A N C E.

Encore ? ah ! c'en est trop. Vous ne vous battez point.

J A S M I N.

Ce n'est pas moi , Monsieur , c'est lui qui recommence ; & vous ne le frappez point.

L' E S P E R A N C E.

Je ne frappe personne : Mais la charité m'oblige à faire ce que je fais , & d'empêcher qu'il n'arrive du mal à mon prochain.

J A S M I N.

à part. Que la peste t'étouffe avec ta charité. Comment , il frappe toujours ? Ah ! je n'en puis plus. Heureux , si la fuite m'en peut délivrer.

S C E N E VII.

L'ESPERANCE, LISE.

L I S E *riant.*

PAr ma foi , tu es un drole de corps ! Tu ne l'as pas mal repassé.

L' E S P E R A N C E.

Eh ! ce n'est encore qu'un prélude. Si nous sommes long-tems Rivaux , je lui jouerai souvent de semblables tours.

L I S E

L I S E.

Diable ! Il n'y a donc pas plaisir d'être ton Rival ?

L'ESPERANCE.

Non. Je hais mes Rivaux à la mort ; aussi n'y a-t-il rien de plus haïssable.

L I S E.

Ton Maître a-t-il autant de haine pour Lcidas que tu en as pour son Valet ?

L'ESPERANCE.

A peu près. Mais, que fais-tu si tard ici ?

L I S E.

J'attens mon Maître.

L'ESPERANCE.

Le Chevalier est donc enfermé avec Dorimene.

L I S E.

Oui. Il travaille là pour vos intérêts. Mais, ne sçaurions-nous entrer dans cette maison ? Je voudrois bien y attendre mon Maître.

L'ESPERANCE.

Vien, vien ; nous y entrerons assurément. La porte est presque toujours ouverte ; & quand elle ne le seroit pas, il y a long tems que Justine m'a enseigné le secret de l'ouvrir. Sui-moi seulement.

SCENE VIII.

On ouvre une fenêtre.

DORIMENE, ANGELIQUE,
JUSTINE.

J U S T I N E.

ENfin, tout le monde est couché. Avancez. Le voici, Madame. Je vous l'amène sans peine ; & il m'a paru qu'il avoit assez de plaisir

fir à se laisser conduire.

A N G E L I Q U E.

Lors qu'on vient en des lieux comme celui-ci, on doit au moins marquer par son empressement qu'on est persuadé de son bonheur.

D O R I M E N E.

Mais, est-il bien vrai que vous contiez ceci pour un bonheur? & n'est ce point un compliment?

A N G E L I Q U E.

Un compliment, Madame? ah! c'est me faire une injustice trop grande, que de l'avoir seulement pensé. Detrompez-vous, je vous en conjure; & croïez que je connois mieux le prix des faveurs qu'on me fait.

D O R I M E N E.

Le prix de celle-ci n'est pas bien grand; mais, du moins, part-elle d'un cœur sincere; c'est de quoi j'espere que vous serez bien tôt convaincu. Cependant, retirez-vous, Justine; passez dans mon antichambre, & prenez garde que personne ne puisse nous surprendre.

S C E N E IX.

DORIMENE, ANGELIQUE.

D O R I M E N E.

EN verité, quand je songe à ce que je fais, Monsieur le Chevalier, j'aprehende fort de perdre vôtre estime & d'attirer vos mépris, au lieu de vôtre tendresse: Mais, jugez-en mieux, je vous prie; n'allez pas vous imaginer que je suis une de ces Femmes à qui de pareilles démarches ne coutent rien. De ces Femmes, dis-je, qui font un commerce perpetuel de galanterie & de galans. Croïez, au contraire, que c'est ici la premiere foiblesse & le premier éga-

rement de ma vie. Excusez la déclaration que je vous ai faite, par la nécessité qu'il y a de vous aimer d'abord qu'on vous connoît.

ANGELIQUE.

Ne doutez point, Madame, que je ne vous rende toute la justice que je dois. Je suis hors de moi même, lors que je pense à vos bontez & à l'état heureux où je me trouve. Il faut que mes transports vous marquent, encore mieux que mes paroles, quelle est la joie qui me possède.

DORIMENE.

Ah! prenez garde. Arrêtez-vous. Je sens un rouge furieux qui me monte au visage. De bonne foi, vous me faites trembler, & je connois à présent que vous êtes trop dangereux.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon, Madame. Je me suis laissé emporter par un premier mouvement dont je n'ai pas été maître : mais ne craignez rien à l'avenir; je contraindrai mes transports, & il n'y aura que mon cœur qui en sentira la violence.

DORIMENE.

Hélas! ce n'est pas sans raison que je vous dis tout cela. Un autre que vous, qui seroit à votre place, s'imagineroit que ce n'est pas pour rien que je vous ai donné un rendez-vous à l'heure qu'il est, & avec tant de mystère, & sur cette confiance, il oseroit tout entreprendre. Que dis-je? Il croiroit même que le soin que je prens de vous le défendre, seroit un avertissement de le tenter, & que ma haine seroit le prix juste & infailible d'une trop grande retenue.

ANGELIQUE.

A Dieu ne plaise, Madame, que je conçoive de pareils sentimens!

DORIMENE.

La plus part des Hommes aujourd'hui sont har-

hardis dans le tête à tête. Ils s'imaginent que trop de sagesse offence les Femmes; & revenus de cette maniere d'aimer pure & respectueuse qu'on pratiquoit du tems de nos Peres, disent qu'elle est bonne dans les Livres, mais impertinente dans la société: Ainsi, à la premiere occasion, ils parlent sans façon de ce qui les meine & croient que c'est agir de bon sens de chercher dès le premier jour la fin de l'avanture.

A N G E L I Q U E.

Ils ont tort, Madame; & ils sont indignes de la trouver jamais.

D O R I M E N E.

Je ne sçai s'ils ont tort ou raison; je sçai seulement que c'est la mode maintenant, & qu'en cela, comme au reste des choses, la mode l'a emporté sur toutes les autres considerations; mais je voi bien que vous n'êtes pas fait comme ces Hommes dont je vous parle.

A N G E L I Q U E.

Hélas! non, Madame, je ne suis pas fait comme eux; mais permettez au moins, Madame, que je vous demande une grace que je souhaite infiniment obtenir de vous.

D O R I M E N E.

Parlez sans crainte. Il n'est rien que je puisse vous refuser; & vous m'offencez, si vous avez le moindre doute là-dessus.

A N G E L I Q U E.

Je vous supplie donc, Madame, de ne plus souffrir Licidas chez vous, de lui interdire votre maison; je ne sçaurois l'y voir sans desespoir; & je vous demande ce sacrifice en faveur de ma Sœur, pour la vanger, en quelque façon, des maux que cet Amant volage lui a fait souffrir.

D O R I M E N E.

N'est-ce que cela que vous aviez à me demander?

AN-

Non, Madame; & je vous le demande à genoux.

DORIMENE.

Je vous l'accorde avec joie, & je voudrois...

SCENE X.

DORIMENE, ANGELIQUE,
JUSTINE.

JUSTINE.

ON vous vient querir, Madame; & il faut vous separer absolument.

DORIMENE.

Qui me vient querir à l'heure qu'il est? Révez-vous?

JUSTINE.

Je ne rêve point du tout. C'est Madame votre Nièce qui est en travail d'enfant. Elle souffre beaucoup & crie de même; & celui qui vous vient chercher de sa part m'a juré fort sérieusement, qu'elle n'attend plus que vous pour accoucher.

DORIMENE.

Adieu, Monsieur le Chevalier. Je ne puis me dispenser d'aller là. Nous nous reverrons bien-tôt, & vous aurez demain de mes nouvelles.

ANGELIQUE.

Que je suis malheureux! Pour n'empêcher d'être plus long tems avec vous, il faut qu'un Enfant s'avise de venir au monde.

DORIMENE.

Nous reparerons demain le tems que nous perdons aujourd'hui, & je vous promets que je tien-

tiendrai toutes choses prêtes pour nous marier en secret. Ne le voulez-vous pas?

A N G E L I Q U E.

Ah! Madame, c'est là le comble de mes vœux.

D O R I M E N E.

Adieu. Justine, venez avec moi jusques dans ma chambre; vous viendez après reconduire Monsieur le Chevalier par le petit escalier.

S C E N E II.

A N G E L I Q U E *seule.*

CEt accouchement est venu fort à propos. J'ai vû l'heure où le pauvre Chevalier alloit être pris sans vert: Mais m'en voilà quite; & mon Traître sera chassé de la maison de ma Rivale.

J U S T I N E *revenant.*

Allons; allez vous coucher, mon pauvre Enfant; sortons. N'êtes-vous pas bien content?

A N G E L I Q U E.

On ne peut pas plus; & je t'assûre que je ne manquerai pas de recompenser libéralement tous tes soins.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LICIDAS, JASMIN.

LICIDAS.

Où, je veux me couper la gorge avec lui. La chose est résolue, & rien ne sçauroit me détourner de ma résolution. Il faut que j'apprenne à ce jeune étourdi qu'il est dangereux de pousser à bout des gens comme moi. Ne l'as-tu pas trouvé?

JASMIN.

Non. Mais, Monsieur, considérez....

LICIDAS.

Je n'ai rien à considérer. Va le chercher encore, porte-lui de ma part ce billet, & reviens me rendre réponse.

JASMIN.

Mais, s'il m'arrive du malheur en faisant ma commission?

LICIDAS.

Que tu as peur! Ne m'as-tu pas dit tantôt que tu te voulois battre aussi contre le Valet?

JASMIN.

Sans doute; & je suis toujours dans le même

me dessein. J'ai sur le cœur l'aventure de cette nuit où je soupçonne ce fripon de Valet d'avoir un peu de part : Mais faisons les choses dans l'ordre ; allez-vous-même faire votre appel au Maître, & j'irai faire le mien au Valet.

L I C I D A S.

Cela ne se peut pas.

J A S M I N.

Et moi je vous assure, Monsieur, qu'il prendra mal la chose de ma part, qu'il ne manquera jamais de dire que vous le méprisez, & sur ce prétexte il commencera peut-être à se vanger sur moi de l'affront que vous lui aurez fait. Où en serai-je, moi, si cela arrive ?

L I C I D A S.

Tu te défendras le mieux qu'il te sera possible. N'as-tu pas là une bonne épée ? Elle est assez longue pour le moins.

J A S M I N.

Pas trop, me semble. En tout cas, c'est pour tuer les gens de plus loin. Cependant, j'en reviens toujours à ma première proposition : Si le Chevalier m'attaque, je suis un garçon perdu. Je me défendrai fort bien contre le Valet ; mais, pour le Maître, il n'en est pas de même. Tous les Maîtres ont un ascendant furieux sur les Valets. D'ailleurs, je me souviendrai, pendant le combat, des coups dont vous m'honorez quelquefois ; & la peur, d'en recevoir de pareils de lui, me fera battre fort mal. Je vous l'avoue, voyez-vous, je me connois, je suis sincère & franc, & vous verrez...

L I C I D A S.

Fais ce que je te dis sans raisonner davantage. Je vais t'attendre chez moi.

J A S M I N.

Ah Ciel ! Voici le Chevalier. Oh ! demeurez au moins à quelques pas d'ici. Parbleu, il s'en va. J'ai bien envie de m'en aller aussi. Abor-

dons le pourtant. Allons; ferme, Jasmin, bon courage.

SCENE II.

ANGELIQUE, LISE,
JASMIN.

JASMIN.

Monsieur, pourroit-on vous dire un mot?

ANGELIQUE.

Volontiers; qu'est-ce?

JASMIN.

Je ne sçai, Monsieur, si vous sçavez que je suis le Valet de Monsieur Licidas.

ANGELIQUE.

Que m'importe?

JASMIN.

C'est, Monsieur, que j'ai un billet à vous donner de sa part.

ANGELIQUE.

N'y a-t-il que cela? Donne.

JASMIN.

Le voilà.

ANGELIQUE.

Où vas-tu?

JASMIN.

Je me retire, afin que vous puissiez lire en liberté.

ANGELIQUE.

Non; attens la réponse.

JASMIN.

Vous l'envoïerez par votre Laquais.

ANGELIQUE.

Non, te dis-je. Tu la reporteras toi-même.

JASMIN.

Ai, ai! Ceci ne vaut pas le Diable.

AN-

A N G E L I Q U E lit.

Après m'avoir montré tant de fermeté, vous ne serez pas surpris de recevoir ce Billet de ma part. Je croi même que vous vous y attendez; au moins devez-vous le faire, s'il vous reste un peu de bonne opinion de moi. Je tâcherai de vous la donner encore meilleure dans notre combat. Sçachez donc que je veux me couper la gorge avec vous. Vous pouvez choisir le tems, le lieu & les armes que vous croirez vous être les plus avantageuses. Adieu. Il me tarde de voir si vous raillez aussi bien l'épée à la main que dans une ruelle.

L I C I D A S.

Voilà un Billet aussi brutal qu'on en puisse écrire. Votre Maître est un sot qui ne sçait pas vivre, de me l'avoir envoié; & vous êtes un mal avisé de me l'avoir apporté. Je le punirai tantôt de son insolence. Je vai, en attendant, vous punir de la vôtre.

J A S M I N.

Moi, Monsieur? Est-ce ma faute? Je ne sçai pas lire. Pouvois je deviner, si ce billet étoit brutal ou non? D'ailleurs, vous n'ignorez pas qu'un Valet doit s'aquiter toujours, sans rien examiner, de tout ce qu'un Maître lui ordonne. Mettez-vous en ma place, & voyez si j'ai tort.

A N G E L I Q U E.

Va, je te pardonne; aussi bien es-tu indigne de ma colere.

J A S M I N.

Assûrement; & vous n'auriez point d'honneur à me battre.

L I S E.

Quoi? avec ce beau raisonnement il s'échappera de vos mains & s'en ira sain & sauf.

J A S M I N.

Pourquoi non?

A N G E L I Q U E.

Que veux-tu que je fasse à ce misérable?

Que vous le rossiez comme un Diable.

J A S M I N.

Voiez le beau conseil ! Monsieur n'en fera rien. Il est trop honnête homme ; & ce n'est pas à un faquin, comme toi, de lui vouloir apprendre à vivre.

A N G E L I Q U E.

Va-t-en.

J A S M I N.

J'obéis de grand cœur. Fuffai-je déjà bien loin !

A N G E L I Q U E.

Dis à ton Maître que je me rendrai ici dans demie-heure au plus tard, & que j'ai choisi ce lieu même pour terminer nos différens.

J A S M I N.

Quelles amies voulez-vous, Monsieur ?

A N G E L I Q U E.

Je n'en veux point d'autres que celles que je porte.

L I S E.

Oui oui, nous vous battons tous deux comme il faut.

J A S M I N.

J'aurai soin de rapporter à mon Maître tout ce que vous venez de me dire. Serviteur.

S C E N E III.

ANGELIQUE, L I S E.

L I S E.

EH bien, Madame, que prétendez-vous faire ? Il faut prendre un parti. Il n'y a plus à balancer. Cet appel gâte tout, & met fin à votre déguilement. Voulez-vous vous aller battre

tre contre Licidas? Franchément ces sortes de combats ne conviennent guere à des personnes comme vous & moi.

A N G E L I Q U E.

Vien. Ma résolution est prise. Ne crains rien. Je croi qu'elle réussira au gré de mes souhaits. Cependant, hâtons-nous de nous éloigner d'ici. J'entens ouvrir cette porte. Ceux qui vont sortir pourroient nous arrêter. Courons. Le moindre retardement romproit toutes nos mesures.

S C E N E IV.

DORIMENE, JUSTINE.

D O R I M E N E.

AH! Justine. C'est lui-même. Oui; voilà justement le Chevalier qui s'en va.

J U S T I N E.

Voulez-vous que je coure après lui pour l'appeler?

D O R I M E N E.

Non; je rougirois trop à le voir, après ce qui s'est passé entre nous; & il vaut mieux attendre la même heure où je l'ai vû cette nuit. Je lui parlerai avec moins de trouble.

J U S T I N E.

Avouez, Madame, qu'il y a bien du plaisir d'avoir un Amant fait comme lui. Peu de personnes ont ce bonheur; & je n'en connois que deux ou trois à Paris, à qui l'amour fasse de semblables présens.

D O R I M E N E.

Oui, le Chevalier est aimable, j'en demeure d'accord: Mais, hélas! Justine, il est bien jeune.

JUSTINE.

Eh! qu'oi, Madame? est-ce un défaut?

DORIMENE.

Non; au contraire, c'est la première des qualités qu'on doit souhaiter dans un Amant: Cependant, quelque agréable qu'elle soit, elle a ses inconvénients; les jeunes Gens font de grandes fautes.

JUSTINE.

Il est vrai; mais, Madame, ces fautes portent leurs excuses avec elles.

DORIMENE.

Il y a pourtant de certaines fautes que les Femmes ne pardonnent que difficilement; & de bonne foi, je croi qu'on ne les devroit jamais pardonner.

JUSTINE.

Mais, Madame, qu'est-ce que ce pauvre Garçon vous a fait? Qu'y a-t-il qui vous anime contre lui?

DORIMENE.

Ah! je n'oserois te le dire.

JUSTINE.

Je vous en conjure.

DORIMENE.

Que tu n'as pressenti! N'est-ce pas t'en dire assez que de te répéter, que le Chevalier est fort jeune? Une Fille, aussi intelligente que toi, n'a pas besoin d'en sçavoir davantage pour tout deviner.

JUSTINE.

Quoi qu'il ait fait, Madame, vous n'avez pas tout-à-fait raison, ni tout-à-fait tort; car, enfin, vous ne lui avez encore rien donné. Jusques-là il n'est obligé à rien.

DORIMENE.

J'avouë que j'ai tort, de ne lui avoir pas envoyé quelque présent. Tu m'as fort bien prouvé, que c'est par là qu'il faut toujours commencer, & que c'est la plus éloquente déclaration qu'on

qu'on puisse faire. Mais, voici ma Fille. Réservons cette conversation pour une autre fois, & allons au plus vite faire nos emplettes. Eh bien, ma Fille, êtes-vous prête?

S C E N E V.

DORIMENE, LUCINDE,
JUSTINE, LICIDAS,
J A S M I N.

L U C I N D E.

Où, Madame. Je vous demande pardon de vous avoir fait tant attendre : Mais je vois Licidas ; ctoïez-vous qu'il vienne nous parler?

D O R I M E N E.

Je ne sçai ; cependant il fera fort bien de ne venir point, car il auroit le chagrin d'être fort mal reçu. Il ne viendra pas ; il nous saluë en passant, sans s'aprocher de nous.

L I C I D A S.

Laissons les aller. Elles troubleroient le dessein où nous sommes.

S C E N E VI.

LICIDAS, JASMIN.

J A S M I N.

Enfin, Monsieur, nous voici sur le champ de Bataille, tous deux résolus à bien faire. Je me suis mis en escarpins, pour mieux sauter & prendre mieux mes avantages. Là, parlez-moi franchement : N'avez-vous pas un peu de peur ?

Moi? non.

JASMIN.

Allons, allons; dites la vérité.

LICIDAS.

Ma foi, je te la dis. Je t'avoûrai que je ne suis pas du même sang froid dont je serois en allant souper avec mes Amis; & je ne ferai point comme certains Fanfarons qui disent, qu'ils vont se battre avec la même indifférence qu'ils iroient à des Nôces. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut pas donner justement le nom de crainte au mouvement dont je suis agité, & que c'est plutôt un transport de colere & un desir de vangeance, qu'un effet de timidité.

JASMIN.

Pour moi j'ai peur tout de bon; je le confesse ingénuement. Ce n'est pas que je n'aie pour le moins autant de colere que vous, mais j'ai encore plus de crainte, & j'ai raison d'en avoir. Je ne viens ici qu'à regret. J'y viens cependant. Je croi que c'est là tout ce que l'on peut demander à un brave homme. Il ne s'agit pas cependant ici d'un marché d'une heure; les suites en sont terribles: Point de milieu, ou la mort ou la Greve. Rassurons-nous pourtant. Allons; courage, Jasmin. Quoi qu'il arrive, tu te vas couvrir d'une gloire immortelle. Si tu meurs dans le combat, tu auras le sort d'un milion de grans Seigneurs ou de Héros. Si tu tues au contraire, & qu'on te pendre après, n'importe, il y aura encore de l'honneur à acquerir, d'être pendu pour une action de valeur: Car enfin, le crime fait la honte & non pas l'échafaut. Allons donc; un peu de résolution. Oui, tout cela est vrai; mais j'ai beau faire, je ne puis cesser de craindre, & je sens qu'il y a toujours de l'homme là dedans.

LICIDAS.

Morbleu, j'enrage. Nos gens ne viennent point.

JAS-

J A S M I N.

Eh! Monsieur; ils ne viendront que trop tôt.

L I C I D A S.

J'aprehende que le Chevalier manque à la parole qu'il t'a donnée.

J A S M I N.

Plût à Dieu!

L I C I D A S.

Je le traiterois comme il faut : Mais, que cherchent ces deux Femmes?

S C E N E VII.

L I C I D A S, J A S M I N,
A N G E L I Q U E, L I S E,*en habit de Femmes en capes.*

J A S M I N.

CE sont les mêmes que nous avons trouvées
vingt fois sur nos pas. Je les reconnois bien.

L I C I D A S.

Peut-être ne feront-elles que passer sans s'arrêter ici.

J A S M I N.

Non, les voilà qui s'arrêtent, & qui semblent parler ensemble.

L I S E.

Ils sont bien embarrassés, Madame; & nous les chagrinons bien d'être ici.

L I C I D A S.

Ah! Morbleu, quel contretiens! Qui penses-tu qu'elles soient?

J A S M I N.

Ce sont deux Avanturieres qui cherchent fortune.

L I C I D A S.

Que ferai-je pour les obliger à s'en aller ? Si le Chevalier vient tandis qu'elles seront ici, elles pourront bien s'opposer à notre fureur, se jeter entre deux & nous empêcher de nous battre.

J A S M I N.

Eh ! plutôt au Ciel !

L I C I D A S.

Il n'y a pas à balancer. Il faut leur parler. Celle-ci me semble la Maîtresse. Pardonnez, Madame, si j'ose vous aborder malgré le soin que vous prenez de vous cacher ; mais je ne puis m'en dispenser, dans l'état où je me trouve, & il m'est si important d'être seul en ce lieu, que je suis contraint de vous supplier de choisir un autre endroit pour votre promenade, & de me laisser attendre ici, sans aucuns témoins, la fin d'une aventure d'où dépend tout ce que j'ai de plus cher au monde.

A N G E L I Q U E.

Je suis fâchée, Monsieur, de ne pouvoir pas faire ce que vous demandez. J'allois moi-même vous prier de la même chose, si vous ne m'aviez prévenue ; & je dois voir en ce lieu terminer une intrigue dont le bon ou mauvais succès doit absolument décider de ma fortune.

L I C I D A S.

Ah ! Madame ; votre affaire n'est pas de la conséquence de la mienne. Il s'agit de mon honneur. Vous sçavez ce que c'est pour un honnête homme.

A N G E L I Q U E.

Et la vôtre est peu de chose à l'égard de la mienne. Il s'agit de tout le repos de ma vie ; contez-vous cela pour rien ?

L I C I D A S.

Madame, je vous assure que j'ai ici un Rendez-vous qui ne veut point de spectateur.

A N-

Et je vous jure, moi, que j'y en ai un qui demande le tête à tête.

L I C I D A S. *Bas.*

Mais cette voix me touche sensiblement. Plus elle me parle, plus je croi que le son ne m'en est pas inconnu. Sa taille même me frappe d'une maniere toute particuliere. Enfin, sous le masque, cette Personne a l'air d'être jolie. Je voudrois bien la voir au visage. Je pense que j'ai trouvé un moïen pour y réussir. *Haut.* Je voi bien, Madame, qu'il faudra vous obéïr & vous quitter la place, aussi bien est-il juste que les Cavaliers cedent toujours aux Dames; mais, pour prix de ce sacrifice, je vous demande la grace de vous demasquer, que je connoisse, au moins, la Personne pour qui je me fais cette violence.

A N G E L I Q U E.

Ah! Monsieur; il m'est de la derniere consequence de me cacher.

L I C I D A S.

Quoi? vous me refusez cette legere satisfaction? C'en est trop, & je vous declare que ce n'est qu'à cette condition que je puis vous laisser ici seule.

A N G E L I Q U E.

Eh, bien! Vous le voulez. Il faut vous contenter. Regardez-moi donc autant qu'il vous plaira, & voyons quel effet ma vûe fera sur votre esprit & sur votre cœur. Mais, quoi? Monsieur, qu'avez-vous? qu'est-ce qui vous surprend?

L I C I D A S.

Ne me trompai-je point? Est-ce un songe ou si c'est en effet Angelique, qui paroît à mes yeux?

A N G E L I Q U E.

Oui; c'est elle-même, Perfide. La reconnoissez-vous encore? C'est cette même Angelique qui n'a jamais aimé que vous, que vous avez

lâchement abandonnée, & qui, malgré tant de justes raisons de vous haïr, ou du moins de vous oublier, s'est toujours fait une étroite loi de vous être fidelle; qui vous a suivi jusqu'ici sans égard pour sa condition & pour son sexe; qui, sous un habit indigne d'elle, a été le triste témoin de votre inconstance, de vos mépris pour elle, & de votre amour pour une autre. C'est cette Angelique enfin, dont vous vouliez percer le cœur tandis que vous l'avez prise pour son Frere; & que vous attendez pour cela en ce lieu. Je ne manque point au rendez-vous. Je vous l'apporte, ce cœur malheureux; percez-le sans crainte, ingrat, que vous êtes. Le trépas lui sera moins cruel que les tourmens que vous lui faites souffrir tous les jours.

L I C I D A S.

C'en est trop, Madame. N'augmentez plus ma confusion & mes remords, par des reproches si tendres & si justes. Vous vous vange-riez trop cruellement; & je vous jure que mon cœur vous vange assez. Oublions seulement le passé, je vous en supplie: Dès ce moment, je rentre sous vos loix pour n'en sortir de ma vie, & je me jette à vos piés pour obtenir le pardon de tous mes égaremens.

L I S E.

Dieu merci, le voilà converti.

J A S M I N.

Morbleu! Il a bien fait; car autrement je l'aurois renoncé pour mon Maître.

SCENE DERNIERE.

DORIMENE , ANGELIQUE,
LUCINDE , LICIDAS , TI-
MANDRE, JUSTINE,
LISE, L'ESPERANCE,
JASMIN.

T I M A N D R E.

Parbleu ! Madame ; le voilà pris sur le fait ; voilà son inconstance bien confirmée.

J U S T I N E.

Ah ! par ma foi ; c'est un grand fourbe.

L U C I N D E.

Et bien , Monsieur ; on avoit grand tort de m'avertir de ne me pas fier à vous. Quoi ? je vous trouve aux piés d'une nouvelle Maîtresse ?

L I C I D A S.

Oui , Madame , vous , m'y trouvez ; & je devrois y avoir été toujours. C'est un crime dont je me glorifie , & j'espere que vous me le pardonnerez si vous jetez les yeux sur cette Belle.

D O R I M E N E.

Il est vrai que c'est une aimable Personne. Mais , n'avons-nous point vu ce visage ailleurs ?

J U S T I N E.

Madame , c'est Monsieur le Chevalier.

D O R I M E N E.

Cela est-il possible ?

T I M A N D R E.

Le Chevalier ? Vous , Madame ?

A N.

Voilà tout le mystère, Madame. Le Chevalier & Angélique ne sont qu'une même Personne.

L'ESPERANCE.

Voilà, ma foi, un joli Camarade que mon Maître vouloit mener à l'armée.

DORIMÈNE.

Ah ! Madame ; permettez au moins que nous vous embrassions.

LUCINDE.

Que je vous marque à quel point vous m'êtes chère.

ANGÉLIQUE.

Vous sçavez tout ce que j'ai fait pour regagner le cœur de ce volage : J'y ai réussi. Je me trouve trop bien payée de toutes mes peines. Mais, Madame, ce n'est pas tout ; nous nous allons tous deux unir pour jamais : Accordez le même bonheur à Timandre en faveur de l'amitié dont vous honoriez le Chevalier. Nous vous en supplions tous ; & je croi que Madame votre Fille n'aura point de peine à l'accepter pour Epoux.

DORIMÈNE.

J'en suis persuadée ; aussi vous accordai-je de bon cœur tout ce que vous me demandez.

TIMANDRE.

Ah ! Madame ; par quels remerciemens...

ANGÉLIQUE.

Remettons les à un autre tems. Graces au Ciel, nous sommes tous heureux.

L'ESPERANCE.

Je croi, Messieurs & Mesdames, que vous n'en voudriez pas faire à deux fois. Justine, n'en prendrons-nous pas nôtre part ?

JUSTINE.

Il le faut bien.

JASMIN.

Et nous, garderons-nous les manteaux ?

LISE.

L I S E.

Non, ma foi; cela n'est pas de mon goût.

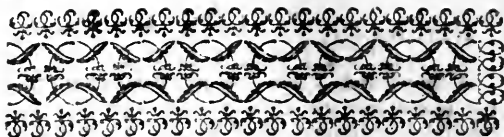
L' E S P E R A N C E.

Allons donc. Voilà tous nos débats terminez par une espece de combat assez agréable. Demandons seulement au Ciel, pour faveur singuliere, la grace d'être aussi contens; un an après la Fête, que nous le sommes le jour des Nôces.

F I N.



OU.



OUVERTURE

O U

SEMONCE,

Prononcée à l'Académie des Jeux Floreaux, le premier Dimanche de Janvier de l'année 1719. par Monsieur de CAMPISTRON de l'Académie Françoisse, un des Académiciens.



Oici un Jour célèbre dans nos Fastes, & attendu tous les Ans avec une égale impatience. Comme il renouvelle à nos Citoyens le souvenir des avantages & de la gloire de leur Patrie, qu'il rapelle à leurs yeux l'honneur qu'elle a toujours eu, d'avoir été regardée comme le centre des Sciences, & d'avoir partagé avec Athenes & Rome les faveurs d'Apollon & de Minerve; chacun vient jouir ici de cette gloire commune, qui lui semble particulière, & s'applaudir en secret d'avoir reçu le jour dans une Ville si savante, & si justement renommée.

Tel

Tel est le charme invincible, & l'effet merveilleux de l'amour de la Patrie, si naturel aux Hommes, tant recommandé par les Anciens, si sacré parmi eux, qu'il fut le principal Objet de leur Morale, & même de leur Religion, & presque l'unique cause de tant de Faits immortels que nous admirons tous les jours, & qui ont éternisé la mémoire de la plus part des Héros de l'Antiquité.

Ce n'est pourtant pas cette seule raison / qui rend ordinairement cette Assemblée si nombreuse & si respectable par le rang & le mérite des Personnes qui la composent; le desir d'entendre les Discours qu'on y prononce, & de se convaincre ainsi par soi-même, que cette Ville devient chaque jour plus digne de son ancienne réputation, ne contribue pas peu, sans doute, à reveiller la curiosité de tant d'illustres Auditeurs.

Jusqu'ici leur attente n'a pas été trompée; & ils ont trouvé, dans le plaisir de sentir jusques où peuvent aller l'attrait & la force de l'Eloquence, la juste récompense de leur empressement, & de leur attention.

Que je les plains aujourd'hui, & que je me plains moi-même! Aussi, combien m'en a-t-il coûté, pour me résoudre à occuper cette Place? Oui, Messieurs, je me suis long-tems défendu de la remplir; & peut-être me serois-je privé pour jamais de cet honneur, si je n'avois crû qu'il étoit de mon devoir de surmonter mes scrupules & ma repugnance, pour me dérober à une espèce de reproche qu'auroit pû m'attirer un silence trop obstiné. Mais, Messieurs, quel sujet digne de vous occuper? On sçait, que l'intention des premiers Législateurs des Jeux Floreux n'a été, dans ce Jour, que d'inviter les Poètes à la dispute de nos Prix. Je m'en tiens à cet ancien usage. Je ne songe qu'à les exciter, ces Poètes; & comment pourrai-je mieux les é-mouvoir & faire naître entre eux une glorieuse ému-

émulation, qu'en leur présentant l'excellence & les merveilles de la Poësie. Je ne parlerai point aux Orateurs: Je me contente de les exhorter, en passant, à redoubler leurs efforts, pour mettre dans le plus beau jour tout ce que l'Art peut leur fournir de nouvelles idées, de nobles figures, d'heureuses & de riches expressions. J'estime, je révère l'Eloquence: Je connois ses charmes & son pouvoir; mais je ne puis la régarder ici, que comme étrangere. Il y a des Théâtres, où elle a droit de tenir le premier rang: Mais ce n'est pas sur le Parnasse, où ses plus zélez Partisans sont obligez d'avouer, que, puisqu'on ne peut être excellent Poète sans être éloquent, l'Eloquence n'est qu'une partie de la Poësie. Enfin, à la Cour de * *Clemence* les Homeres & les Sophocles sont préférez aux Demosthenes & aux Isocrates, les Virgiles & les Horaces aux Cicerons & aux Quintiliens. Cependant, Messieurs, comment parler aux Poètes? Faut-il emploïer cette espece de discours méthodique, où tout l'Art du monde ne sçautoit empêcher ce même Art de paroître, où chacun sçait d'avance les parties & les mouvemens qui se doivent infailliblement succeder, & dans lesquels les impetueux élans d'une imagination vive & heureusement échauffée sont contraints & resserrez par des regles austeres & inviolables? Un beau feu, un desordre brillant, & qui tiendrait de l'enthousiasme, ne seroit-il pas plus propre & plus efficace? Mais, d'où vient que, tout à coup, je me sens arrêter au milieu de mon projet, & que

* *Clemence* Isaure Demoiselle de Toulouse, illustre par sa science & par sa vertu, institua vers l'an 1320. les Jeux Floreaux, qu'on célèbre tous les ans à Toulouse. On y fait son Eloge, & l'on y couronne de fleurs sa Statue de marbre, qui est dans la Maison de Ville. On y donne des prix à ceux qui ont le mieux réussi en quelque Ouvrage d'esprit.

que les termes & les expressions semblent se refuser à mes idées? N'est-ce point, qu'Apol-
lon, offensé de m'entendre parler à ses Favo-
ris un autre langage que le sien, m'emporte
malgré moi, & me fait changer de dessein &
de stile?

Oui, je cede aux transports, dont la force
m'entraîne.

Guide-moi, Dieu des Vers, & soutien mon ha-
leine :

Inspire-moi ces feux, dont autrefois épris,
Jeune encor, j'animai mes Chants & mes Ecrits;
Quand, des traits du Cothurne amateur idolatre,
J'osai biguer le prix & l'honneur du Théâtre.
Ah ! si tu m'as alors flaté par des succès,
Fai, que ce jour réponde à mes premiers essais.
Je voudrois faire entendre à ce nouveau Parnasse
Les accords ravissans du Chantre de la Thrace.
Mais, où va m'engager un mouvement trop
prompt?

S'il est quelques lauriers qui me ceignent le
front,

C'est un reste des fruits d'une jeunesse heureuse;
Quand des esprits brulans l'ardeur impétueuse
Pouvoit faire sentir dans mon expression
Du feu, qui la causoit, la vive impression.
Je fréquentois alors les sources d'Hypocrene,
D'où, selon mes desirs, les Vers couloient
sans peine.

Eloigné dès long-tems de ces Bords enchantez,
J'ai presque du Permesse oublié les beautéz,
Et l'Helicon, jadis mon séjour ordinaire,
Aujourd'hui me paroît une Terre étrangere.
Mes beaux jours sont passez; mes esprits &
mes sens

Se ressentent déjà du poids fatal des ans.
Dois-je encor des neuf Sœurs rechercher les ca-
resses?

Tel a, dans son printems, sçu plaire à ces
Déeses, Qu

Qui, des vieux Favoris éprouvant le retour,
Ne fait dans son hyver que languir dans leur
cour.

Toutefois, craignant moins cette triste avan-
ture,
Mon trouble se dissipe, & mon cœur se ras-
sûre.

Oui, le sort me seconde, & me sert à mon gré:
Ces Monumens, ce Temple aux Muses consa-
cré,

Cette Image, ces Traits d'une * Muse nouvelle
Ses Preceptes, les Dons que ce Jour renouvelle
Tant de rares Esprits, tout conspire à la fois
A donner en ces Lieux de la force à ma voix.
O ! Vous tous, dont les soins par une longue
étude

Du langage des Dieux vous font une habitude,
Venez ; & qu'à l'envi par de dignes travaux
Chacun de vous s'apprête à braver ses Rivaux ;
Venez : Nous présentons à de nouveaux Alcides
De plus riches Thréolois que ceux des Hesper-
rides.

Mais ne nous montrez point de vulgaires ta-
lens :

Nos Prix sont destinez aux Esprits excellens ;
Et déjà plus d'une Ode héroïque & superbe
A fait ici revivre & Mainard & Malherbe.

Apollon a rendu, pour l'honneur de nos Jeux,
Leur Lire, qu'il avoit enlevée avec eux.

Dans tout son appareil a paru le Poëme,
Grand, sublime, doué d'une force suprême,
Tel, qu'à ses Favoris nous sçavons qu'autre-
fois

La Muse, qui le regle, en a dicté les loix.
L'Elegie a marqué ses douleurs les plus vives.
L'Idylle a fait briller ses peintures naïves.
L'Eclogue tendre & noble en sa simplicité
Plus que dans la Sicile a montré de beauté,

Sur

* Clemence Isaure, institutrice des jeux Flo-
reux. Voyez la Note précédente p. 308.

DES JEUX FLOR. 311

Sur tout, lorsqu'une Belle avec le ton cham-
pêtre,

Voulant chanter l'Amour & les soins qu'il fait
naître,

A peint les mouvemens de cette Passion,
De ses transports divers l'heureuse expression,
A du moins égalé la grace & la tendresse
Des Chançons de Sapho, qu'a tant vanté la
Grece.

Accoutumez à voir ces merveilleux Ecrits,
La médiocrité révolte nos esprits.

Ainsi n'attendez pas, que de foibles Ouvrages
Puisseut jamais sur vous attirer nos Suffrages.

La brigue & la faveur sont ici sans apui ;
Le Mérite éclatant n'a besoin que de lui.

Loin, qu'aucun intérêt nous touche, ou nous
engage,

Nous formons, dans ces Murs, un autre Aréo-
page.

Ce qui n'est point sublime a pour nous peu
d'appas :

Mais aussi, quels plaisirs ne ressentons-nous
pas ?

Quels transports enchanteurs s'élèvent dans nos
âmes ?

Au moment qu'un rayon de ces divines fla-
mes,

Qu'un Auteur sçait ravir dans le sein d'Apol-
lon,

Vient briller à nos yeux dans ce sacré Valon ?
Doux Tyran des Esprits, séduisante Harmonie,

Bel Art, que n'a point fait ta puissance infi-
nie ?

Et vous, qui de nos Jeux voulez cueillir les
fruits,

Songez aux grands effets par les Muses pro-
duits ;

Rappelez dans Memphis la discorde étouffée,
La Thrace assujettie aux mouvemens d'Or-
phée,

Les arbres, les rochers sensibles à sa voix,
Les tigres, les lions asservis à ses loix,
De ses divins Concerts l'attrait & la mesure,
Renversant à son gré l'ordre de la Nature,
Leurs sons victorieux, leurs triomphans ac-
cords

Lui fraiant un chemin jusques aux sombres
Bords,

Rendant à ses desirs la Mort même propice,
Et des Enfers au jour ramenant Euridice.

Songez, par quel prodige on connoit Am-
phion,

Quel miracle la Grece a chanté d'Arion;

Le premier, sans autre art, voit au son de sa Lire
Les pierres se mouvoir, & Thebes se construi-
re;

L'autre, près de perir par la fureur des Flots,
Sçait trouver dans leur sein la vie & le repos,
Un Dauphin traversant les Plaines de Nep-
tune,

Attiré par ses Chants, prend soin de sa fortu-
ne,

Il l'aborde, il l'emporte, il lui sert de Vais-
seau;

Et, donnant aux Mortels un spectacle nou-
veau,

Il le fait à leurs yeux, sans peril & sans crain-
te,

Naviger sur les Mers de Crete & de Corinthe.

Régardez d'Apollon les dignes Favoris,

En tous lieux honorez des plus illustres Prix,

Leurs Noms vainqueurs du tems: Voiez-les
dans Athenes

Comparez, égalez aux plus grands Capitaines;

Leurs honneurs partagez, & le même laurier,

Couronnant le Poëte ainsi que le Guerrier;

Salamine soumise aux decrets de Sophocle,

Après que les malheurs de la Sœur d'Eteocle,

Exposez sur la Scene, eurent avec éclat

Excité la pitié du Peuple & du Senat.

DES JEUX FLOR. 313

Considerez dans Rome, & Terence, & Tibulle,
Virgile, Horace, Ovide, & Properce, & Catulle,

Attirant des Romains l'estime & les regards,
Et partageant entre eux l'amitié des Celars.

Transportez-vous enfin sur les bords de la
Seine,

Le mérite jamais n'y manqua d'un Mecene;
Que dis-je? il le trouva dans le cœur de nos
Rois;

Par là fut admiré le vaillant Roi François,
Qui, malgré la fortune & l'affront de Pavie,
Par d'immortels Exploits scût illustrer sa Vie.
Son exemple suivi de tous ses Successeurs
Eleva jusqu'aux Cieux la gloire des neuf
Soeurs.

Dans un rang éminent voiez Bertaud paroître;
Marot admis aux jeux de la Sœur de son Maître;

Voiture aimé par tout, & par tout demandé,
Badinant noblement avec le Grand Condé;

Tant d'autres, dont les Noms, fameux dans
notre Histoire,

Sont encor mieux gravez au Temple de Me-
moire,

Qui, se tirant du sein de leur obscurité,

Ont acquis à la Cour l'aimable liberté

De vivre auprès des Grands avec independan-
ce,

Et, malgré le défaut du Rang, de la Naissan-
ce,

De lier avec eux un commerce flatteur,

Seul prix, qui peut remplir les vœux d'un
noble cœur;

Animant leurs pareils, en leur faisant com-
prendre,

Qu'un excellent Génie a droit de tout pré-
tendre,

Et que, sans le secours de tant de titres vains,

L'Esprit, comme l'Amour, égale les Humains.

Par ces Maîtres de l'Art dirigez vos idées ;
Que d'amour pour leurs Vers vos ames possé-
dées,

A force de les lire & de les méditer,
Parviennent à la fin jusqu'à les imiter.
Joignez à la clarté la force & l'harmonie.

Observez, consultez, suivez votre génie ;
Et n'allez pas chanter, sans épreuve & sans
choix,

Le bonheur des Bergers, ou la grandeur des
Rois.

Evitez les erreurs d'une audace emportée.
Connoissez sur quel ton votre Lire est mon-
tée.

Et vous, qui parmi nous avez reçu le jour,
Et qu'Apollon appelle aux honneurs de sa
Cour,

Jeunes Esprits, formez dans le sein d'une Ville
Dès sa naissance même en Poètes fertile,
Soutenez son grand Nom, & devenez jaloux
De voir dans nos Combats briller d'autres que
vous.

Ne laissez plus cueillir par des mains étrange-
res

Ces Fleurs, qui tant de fois ont couronné vos
Peres.

L'air, que vous respirez, est cheri des neuf
Soeurs,

Il attire sur vous leurs soins & leurs faveurs.
Sçachez donc profiter de ce rare avantage ;
Animez votre espoir ; enflez votre courage ;
Entrez dans la carrière ; & par d'heureux ef-
forts,

De ces Jeux immortels ravissant les Thrésors,
Remplissez à leur tour d'une estime craintive
Les Esprits que la Seine éleva sur sa rive :
Que l'émulation leur cause un juste effroi.

Cherchez des tons nouveaux pour chanter vô-
tre Roi,

Ce Monarque charmant, dont l'aimable Jeu-
nesse

Suit

DES JEUX FLOR. 315

Suit déjà les sentiers où conduit la Sagesse ;
Qui, de mille Vertus avant le tems orné,
Ajoute un nouveau Lustre au Sang dont il est
né ;

Et dont les sentimens, dans un âge encor
tendre,

Sont garens du bonheur que l'on en doit at-
tendre.

Célébrez le Neveu de l'Auguste Louïs,
Régent, & défenseur de l'Empire des Lis ;

Ce Prince que Steinkerque, au sortir de l'en-
fance,

Vit des plus vieux Guerriers confondre la Scien-
ce,

Et, forçant les lauriers de naître sous ses pas,
Servir de Maître aux Chefs, & d'exemple aux
Soldats.

Dans ce fatal essai de ses premières armes,
Que son sang répandu nous fit sentir d'allar-
mes !

Au moment que lui seul, par un sublime effort,
Bravoit également la douleur & la mort !

A Nerwinde, Nassau témoin de sa vaillance
Cessa de se flater d'humilier la France ;

Et, sur l'Ebre, à son bras le destin accorda
La gloire d'emporter Tortose & Lerida.

Au milieu des Combats, intrepide & terrible,
Au milieu de sa Cour, humain, doux, acces-
sible,

Plaignant les malheureux, prompt à les écou-
ter,

Toujours lent à punir, plus lent à s'irriter,
Païant les moindres toins d'un précieux salaire,
Et, sur tout, ennemi de cette erreur vulgaire,
Qu'un Souverain superbe & plein de son pou-
voir

A droit de négliger l'Etude & le Savoir :

Et quand vous le voyez porter ses connoissan-
ces

Sur ce qu'ont d'épineux les Arts & les Sciences,

316 OUV. DES JEUX FLOR.

Que leurs profonds secrets , si longs à découvrir,

D'eux-mêmes à ses yeux semblent d'abord s'offrir,

Ecrivez-vous , saisis d'une ardeur vive & tendre:

Tels ont été Cesar, Scipion, Alexandre ;

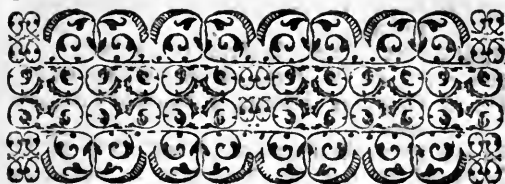
Tels doivent être enfin les Héros, dont le Nom
Mérite d'animer la Lire d'Apollon.

Traitez ces grands Sujets, & chantez ces mer-
veilles ;

Vous charmerez nos cœurs, en flatant nos o-
reilles,

Et nous applaudirons, d'une commune voix,
A des Chants consacrez à l'honneur de nos Rois.





E P I T R E

A. S. A. M A D A M E L A
PRINCESSE DES URSINS.

Princesse, qui sçais l'art d'allier dans ton ame
Les vertus d'un Héros aux vertus d'une
Femme,

D'unir aux agrémens de ton Sexe enchanteur
Des sublimes Esprits la force & la hauteur,
C'est à toi, que mes Vers, sur une aile le-
gere,

Vont rendre au bord du Tage un hommage sin-
cere.

Les Muses, de tout tems, par d'immuables
loix,

Sont en droit d'approcher des Princes & des
Rois.

Aux plus rares vertus, au sang le plus illustre
Apollon, quand il veut, ajoute un nouveau
lustre:

Sans lui, les plus beaux Faits se perdroient dans
l'oubli.

De quelques dons du Ciel, qu'Achille fut rem-
pli,

Il ne doit les grands Noms, que l'Univers lui
donne,

Qu'aux Lauriers , dont Homere a formé sa Couronne.

Enée & ses travaux seroient-ils admirez ,
Si Virgile , en ses Vers , ne les eut célébrez ?
De ces Chantres fameux je connois l'harmonie ;

Je suis bien loin d'atteindre à leur divin génie :
Mais j'ai sçu quelque fois , avec de nouveaux traits ,

Ranimer des Héros , embellir leurs Portraits ;
Et par des Monumens , plus que l'airain durables ,

Consacrer pour jamais leurs Travaux memorables.

Ainsi je puis , sans crime , après de tels essais ,
Espérer de te peindre avec quelque succès.

Je montrerai , du moins , à l'Europe étonnée ,
Que toi seule toujours tu fis ta destinée ;

Que , fidele aux leçons que t'inspire ton Sang ,
Tu soutiens , sans orgueil , la gloire de ton Rang ;

Que la droite Raison éclaira ton Enfance ;
Que tu fus , parmi nous , l'ornement de la France ,

D'où l'Hymen , t'enlevant à nos vœux les plus doux ,

Alla joindre ton Sort au Destin d'un Epoux ,
Dans ces Murs renommés , à qui Mars & la Guerre

Ont soumis autrefois le reste de la Terre :
Là , ton Palais bien-tôt fût l'unique séjour
Des Ministres , des Grands , des Sages d'une Cour ,

De qui la Politique , & sublime , & profonde ,
Trouva l'Art d'asservir toutes les Cours du Monde :

Là , ton puissant Génie eut d'abord pénétré
Ce qu'un autre , en ta place , eut toujours ignoré :

Les Sciences , les Arts te rendirent hommage ;
Le

Le Mérite emprunta son prix de ton suffrage;
 Et, de tes jugemens reconnoissant la loi,
 On se fit un honneur de penser comme toi.
 Enfin un Roi Vainqueur, à qui par l'Hymenée
 Une auguste Princesse alloit être donnée,
 T'appela dans sa Cour, pour y suivie toujours
 L'ineffimable Objet de ses chastes amours,
 Et joindre aux sentimens de cette jeune Reine
 De tes sages Conseils la force souveraine.
 Quels ont été les fruits de ce Choix glorieux ?
 Un mérite, un esprit qu'on admire en tous
 lieux,

De toutes les Vertus un parfait assemblage,
 Sans les tristes leçons, ni le secours de l'âge.
 Oui, de ce Couple heureux les miracles di-
 vers

De l'Aurore au Couchant remplissent l'Univers.
 Auprès de ce Grand Roi devien mon inter-
 prete,

Princesse; je n'ai plus qu'une bouche muette.
 S'il lui faut, par moi seul, faire entendre ma
 voix,

Dis-lui, qu'admirateur de ses premiers Exploits
 Je vis le fier Germain, par sa seule présence,
 Sur les bords du Tezin perdre son arrogance,
 Ses nombreux Escadrons, en desordre poussez,
 Dans de profonds canaux l'un sur l'autre en-
 tassez.

Dis-lui, qu'à Luzara, témoin de sa Victoire,
 Je vis Bellone & Mars, le couronnant de
 Gloire,

S'applaudir à l'envi de ses nobles efforts,
 Et le Po, grossissant & de sang & des morts,
 Le juger, à bon droit, digne du diadème,
 En le voyant combattre & vaincre par lui-même.

Après ces grands succès, de fideles Témoins
 Daignerent lui vanter & mon zèle & mes
 soins.

Il voulut les païer, en Prince magnanime,

Et par de riches dons me prouver son estime.
 Cependant je suivis le penchant de mon cœur:
 Je ne lui demandai qu'une Marque d'Honneur;
 Je la reçûs de * Lui: Mais ce digne Monarque
 Me promit hautement d'illustrer cette Marque,
 D'unir un nouveau † Titre à ce don précieux,
 Et de le rendre utile autant que glorieux.
 Tant qu'a duré le cours des fortunes diverses,
 Dont ce Prince a subi les coups. & les traver-

ses,

Je ne l'ai point pressé de répondre à mes
 vœux;

J'attendois un tems calme, & des jours plus
 heureux.

Aujourd'hui, que du Ciel un regard plus pro-
 pice

Force ses Ennemis à lui rendre justice,
 Que les plus fiers d'entre eux reconnoissant ses
 droits

Lui rendent les Honneurs, qu'on rend aux plus
 grands Rois.

Accablé de malheurs, de soins & de tristesse,
 J'ose lui demander l'effet de sa promesse.

Quand la Parque à la Terre enleva le ‡ Hé-
 ros,

Dont la Valeur du Tage assûra le repos,

Qui marchant sous Philippe ainsi qu'en Italie
 Servit à rétablir sa puissance affoiblie;

Mon cœur fut pénétré des plus sensibles traits:
 Je perdis ce Héros, & je perds ses bienfaits.

Tout semble en même tems s'unir pour me dé-
 rruire.

Tel, qui me devoit tout, fait gloire de me
 nuire.

Non, que par ces revers mon cœur soit abattu:
 Chaque trait qu'on me lance affermit ma ver-
 tur;

Elle

* L'Ordre de S. Jacques.

† Une Commanderie.

‡ Mr. de Vendôme.

Elle me reste entiere, & la juste esperance
D'obtenir tout d'un Roi plein de magnificen-
ce.

Princesse, en ma faveur j'emprunte encor ta
voix,

Et je m'adresse à toi pour la dernière fois.

La Parole des Rois doit être inviolable:

Mais, si par un effet du malheur qui m'accab-
le,

Ce grand Roi, * dont j'attens des secours géné-
reux,

Ne croit plus aujourd'hui devoir me rendre
heureux,

Bien-loin de faire entendre une plainte impor-
tune,

Je n'imputerai rien qu'à l'injuste Fortune;

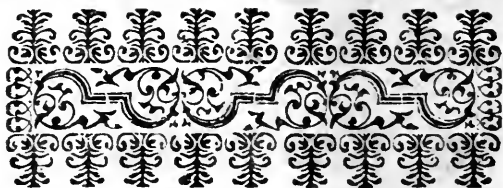
Je l'accuserai seule, & dirai quelque fois,

Que, malgré le penchant des Princes & des
Rois,

Lorsqu'à faire du bien leur cœur les sollicite,
La Fortune l'emporte, & proscrit le Mérite.

* La Commanderie fut donnée.





É P I T R E

A SA MAJESTÉ LE ROI
DE SICILE.



Grand Roi, car qui jamais par un
titre plus juste

A mérité les noms & de Grand &
d'Auguste?

Qui jamais, par des faits plus dignes
de respect,

Peut prétendre un encens plus pur & moins sus-
pect?

Souffre que du * Séjour des fameux Tectosages

Ma Muse t'aille offrir, à travers mille homa-
ges,

Un tribut qu'Apollon, par une juste loi,
Destina de tout tems aux Héros tels que toi.
Mais, que dis-je, Apollon! Lorsque j'ose l'é-
crire,

Je sens que ce n'est point son esprit qui m'ins-
pire.

Non, ma Muse aujourd'hui n'invoque point son
nom:

Le vrai n'a pas besoin du secours d'Apollon.

Que

Que faut-il en effet, pour te combler de gloire,

Après t'avoir connu, que conter ton Histoire?

Et, loin de l'embellir par de vains ornemens,

En retracer, sans art, tous les événemens?

Ah! pour un Ecrivain incapable de feindre,

Quel bonheur, quand, suivant le Héros qu'il veut peindre,

Il peut rapidement de l'un à l'autre bout,

Sans égard & sans choix, écrire & louer tout!

Quel autre a mieux que moi senti cet avantage?

Et de quelque côté que mon œil t'envisage,

Dans l'âge où je te vois plus jeune, ou presque
Enfant,

Heureux, ou malheureux, défait, ou triomphant,

Ton courage par tout maîtrise la Fortune;

Tu sois, pour la dompter, de la route commune,

Et t'ouvrant des chemins qui font pâlir d'effroi,

Tu te fais un destin que tu ne dois qu'à toi.

Tout l'Univers l'a vû; tout l'Univers l'admire.

Mais, quels sont les secrets pour regir ton Empire?

Et comment à ton gré portes-tu tour à tour

Au cœur de tes Sujets ou la crainte, ou l'amour?

Est-ce en leur dérochant ta vûe & ta présence?

En imitant ces Rois nourris dans l'indolence,

Dont l'orgueil ennemi des soins & des combats,

Les fait vivre inconnus dans leurs propres Etats,

Dont les Peuples, frappez d'une terreur servile,

Frémissent au seul nom d'un Monarque imbecile,

Qui, cachant ses défauts dans son obscurité,

N'a de loi, pour regner, que son autorité?

Tu regnes par toi seul. L'éclat, qui t'environ-
 ne,
 Ta grandeur, ton pouvoir reside en ta person-
 ne.
 On t'aborde sans peine en tous lieux, en tout
 tems;
 Il ne faut point attendre & choisir les instans.
 On n'a point à percer d'importunes barrières;
 Toujours prêt d'écouter les plaintes, les prie-
 res,
 Des Grands & des Petits examinant les droits,
 La Justice à chacun s'explique par ta voix;
 Et gagnant tous les cœurs par ces vertus pu-
 bliques,
 Tu leur parois plus grand, plus tu te commu-
 niques.
 C'est ainsi qu'on parvient à charmer les mor-
 tels;
 C'est ainsi qu'on se fait élever des autels;
 C'est par là, qu'ébloui de la gloire suprême,
 Et voyant sur ton front un nouveau diadème,
 Digne prix des efforts que l'on t'a vû tenter,
 Par un plaisir secret, je me sentoais flater;
 Et je m'applaudissois d'être honoré d'un * Ti-
 tre
 D'un Domaine & d'un Rang, dont tu deviens
 l'arbitre.
 J'obtins tous ces honneurs d'un † Prince mal-
 heureux,
 Dont mes soins, dans le cours d'un sort trop ri-
 goureux,
 Soulagerent les maux par d'importans services,
 Et lui firent cent fois d'utiles sacrifices.
 Il semble, que des droits si constans & si
 saints
 Doivent être sacrés pour tous les Souverains.
 Peut-être est-ce une loi, dont rien ne les dis-
 pense,

De

* D'un Marquisat dans le Montserrat.

† Monsieur de Mantoue.

De féller, d'assûrer de toute leur puissance
Les dons dont leurs pareils, par le sort pour-
suivis,

Ont crû recompenser ceux qui les ont ser-
vis.

Tu viens d'exécuter cette loi glorieuse.

Tu fais parler pour moi ton ame généreu-
se.

Tu confirmes, grand Roi, le don que l'on
m'a fait ;

Et je vais, sous ton nom, jouir de ce bien-
fait.

Que je suis pénétré de cette grace insigne !

Mais, j'ose l'avancer, je n'en suis pas indi-
gne.

Consulte ces Guerriers, qui, sous tes Eten-
darts,

Ont en cent lieux divers bravé tant de ha-
zards :

Ils m'ont trouvé toujours ardent pour ton ser-
vice ;

Mon zèle ne fut point un effet du caprice.

Aliez, ennemis, triomphans, abatus,

J'estimai leur valeur, j'honorai leurs vertus ;

Ou plutôt, dans les soins que je faisois paroî-
tre,

Je respectois en eux le grand Nom de leur
Maître.





E P I T R E

A SON ALTESSE MON-
SEIGNEUR LE DUC
DE VENDOME,

Prononcée dans l'Académie Fran-
çoise, par Mr. de CAMPISTRON,
le 1. Mars. 1708



! Toi, qui seul peut-être, au sortir
de l'enfance,
Sçus du faux, & du vrai faire la
différence;

Et préférant à tout l'austere verité,
Jouis de la grandeur avec simplicité;
Qui, sans monrrer jamais de servile bassesse,
Ignorant de la Cour les detours & l'adresse,
Par ta seule vertu, ton courage & ta foi,
Possèdes & l'estime, & le cœur de ton Roi,
VENDOME, dans ces traits qu'en toi l'on voit
paroître,
Sans attendre ton Nom, l'on doit te recon-
noître.
Cependant, permets-moi d'exposer à tes
yeux
Quelque leger craïon de tes Faits glorieux:
Mais

Mais ce n'est point assez; le zèle qui m'en-
flame

Veut qu'avec tes Exploits je peigne encor ton
ame.

Je ne me flate point; Je sçais que ce Tableau
Mériteroit, sans doute, un plus hardi pinceau;
Que le mien est peu propre à finir cet ouvra-
ge:

Mais, si je l'entreprends, j'ai du moins l'avant-
tage,

Que, cinq lustres entiers à ta suite attaché,
Des secrets de ton Cœur rien ne me fût ca-
ché,

Et que, témoin des faits qui t'ont comblé de
gloire,

Il doit m'être permis d'en raconter l'histoire.
Quel autre, plus fameux par ses Travaux guer-
riers,

En differens climats cueillit plus de lauriers?

Quand tu courus chercher la guerre & les allar-
mes,

Rien n'égala l'éclat de tes premières armes;

Et l'on jugea dès lors, par ces nobles essais,

Quels devoient être un jour ta gloire & tes suc-
cès.

TURENNE, en ta faveur, rendit ce témoi-
gnage;

CREQUI te consulta sans égard à ton âge:

Tu leur parus formé pour les premiers em-
plois;

Et si tôt que l'Armée a marché sous tes loix,

L'Ebre, le Po, l'Escaut, étonnez de ta gloire,

Sur leurs rives t'ont vû ramener la Victoire;

Et dans les mêmes lieux où le Soit en cour-
roux

Nous avoit accablé des plus funestes coups,

Trois fois de ta Valeur la foudre vangeresse

Changer des jours de deuil, en des jours d'al-
legresse,

Ranimer les Soldats qu'on croïoit aux abois,

Et

Et reparer, par tout, l'honneur du Nom François.

Que de Combats gagnez ! Que de Villes conquises !

Quel nombre ! Quel tissu d'heureuses Entreprises !

Nos plus fiers Ennemis tremblans ou dispersez ;

Leurs Chefs les plus fameux surpris , embarraslez ;

Des Roches, dont la cime osoit percer les nuës,
Par de triples remparts & des murs soutenuës,
Malgré tous les secours de la flamme & du fer,
Contraintes de se rendre au milieu de l'hiver.
Mais, ce qui plus de tout doit paroître incroyable,

Toujours à tes desseins le Sort fut favorable ;
Les Lauriers immortels qui te ceignent le front
N'ont jamais de ta part reçu le moindre affront ;

Comme si la Victoire attentive à te plaire,
Agissoit par tes loix, ou craignoit ta colere.
Cependant, si ton cœur, pour la Gloire formé,

De plus douces Vertus n'étoit point animé,
Obtiendrais-tu de nous une si haute estime ?
Non, non ; & souviens-toi de ce Guerrier sublime,

D'Alexandre, qui fut le plus grand des Mortels.

En vain à son courage on dressa des autels :
Nous reprochons encor à ce grand Alexandre

Le meurtre de Clitus, Persépolis en cendre,
Lisimachus forcé de combattre un Lion,
Et les Grecs indignez pleurans Parmenion.
La supreme Valeur est précieuse & rare ;
Mais , seule & toute nuë, elle tient du Barbare.

Je veux que le Héros soit pitoïable & doux ;
Qu'il

Qu'il soit fier sans orgueil , & vaillant sans
courroux.

Plaindre les malheureux , soulager leur misere ,
Les aimer , leur servir de refuge & de pere ,
Etre accessible , humain , sont des Dons aussi
grands

Que tous ceux , dont l'orgueil flate les Conque-
rans.

Rarement les voit-on briller dans le même
Homme.

La valeur , la prudence éclaterent dans Rome ;
Presque tous les Enfans possedoient ces Vertus :
Mais Rome n'a produit & n'a vû qu'un Ti-
tus ,

De qui le Ciel , soigneux d'achever son ouvra-
ge ,

Voulut que la bonté fut égale au courage.

C'est par cette bonté , c'est par cette douceur ,
Qui fait le caractère & le prix de ton Cœur ,
Et qui nous sert d'exemple à tous tant que nous
sommes ,

Que nous te distinguons entre les autres hom-
mes :

C'est par là que ton Nom aujourd'hui ré-
veré ,

Plus que par tes hauts Faits , doit être consa-
cré ,

Et que tout l'avenir , en lisant ton Histoire ,
Justement attendri benira ta memoire.

C'est par là qu'entraînant tous les cœurs des
Soldats

Tu leur fais avec joie accompagner tes pas ,
Quand tu cours pour servir ton Maître & ta
Patrie ,

D'un monde d'Ennemis reprimer la furie ,
Braver mille hazards , & , prodiguant ton
sang ,

Remplir tous les devoirs attachez à ton Rang.
Toutefois ne crois pas te sauver de l'Envie ;
Ses traits empoisonnez voudroient noircir ta vie ;

Des

Des Courtifans jaloux , fans être tes Rivaux ,
S'efforcent d'affoiblir le prix de tes travaux ,
Et de mêler quelqu'ombre à l'éclat de ta gloire :

Mais , que peut contre toi la fureur la plus
noire ?

On n'ose t'attaquer que fur de vains fujets ;
On s'attache à chercher de frivoles objets ;
On voudroit que ton Cœur , femblable aux
cœurs vulgaires ,

S'occupât de defirs & de foins ordinaires ,
Qu'il s'ouvrit à l'intrigue , au fafte , à l'intérêt ,
Et qu'il fût , en un mot , beaucoup moins grand
qu'il n'est.

De tous ces Envieux l'odieufe critique ,
En voulant t'abailfer , fait ton panegyrique.
Vis donc ; & pourfuivant ta courfe & tes pro-
jets ,

En triomphant toujours , ramene-nous la Paix.
Enfin , faffe le Ciel , fecondant mon envie ,
Qu'un bonheur toujours pur accompagne ta
vie ,

Que les ans de Nestor pour toi renouvellez
Après leur dernier jour foient encor redoublez ;
Et , pour combler les vœux que pour toi l'on
peut faire ,

Que toujours à Louis tu fois digne de plaire.

F I N.

Catalogue de Livres Nouveaux.

Charlatanerie des Savans , par M. Menkens,
avec des Remarques. 8.

Conte du Tonneau , par le Dr. Swift. 12. 2 vol.

Contes à rire , ou Recreations Françoises. 8.
2. vol. avec fig. & fans fig.

D.

D.

- Délices de la France. 8. 3. vol.
 — Des Pais-Bas. 8. 3. vol. fig.
 Description des Pais-Bas. 8.
 Discours historiques & critiques sur la Bible,
 par M. Saurin. 8. 2. vol.

E.

- Education des Enfans, par Locke. 8. Nouv.
 Edition.
 Entretiens de Cicéron sur les Vrais Biens & les
 Vrais Maux, trad. par l'Abbé Regnier
 Desmarais. Paris. 12.

F.

- Faveurs & Disgraces de l'Amour. Nouv. Ed.
 12. 2 vol. fig.
 Femmes des Douze Césars. Nouv. Ed. 12. 2 vol.

G.

- Grammaire François reduite en Tables, par
 de Grimarest. 12.

H.

- Histoire de Suede, sous Charles XII. 12. 6 vol.
 fig.
 — des Sept Sages, par de Larrai. 8. 2 vol.
 — du Concile de Trente, par du Pin. 8.
 2 vol.
 — de la Vie & des Miracles de Jesus-
 Christ, par le P. Calmet. 8.
 — des Juifs, par Prideaux. 12. 5. vol. fig.
 — de Suger, Abbé de S. Denis, & Regent
 de France. Paris. 12. 3 vol.
 — Amoureuse des Gaules par Bussi Rabu-
 tin. Nouv. Ed. 12.

I.

- Introduction à l'Histoire, par Puffendorf. Nouv.
 Ed. fort augmentée. 12. 6. voll. Fig.
 Illustres François. Nouv. Ed. augmentée. 12.
 3. vol.

L.

- Lettres Persanes. Nouv. Ed. 12. 2 vol.
 — de Bussi Rabutin. Nouv. Ed. 12. 5. vol.

M.

CATALOGUE.

M.

Memoires de Buffy Rabutin. Nouv. Ed. 12.

O.

Oeuvres de M. de Campistron de l'Academie
Françoise. Nouv. Ed. augmentée de plu-
sieurs Pièces considérables. 12. 2 vol. fig.

— de Racine. Nouv. Ed. 12. 2 vol. fig.

— Philosophiques, ou Demonstr. de l'E-
xistence de Dieu, par Fenelon. Nouv. Ed. 12.

P.

Poggiana, ou Vie & Bons-Mots de Pogge, par
Mr. Lenfant. 8. 2 vol.

Preservatif contre le Papisme, par Sherlock. 8.
S.

Sermons, par Mr. de Croufaz. 8.

Sisteme nouveau de l'Origine du Mal. 8.

Souverains du Monde. Nouv. Ed. 8. 4. vol. fig.

T.

Traité sur la Providence, par Sherlock. 8.

— de l'Autorité du Pape. 12. 4 vol.

— du Pyrrhonisme de l'Eglise Romaine,
par la Placette. 12.

— general du Commerce, par Ricard.
Nouv. Ed. 4.

V.

Vie & Avantures de Robinson Crusoe. 12. 3 vol.

Vitringa, Essai de Theologie Pratique. 8.

— *Methodus Homiletica*. 8.

Voiage & Avantures des Princes de Sarendip. 12.

— de Misson en Italie, augmenté d'un
vol. par Adisson. 12. 4. vol. fig.

Fin du Tome second.



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The
University
De**

--	--	--



